

**Dissertations sur la génération, sur la superfétation; et la réponse au livre / [par P. Hecquet] intitulé De l'indécence aux hommes d'accoucher les femmes.**

**Contributors**

Mauquest de La Motte, Guillaume, 1655-1737

**Publication/Creation**

Paris : L. d'Houry, 1718.

**Persistent URL**

<https://wellcomecollection.org/works/vt3fhvbj>

**License and attribution**

This work has been identified as being free of known restrictions under copyright law, including all related and neighbouring rights and is being made available under the Creative Commons, Public Domain Mark.

You can copy, modify, distribute and perform the work, even for commercial purposes, without asking permission.



Wellcome Collection  
183 Euston Road  
London NW1 2BE UK  
T +44 (0)20 7611 8722  
E [library@wellcomecollection.org](mailto:library@wellcomecollection.org)  
<https://wellcomecollection.org>



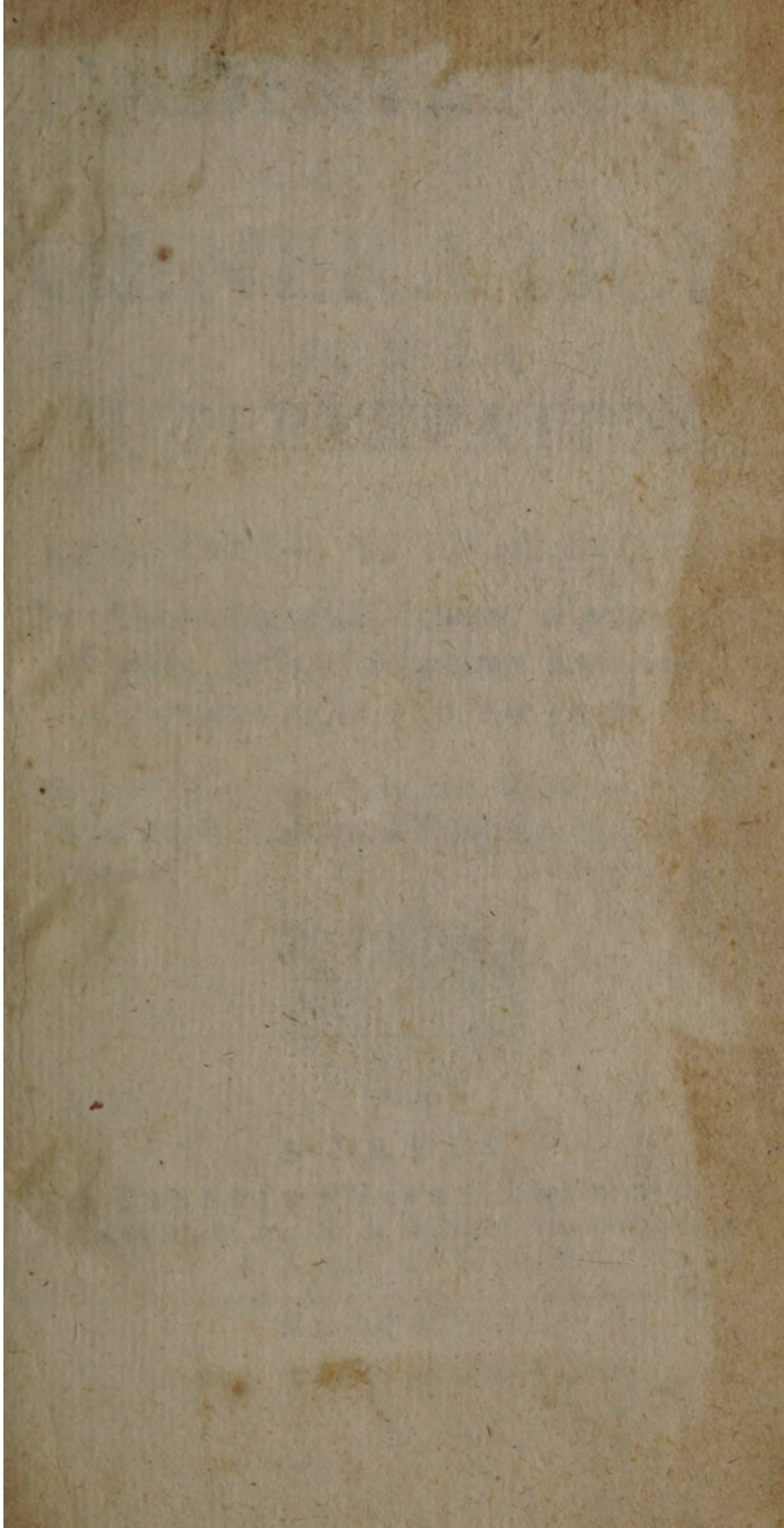


Valognes

60

32051/A

LA MOTTE, G.M. de  
c









46765  
DISSERTATIONS  
SUR LA  
GENERATION,  
SUR LA  
SUPERFETATION;

ET

LA R'EPONSE AU LIVRE INTITULE'

*De l'Indecence aux hommes d'accoucher les  
femmes, & sur l'obligation aux meres de  
nourrir leurs enfans de leur propre lait.*

Par le S<sup>r</sup>. DE LA MOTTE, Chirurgien Juré,  
& habile Accoucheur à Valognes, en basse Nor-  
mandie.



A PARIS,

Chez LAURENT D'HOURY, Imprimeur-Libraire,  
au bas de la rue de la Harpe, vis-à-vis la rue  
S. Severin, au St Esprit.

---

MDCCXVIII.

*Avec Privilege & Approbation.*








DISSERTATION  
SUR LA  
GENERATION.

Où l'on prouve qu'elle se fait plutôt  
par le mélange des Semences que  
par le moïen des œufs.

---

CHAPITRE PREMIER.

*Des Difficultez qui font voir, que  
l'opinion des œufs est mal fondée.*

 Uoique je n'aie parlé de  
la Génération, que très-  
succinctement dans mon  
Traité des Accouche-  
mens, & que mon dessein ait été de  
laisser l'examen des différentes opi-  
nions que l'on a sur cet article aux  
jeunes Chirurgiens qui n'ont encore  
rien de mieux à faire, qu'à s'égaier  
sur ces sortes de controverses; nean-



moins le peu que j'en ai dit étant venu à la connoissance de certaines personnes, ils l'ont regardé comme un dessein formé de faire revivre une ancienne erreur, qui est selon eux des plus grossieres, & absolument décriée depuis que l'opinion des œufs est solidement établie sur un nombre infini d'experiences, qui sont, comme ils le pensent, si sensibles & si convaincantes, qu'il n'est plus même permis de la revoquer en doute: j'ay crû estre obligé de faire demander à ces Messieurs s'ils n'avoient point d'autres preuves à alleguer, pour soutenir leur opinion, que celles qui ont été avancées jusqu'à présent, auquel cas ils me trouveroient disposé à changer de sentiment, & à souscrire à leur opinion, parce que celles qui ont esté jusqu'à présent alleguées, n'ont point été capables de me convaincre, & m'ont au contraire de plus en plus engagé à soutenir l'ancienne opinion qui me paroît plus naturelle que celle des Ovaristes, où l'imagination se trouve sans cesse gesnée à lever une infinité de difficultez;



dont ce nouveau système se trouve embarassé ; & comme on n'a point fait de réponse à mes Objections , j'ay crû devoir les publier dans cette Dissertation , pour faire voir que ce nouveau système n'est point encore si bien établi , que bien des gens se l'imaginent.

Ceux qui tiennent l'opinion des œufs , prétendent que la semence , après avoir été éjaculée & reçûë dans la matrice , dont l'orifice intérieur se ferme alors très exactement , il s'y fait une fermentation au moïen de laquelle les parties les plus spiritueuses de cette semence se separent des plus grossieres , & sont portées par les trompes de Fallope ou les tubes , dont l'extrémité appelée le *Pavillon* ou *morceau frangé* , s'unit & s'applique si précisément sur la membrane du testicule ou ovaire , que cette semence subtilisée pénètre jusqu'à l'intérieur de l'œuf & le rend fécond. ( Car cet ovaire d'aujourd'hui , qui étoit le testicule d'autrefois , est selon les Modernes tout plein d'œufs , qui sont attachez ensemble en forme de grappe de raisin. )



Ce prétendu œuf fecond se détache ensuite de cette grappe par la rupture de sa queue, puis passe par une ouverture qu'il se fait en se gonflant au travers de la membrane de cet ovaire, & tombe dans l'ouverture frangée de ce tube, qui se trouve appliquée sur l'ovaire, par le canal duquel il est porté dans la matrice où ce tube se termine par une très petite ouverture, quoique celle par où il y est entré soit si large qu'on la compare à l'extrémité d'une trompette d'airain.

Ce sont les propres termes dont s'est servi Fallope, pour donner une juste idée de ce tube, dont il a fait la découverte. Ce conduit, dit-il, prend naissance de la corne de la matrice par un principe nerveux extrêmement étroit; Et étant devenu beaucoup plus large à son extrémité il finit par une certaine membrane déchirée, qui ressemble assez quand elle est ouverte, à l'extrémité d'une trompette d'airain.

Pour peu que l'on réfléchisse sur cette explication l'on y trouvera autant de difficultez à lever qu'il y



a d'articles; car dès que l'on assure que la matrice souffre une contraction en son orifice interieur, après la reception de la semence, de maniere qu'il n'en peut rien sortir, quoique l'ouverture de cet orifice fût auparavant capable de laisser librement entrer une sonde des plus grosses, pourquoi les extrémités des tubes qui s'ouvrent du côté de la matrice, & qui ne peuvent qu'à peine souffrir l'introduction de la plus petite sonde, ne se fermeront-elles pas aussi-bien que cet orifice interieur; car ce n'est pas seulement l'orifice interieur qui souffre cette contraction après la reception des deux semences; mais tout le corps de la matrice, aussi-bien que le vagin jusques à son extrémité extérieure, mais beaucoup moins à proportion: cela posé comme constant, si c'est une necessité que la partie la plus subtile de la semence sorte, ne passera-t'elle pas plutôt par l'orifice interieur que par l'extrémité des tubes, puisque le conduit de ceux-ci étant infiniment plus petit que celui de l'orifice interieur; ce det-



nier sera beaucoup plus disposé à se dilater pour peu qu'il y ait quelque cause qui y donne occasion; & qui peut y en donner une plus forte, qu'une certaine quantité d'esprits ou de parties subtiles poussées avec impetuosité, comme cet esprit seminal le doit être, selon que ces Messieurs le disent. Mais supposé même qu'il n'y ait que l'orifice intérieur qui se ferme de la sorte, & que les petites ouvertures des trompes du côté de la matrice, demeurent ouvertes, pour laisser passer ces parties subtiles; par quelle raison ou par quel devoir de respect les autres parties de la semence, demeureront-elles emprisonnées & captives dans cette matrice? Et pourquoi ne s'échapperoient-elles pas par cette ouverture, où l'on peut introduire une sonde quoique petite, puisqu'elles viennent de passer par des lieux imperceptibles, pour en se réunissant ensemble faire ce corps dans la matrice, appelé semence, & accomplir l'intention de la nature.

Après cette première difficulté qui



paroît évidente, il s'en presente encore une plus grande, en suposant avec ces Messieurs, que les parties les plus subtiles de la semence sortant de la matrice, par cette très petite ouverture qu'y forment les tubes, lesquels (pour me servir du terme propre de leur Inventeur) deviennent insensiblement plus larges, pour finir par la figure d'une trompette d'airain que forme ce morceau frangé ou pavillon; la raison ne persuade-t'elle pas que ces esprits ou parties subtiles en sortant avec impetuosité par une ouverture si étroite s'exhaleront, & s'iront perdre dans la capacité de l'abdomen, avant que ces tubes se soient repliés de la maniere qu'ils le prétendent, & que leur pavillon se soit déployé pour s'apliquer, comme il convient sur la membrane de l'ovaire, afin d'y conduire ces parties subtiles. A dire librement ma pensée sur ce fait, il me paroît qu'il faut avoir plus de foi que de raison pour être persuadé que quelqu'exactement que ce morceau frangé se puisse apliquer sur cette membrane



de l'ovaire, ces parties subtiles doivent trouver plus de facilité à s'échapper & se perdre entre les interstices de ce morceau frangé, que de force pour agir sur la membrane de l'ovaire, & communiquer leur vertu prolifique ou leur fécondité, au travers de la substance de cette membrane, afin de rendre l'œuf fécond capable de la briser, en disposant ses fibres de manière que cet œuf qui n'a ni dureté, ni presque de consistance, puisse de lui-même faire une ouverture entre leurs interstices, afin de s'ouvrir un libre passage pour sortir de l'ovaire, & être ensuite reçu dans la large extrémité de ce tube, qui en se reserrant va se terminer par une ouverture presque imperceptible à la corne de la matrice, qui est la porte par où cet œuf doit y entrer pour former le fœtus, ou plutôt pour son accroissement; le fœtus devant être déjà tout formé, sans que ces Messieurs donnent à ces tubes autre mouvement pour un si bon office, sinon celui de contraction de leurs fibres, qui est une bien foible res-



source pour un tel messager, auquel ils font porter & rapporter une si précieuse marchandise.

La langue a ses muscles, le clitoris & la verge ont les leurs, & l'on donne même les peristaphilins à la luvette, quoi qu'elle paroisse n'en avoir pas grand besoin, par le peu d'utilité de son foible mouvement. Ces muscles en general prennent leur origine d'une base ferme & solide, pour que l'action de la partie à laquelle ils sont destinés se fasse parfaitement: Mais les tubes n'en ont point, aussi n'en ont-ils pas besoin, puisque selon ces Messieurs, elles sont faites pour agir également par leurs deux extrémités; action dont il n'y a uniquement que ces parties qui soient capables, à moins que de faire revivre cette ancienne opinion, qui soutenoit que le chile & le sang étoient portés & rapportés par les mêmes vaisseaux. Mais comme cette difficulté s'est trop bien développée, & que depuis ce tems-là l'on a reconnu la fausseté de cette opinion, ces vaisseaux ont perdu cet usage: Cepen.



dant j'ai vû en l'année 1681. Mr. Courtois très célèbre & ancien Medecin de la faculté de Paris, la soutenir dans une démonstration anatomique faite publiquement aux Ecoles de Medecine de Paris, Mr. Lamy faisant le Discours, & Mr. Passerat la Démonstration: Preuve constante de l'entêtement dont les hommes les plus sçavans sont capables. Mais dira-t'on, la chose n'est pas sans exemple, puis qu'un lavement donné par l'anús revient quelquefois par la bouche, de même que les alimens que l'on prend par la bouche ressortent par l'anús; à quoi je répondrai, que lors qu'un lavement revient par la bouche, c'est l'effet d'une maladie de tout le corps des intestins en general, ou de quelque une de ses parties, comme celle par exemple, qui cause le vomissement, le bubonocelle, le volvulus, ou bien quelque humeur contenue dans le ventricule; au contraire de la sortie des alimens par l'anús, qui est l'effet d'un mouvement naturel que l'on ne peut comparer au mouvement que fait la trompe en por-



tant les parties subtiles de la semence sur la membrane qui recouvre l'ovaire, & en raportant l'œuf par ce même canal dans la matrice.

Quoi qu'en puissent dire ces Messieurs, si les tubes ont été faits à cette intention, l'on peut dire que la nature s'est beaucoup oubliée dans leur construction, qui paroît absolument oposée à celle qui leur feroit necessaire. L'on en sera convaincu pour peu que l'on veuille faire attention aux ouvertures par où se terminent ces tubes, ou plutôt par où ils prennent leur origine du côté de la matrice. On les trouvera si peu considerables, qu'à peine y peut-on introduire le plus petit stilet, & qu'ils vont en s'élargissant si considerablement, que leurs extrémités paroissent avoir la figure d'une trompette d'airain, & comme c'est par cette très petite ouverture que ces parties subtiles doivent sortir de la matrice pour passer le long du conduit du tube jusqu'à cette large extrémité qui les dépose sur la membrane de l'ovaire, pour ensuite



lorsque les fibres de cette membrane se seront écartées , recevoir l'œuf qui tombe dans cette large extrémité , d'où passant par cette étroite embouchure il est porté dans la matrice , ces rides ou ondes en forme de pampres de vigne , dont au dire de Faloppe , ces tubes sont presque tous revêtus interieurement , auxquels neanmoins outre cette construction oposée à celle qu'elles devroient avoir , ces Messieurs ne donnent pour vaincre tous ces obstacles & parvenir à leur fin prétenduë qu'une simple contraction de leurs fibres. Contraction qui consiste plutôt dans l'imagination que dans l'effet , car pour que ces tubes fissent ces deux mouvemens oposés , il faudroit de necessité qu'ils eussent , comme les intestins , non seulement des fibres longitudinales , obliques , & transversales qui leur fissent faire le mouvement de l'embouchure à la trompe ; mais encore un autre plan de fibres tout oposé sur la même ligne , pour leur faire faire celui de la trompe à l'embouchure. Ou que ces Messieurs conviennent que



c'est par une intelligence toute particuliere , que s'exécute ce mouvement de porter & rapporter par un même canal, dont les tubes entre toutes les autres parties du corps sont seules en possession.

Je sçai qu'on peut me dire qu'il n'est pas necessaire que les tubes aient du mouvement pour faire couler les parties subtiles de la semence le long de leur canal, vû qu'elles se portent assez d'elles-même à suivre le vuide qu'elles trouvent dans ce conduit: Mais je réponds en même tems que c'est une necessité que ces tubes se contractent & se resserrent de telle sorte pour conduire ces parties subtiles à l'ovaire, qu'il est impossible de se persuader que la moindre portion y puisse parvenir autrement, & que sans cette contraction il faut necessairement qu'elles s'échappent absolument toutes. Et les tubes venant à se resserer, comme il convient, ne fera-ce pas une necessité qu'ils aient quelque sorte de mouvement pour faire couler ces parties subtiles à leurs extrémitez, à peu près comme le cerveau à l'égard des es-



prits par le moïen des nerfs. Et quand même il ne feroit pas necessaire que les tubes eussent aucun mouvement pour conduire ces parties subtiles, au lieu de leur destination, n'en ont-ils pas besoin d'un très considerable pour se replier, & s'apliquer comme il faut sur la membrane de l'ovaire afin d'y exercer leur fonction ?

Au reste pour que les tubes executassent parfaitement l'action à quoi ces Messieurs les destinent, n'auroit-ce pas été une necessité de changer la disposition de leurs extrémités, en plaçant la plus large du côté de la matrice, & l'étroite du côté des testicules ou ovaires; afin que les parties subtiles venant à sortir en foule de la matrice par cette large embouchure, & à se réunir à son extrémité étroite, pussent agir de concert & produire tout un autre effet, tant sur l'œuf que sur la membrane de l'ovaire, dont elles auroient sans peine écarté les fibres par leur arrivée impetueuse, & donné par ce moïen occasion à l'œuf prolifique de tomber sans peine dans la matrice,



malgré les rides & les ondes , dont la partie interieure de ce canal est revêtue ; parce que cet étroite entrée étant vaincuë le reste n'auroit plus fait de peine à l'imagination du Lecteur , qui de l'autre maniere se revolte sans cesse , ne pouvant se persuader que cet œuf sans dureté ni consistance, après être tombé dans ce canal large puisse se glisser dans toute sa longueur , malgré les rides & les ondes dont il est revêtu presque jusqu'à cette étroite extrémité , pour enfin tomber dans la matrice ; ce qui paroît ne se pouvoir faire que par une merveilleuse intelligence , à laquelle les raisons naturelles n'ont point de part.

Les opositions constantes & sensibles qui se rencontrent dans la structure de ces parties , montrent évidemment qu'elles n'ont pas esté faites pour l'usage auquel on les destine , & que cette action que l'on donne aux tubes est oposée au dessein qu'a eû la nature. Pour en estre convaincu , il ne faut qu'examiner attentivement & sans prévention la mécanique d'un soufflet, ou ce qui



se passe à l'égard de l'eau d'un étang qui sert à faire mouvoir un moulin. Si le tuyau du soufflet étoit plus large que l'ouverture par où il reçoit l'air, la soupape deviendroit inutile, & le soufflet ne souffleroit point, puisqu'il ne souffle que parce que le tuyau étant beaucoup plus étroit que l'ouverture par où l'air y entre & cet air qui se trouve comprimé par une soupape intérieure, ne pouvant sortir que par un passage fort étroit, n'en sort qu'avec violence & précipitation.

Les eaux d'un étang à l'extrémité duquel seroit placé un moulin seroient-elles d'aucun secours, si elles arrivoient sur ce moulin par un canal étroit dans son commencement, & qui s'élargiroit à mesure qu'il aprocheroit de la rouë de ce moulin? Qui ne voit au contraire, que cette rapidité qui fait que les eaux d'une riviere ou d'un étang font mouvoir les rouës d'un moulin, ne vient que de ce que ces eaux, qui se trouvent engagées dans un canal large d'abord, & qui à mesure qu'il aproche du moulin devient plus étroit,



étroit, ces eaux dis-je se trouvant fortement pressées passent avec plus d'impetuosité. Il est aisé de voir par cette double comparaison que si les tubes avoient esté destinez par la nature à l'usage que leur donnent Messieurs les Ovaristes, il faudroit de necessité qu'ils fussent construits d'une façon toute opposée à la figure qu'ils ont; & que leur embouchure fût plus large que leurs extremités pour qu'elles pussent agir assez puissamment sur la membrane de l'ovaire pour faire pénétrer les parties subtiles de la semence, & donner lieu à la séparation de leurs fibres, pour laisser couler l'œuf prétendu fecond dans les tubes, & le faire passer dans la matrice. Mais quand je dis que ce seroit une necessité que la trompe fût plus large du côté de la matrice, je n'entens pas que cette ouverture fût pareille à celle d'une trompette d'airain, mais seulement qu'elle fût plus large que celle qui est du côté de la matrice; encore faudroit-il aussi ôter à ces trompes ces rides ou ces ondes, en forme de



pampres de vignes, dont elles sont intérieurement revêtues, afin que l'œuf trouvât moins d'obstacle dans la route que ces Messieurs lui font tenir.

Mais quand les extrémités de ces tubes seroient disposées comme il faudroit pour satisfaire aux difficultés qui se rencontrent à leur usage, celle qui se trouve dans la prétendue dilatation des fibres de la membrane de l'ovaire, n'est pas moins capable de faire revolter la raison, puisqu'elle est absolument opposée à l'expérience la plus certaine, & cela pour deux raisons. Car premièrement, il est incontestable que toutes les membranes sont si sensibles, que l'on ne peut en piquer aucune sans causer une douleur plus ou moins forte à proportion de la grosseur de l'instrument dont elle est piquée, & comme celle qui enveloppe l'ovaire est d'un sentiment si exquis, que Diemerbroec prétend que c'est dans ces membranes que se fait ce sentiment voluptueux dont la femme est comme transportée lors du coït; comment veut-on que cette



membrane puisse souffrir cette division de ses fibres pour laisser sortir l'œuf, sans être tourmentée d'un sentiment douloureux, puisque cette division est une vraie solution de continuité, & que la solution de continuité, est une cause essentielle de la douleur, quand elle arrive à une partie sensible ?

La seconde raison, qui est encore confirmée par l'expérience, est que toute solution de continuité qui arrive à une membrane ou à quelque autre partie spermatique, ne se peut réunir sans moïen : & ce moïen est un calus ou une cicatrice, & comme ce seroit une nécessité que les femmes qui ont eû plusieurs enfans, eussent cette membrane toute calleuse à l'occasion de cette quantité de cicatrices, comme il arrive à la peau après la saignée, ou que cette membrane demeurât ouverte, ce qui néanmoins ne se remarque point par l'ouverture de ces femmes après leur mort, où l'on ne trouve rien en cette membrane qui diffère de celles qui n'ont point eû d'enfans, il s'ensuit que c'est une pure imagination



que ce prétendu passage de l'œuf, par la dilatation des fibres de la membrane de l'ovaire, puisque ce œuf est d'une certaine grosseur, qui feroit une ouverture à y pouvoir passer une sonde des plus grosses, & que tout le raisonnement de Messieurs les Ovaristes ne peut les persuader eux-mêmes que la division des fibres de cette membrane se puisse faire de la manière qu'ils le disent, tant elle est compacte; d'ailleurs, quand cette division seroit possible, trouveroit-on moins de difficulté au moyen de réunir tant de fois ces fibres, sur tout aux femmes qui ont jusqu'à vingt, vingt-cinq & trente enfans, sans même qu'il en reste aucun vestige à la membrane du testicule dont on se pourroit apercevoir dans l'ouverture du cadavre.

Je suis surpris enfin que ces Mrs. les Ovaristes ne parlent que d'un tube, quand ils veulent expliquer la manière dont la conception se fait, & jamais de deux: Car ils doivent tous deux agir également, & c'est une nécessité qu'ils fassent la même



action, sans quoi la moitié de cette partie subtile de la semence s'épancheroit dans l'hipogastre, par l'extrémité du tube qui ne seroit pas replié. Et s'ils conviennent que les deux tubes se replient & qu'ils agissent en meme tems & de la même maniere, ils doivent donc verser chacun un œuf dans la matrice, & par consequent les femmes devroient estre toujours grosses de deux enfans, ce qui neanmoins n'arrive que très rarement : Cette raison me paroist très forte pour prouver que la génération ne se peut faire par le moien des tubes.

Pour confirmer ce que j'avance touchant le sentiment de ces Ovaristes, à l'égard de l'action d'un seul tube, il ne faut que lire la Lettre que Mr. Dionis rapporte dans son Livre d'Anatomie, écrite de . . . . par M. De . . . . qui dit avoir trouvé dans une femme penduë, dont il faisoit la dissection, le *tuba uteri* qui étoit replié & qui envelopoit parfaitement la membrane de l'ovaire avec son pavillon ; ce qu'il regardoit non seulement comme une nou-



velle découverte, par où il prétend justifier la génération par le moien des œufs qui passent par ces Tubes, mais encore qu'il n'y avoit pas long-temps que cette femme avoit usé du coît. Or il est à remarquer que cette histoire ne fait mention que d'un tube, & non des deux, à quoi donc servoit l'autre tube ?

Si le raisonnement de Mr. Dionis à l'occasion de la remarque qu'il fit dans le cadavre de cette femme a lieu pour prouver qu'il n'y avoit pas longtems qu'elle avoit usé du coît ; j'ai accouché une fille il y a quelques années qui me parla si naturellement sur la maniere dont elle étoit devenuë grosse, que ce tube se seroit sans doute trouvé replié, & ce morceau frangé, collé contre la membrane de l'ovaire, si elle fût morte dans un intervalle de tems égal à celui de cette femme penduë. Cette Fille en conduisant son Amant qui partoît pour l'Armée, reçut de lui tant de caresses, & y répondit si bien dans cette séparation, qu'ils en vinrent jusqu'à l'action décisive : mais comme l'incommodité du lieu



ne leur permit pas de le faire autrement que debout ; quoique cette pauvre fille se fut exposée à devenir grosse , elle ne crût pourtant l'estre en effet , que lorsque les mouvemens de son enfant ne lui permirent plus d'en douter ; ce fut donc une nécessité que le tube , ou les tubes se repliassent , & que ce morceau frangé se colât contre la membrane de l'ovaire , pour y porter l'esprit prolifique , & en rapporter un œuf au dedans de la matrice. Je le suppose de même , mais je n'ai pas plutôt fait cette supposition qu'elle me fait naître une autre difficulté , qui est de ne pouvoir comprendre comment ce petit œuf qui doit être tombé dans la capacité de la matrice : ( car il faut qu'il soit bien petit pour passer par une ouverture , où l'on ne peut qu'à peine introduire un stilet très délié : ) Comment , dis-je , cet œuf si petit , ne tomba pas plutôt vers l'orifice intérieur de la matrice pour s'y attacher , ou du moins à un des côtez ; que de s'attacher au fond comme il fit : Car cette fille étant de bout , l'œuf qui est materiel



auroit dû par son propre poids se précipiter en bas & même sortir; car c'est une erreur de dire que l'orifice intérieur reste si exactement clos après la conception, qu'on ne puisse y introduire une aiguille la plus fine, puis qu'au lieu d'une telle aiguille il n'y a point de sonde d'une moyenne grosseur, que l'on n'y puisse faire entrer avec facilité. Ce n'est pas seulement un défaut d'expérience qui a fait tenir ce langage à tant de célèbres Auteurs depuis Galien jusques à Nous; mais c'est faute d'avoir réfléchi sérieusement sur le fait, puis qu'au moment que l'on réfléchira sur la structure, la composition & l'usage de la matrice, l'on conviendra que c'est une partie membraneuse, capable par conséquent d'extension & de retrecissement, à peu près comme la vessie urinaire, à la différence que cette vessie a un sphincter, & que la matrice n'en a point; or puisque la vessie à son sphincter, lors qu'elle est atteinte d'une inflammation violente, qui de surcrois resserre considérablement ses fibres, ne s'oppose point à l'introduction



duction d'une grosse sonde, comment a-t'on pû dire que la clôture de cet orifice interieur étoit si exacte qu'elle ne permettoit pas l'entrée à la plus fine aiguille, si ce n'est par un défaut de raisonnement & manque d'attention. Neanmoins pour revenir à mon observation j'acouchai cette fille d'un accouchement naturel malgré la situation extraordinaire en laquelle elle étoit quand elle fut engrossée.

Monfieur Dionis après avoir rapporté les trois sentimens qui paroissent les plus vrai semblables pour prouver la Génération, retombe sur celui des œufs, le soutient, & y donne à pleines voiles. Mais comme il ne trouve pas aparamment tous les moiens qu'il fouhaiteroit, pour faire faire à la trompe ses mouvemens plus naturellement que n'ont fait ceux qui en ont parlé avant luy, il a jugé à propos de faire jouer un ressort à la matrice qui donne occasion à un merveilleux mouvement de ces trompes. Il reste à faire voir s'il a aussi bien réussi qu'il le pense, & si ce ressort agit conformément à l'expérience & à la raison.



Monſieur Dionis n'attribuë à la matrice ce reſſort dans lequel les tubes ſont en quelques façons obligés de ſe replier, & leur morceau frangé de ſ'étendre & de ſ'apliquer de ſoi-même ſur l'ovaire, que parce qu'il prétend par l'usage qu'il donne au ligament rond obliger la matrice à ſ'avancer au-devant de la ſemence pour la recevoir. Cette raiſon peut avoir lieu, à l'égard des femmes qui deviennent groſſes, ſans avoir ſouffert l'intromiſſion du membre viril, comme Meſſieurs Peu & Mauriceau diſent l'avoir trouvé pluſieurs fois, & que je le raporte auſſi dans mes obſervations; mais il n'en eſt pas de même quand le membre viril eſt d'une longueur convenable; & même il doit arriver tout le contraire, quand le membre eſt d'une longueur demeuſurée, comme il ſ'en trouve quelque fois, puisqu'en tel cas il arrive de neceſſité que la matrice eſt pouſſée en haut. Quelques femmes dont les maris étoient pourvûs de tels membres ſe ſont pluſieurs fois plaintes à moi, des douleurs qu'elles ſouffroient dans l'aîne & dans l'interieur



plat des cuisses au tems du coït, dont elles étoient si incommodées, qu'elles ne s'y soumettoient qu'avec peine, & ces douleurs ne peuvent être rapportées qu'à l'extention que les ligamens ronds souffroient; Et comme ce mouvement est opposé à celui que Monsieur Dionis donne à ces ligamens, il eût fallu de nécessité suivant ce raisonnement, que ces femmes fussent demeurées steriles, ce qui cependant n'est point arrivé, & qu'au contraire elles ont été d'une fécondité merveilleuse. La raison en est évidente, par la proximité qui se trouvoit dans l'aproche du gland à l'orifice intérieur de la matrice qui facilitoit merveilleusement bien la reception de la semence. Comme quantité d'hommes pourroient regarder ceci comme une fable, je me serviray de l'autorité de Diemberbroeck & de Riolan, dont je raporte icy un petit Extrait pour le prouver.

Diemberbroeck dans son livre premier chap. 26. dit non-seulement que la verge se peut trouver quelque fois si longue, qu'elle pousse l'orifice intérieur au-devant d'elle; mais même



que cet orifice interieur se peut assez dilater pour laisser entrer le gland quand la verge est trop longue. Pour soutenir ce raisonnement il se sert de ce qu'en dit Riolan dans le deuxieme livre de son Anthropographie chap. 34. qu'il se peut faire que la verge de l'homme étant trop longue, s'introduise dans l'orifice du col de la matrice lors qu'il est ouvert, pour donner passage aux purgations menstruelles, & que là étant saisie par cet orifice elle y soit tant soit peu retenuë & serrée, comme il arrive aux chiens dans leurs acouplemens, ce qu'on m'a assuré de bonne foi être arrivé à quelques personnes. Je m'étonne qu'un aussi illustre Auteur ait avancé une aussi grande pauvreté. Il laisse tranquillement décider M. Verduc en faveur de l'operation Cefarienne, parce que je suis persuadé qu'il ne conoissoit gueres ni la matiere, ni le sujet dont il traitoit, n'ayant fait autre chose, comme plusieurs autres Auteurs, que de compiler quantité de nouvelles opinions, sans avoir ouvert le grand Livre de la nature, pour en faire sa veritable étude.



de. Mais quand je vois Mr. Riolan tomber dans une absurdité aussi grossière, c'est ce qui me surprend & que je ne puis comprendre; si ce célèbre Auteur avoit consulté un Chirurgien Accoucheur, au lieu de s'en rapporter à gens pour qui il a eû trop de crédulité, il se seroit bien gardé de tomber dans une telle faute. Un Accoucheur bien entendu lui auroit fait comprendre que l'orifice intérieur de la matrice ne se peut tout au plus dilater qu'autant que son corps; & que lorsque la matrice contient un enfant de deux ou trois mois, ou un faux germe d'un pareil tems, dont elle se veut décharger par quelque cause que ce puisse être, ce qui ne se fait presque jamais que dans la suite d'une perte de sang, plus ou moins grande, & qui en est pour l'ordinaire l'avant-coureur, lequel doit beaucoup plus dilater cet orifice que le simple écoulement des purgations menstruelles, y adjouçant de surplus le corps dont-elle se veut décharger, qui néanmoins s'oppose tellement à l'introduction d'un seul doigt de l'Accoucheur, quoyque plus tendu que le



membre viril, & poussé avec plus d'adresse, & de dextérité pour satisfaire à cette intention, & beaucoup plus petit que le moindre gland ne peut être, lequel néanmoins est souvent forcé de répéter plus d'une fois sa tentative avant que d'y réussir. Comment donc après une raison si plausible, & une expérience si constante, un Auteur peut-il dire que le gland s'introduit dans cet orifice lors de l'écoulement du flux menstruel, à moins que d'avoir absolument ignoré cette expérience, comme a fait Mr. Riolan en cette occasion, qui s'en rapporte mal-à-propos sur la bonne foy d'autrui.

Je ne trouve rien qui prouve moins la génération par le moyen de l'œuf reçu par les tubes, que les quatre histoires que le même Monsieur Dionis rapporte au commencement de sa dissertation, & sur tout cette matrice qu'il a disséquée, & fait graver telle que l'Estampe la représente au naturel dans son Livre. C'est une matrice où, par un vice de la première conformation, il s'est trouvé deux cavités distinctement séparées



presque dès son entrée , dans l'une desquelles cavités il s'est formé un enfant , & dans l'autre un faux germe. Celle-ci étoit incapable , de contenir un enfant de la grosseur dont il doit être au terme de neuf mois ; parce que celle dans laquelle s'est formé l'enfant , s'étant dilatée autant qu'il a été possible, il falloit de nécessité que cette femme accouchât , avec cette différence néanmoins qu'il a dû lui arriver ce que j'ai vû arriver en plusieurs occasions ; que le vice de conformation que souffroit cette matrice , a dû s'opposer à l'accouchement , parce que l'enfant trouvant cet obstacle n'a pû s'avancer jusques à l'orifice intérieur , & cela parce que cette matrice n'ayant pû se dilater , ça été une nécessité que le fond se soit déchiré , par la grosseur , la force , & les violents mouvemens que fit l'enfant pour sortir. C'est une chose facile à remarquer par cette déchirure si bien gravée , & où les trompes se trouvent dans leur entier. On ne les peut accuser d'avoir eû d'autre part à cette grosseur , que celle qu'ils ont à toutes les autres : Sinon



qu'on peut dire qu'elles ont agi l'une & l'autre, quoique Monsieur Dionis n'y ait pas fait d'attention, puisqu'il dit seulement, qu'il se trouva un faux germe dans l'une, & un enfant dans l'autre de ces cavités, sans s'expliquer davantage, & sans en rapporter la cause qui devoit avoir été connue, par le moyen de l'action des deux tubes. Les deux Histoires des Hôpitaux de Paris & de Toulouse, prouvent-elles quelque chose de plus en sa faveur? Une grossesse de vingt-trois ans, ou de vingt-cinq persuadera-t'elle les personnes de bon sens, & qui jugent les choses selon les lumieres de leur raison, que ce soit une nécessité que l'enfant qui l'aura causée ait été engendré dans l'une des tubes? Et ne conviendront-ils pas que si cela arrive, ce n'a pû être que par un vice de la conformation de cette partie, qui est absolument contraire à l'ordre naturel; & qu'au cas que la conception se fasse ailleurs qu'au fond, ç'aura toujours été par un défaut de conformation de la matrice; c'est une verité qui est soutenüe de tant d'experiences, qu'on ne



pourra la revoquer en doute , dès que l'on voudra lire serieusement , les Auteurs qui ont pratiqué les accouchemens , & qui ont écrit sur cette matiere.

Quand je raporte le sentiment de Monsieur Dionis préférablement à celui de plusieurs autres Auteurs , c'est plutôt à cause qu'il est des plus recens , & qu'il écrit avec beaucoup d'élegance & de netteté , que dans le dessein de rendre son autorité préférable à celle de Gaëf , de Vanhorne , de Svammerdan , & de quantité d'autres. Au reste j'en ai assez dit sur cet article , en y joignant ce que j'ay allegué pour refuter Harvée & Kerkring sur l'idée qu'ils ont de la maniere dont les enfans se forment au ventre de la mere par le moyen de l'œuf ; qui est aussi opposée à l'expérience que ce qu'Harvée avance quand il dit que le fœtus à trois mois n'a point d'arrierefaix , quoique Monsieur Mauriceau raporte en ses Observations en avoir trouvé à des fœtus de six semaines , & que j'ai aussi trouvé un arrierefaix à un enfant de cinq semaines , comme je l'ai rapporté



dans mes Observations , ce qui est si constant , que le détachement de cet arrirefais pensa causer la mort de la mere , sans le prompt secours que je lui donnai , quoyque l'enfant ne fut pas plus gros qu'une petite mouche à miel ; & pour suivre & examiner le sentiment de Kerkeriug quand il parle des os qui doivent être formez à quinze jours , trois , quatre & cinq semaines , qu'il les nomme , & qu'il semble à l'entendre les avoir démontrées , je laisse à juger aux Accoucheurs quels peuvent être les os d'un embrion de cinq semaines , & quelle consistence ils doivent avoir , cet embrion n'étant alors que de la grosseur d'une mouche à miel. C'est néanmoins sur de telles preuves que ces Ovaristes, sans avoir aucune experience des accouchemens , prétendent faire valoir leurs raisons , & faire voir au doigt & à l'œil que la génération ne se peut faire autrement que par le moyen d'un œuf. Ces difficultés qui ne souffrent point de réplique font assez connoître que ç'a moins été un vrai zèle de mettre la verité en évidence,



que l'envie de se faire un nom dans le monde , par une nouveauté ingénieusement inventée, qui a porté tant de célèbres Medecins, Chirurgiens, Anatomistes à adopter l'opinion des œufs qui n'a dans le fond rien de réel , ni de satisfaisant pour tous ceux qui ne se payent que d'experiences , & de raisonnemens appuiez sur des fondemens solides ; & ne semble-t'il pas que la question auroit dû être décidée par l'experiance qu'en fit M. Lamy ? ce sçavant homme emprunta pour se satisfaire les sçavantes mains de Monsieur Mery , l'un des plus fins , des plus adroits , & des plus excellens Anatomistes qu'il y ait eû en France jusques à présent. Il obtint la permission de faire cette épreuve sur une femme morte à l'Hôtel-Dieu de Paris , laquelle fut jugée par une vraie connoissance de cause , tant par Monsieur Mery que par plusieurs Sages-femmes , avoit eû des enfans tant par la cicatrice qui estoit restée à la partie inferieure de la vulve , nommée la fourchette , que par ces especes de rides ou vergetures qui paroissent à son ventre, sur laquelle



le hazard fit voir par l'ouverture du cadavre que les tubes ne pouvoient satisfaire au mouvement dont les Ovaristes les disent capables. Ils étoient si courts qu'ils ne pouvoient atteindre à l'ovaire: ce qui persuada Monsieur Lamy de la fausseté de ce système, aussi bien que Monsieur Mery, & qui détermina le premier non-seulement à écrire contre; mais à faire lui-même un Traité de l'Assemblée des deux semences, où la vrai-semblance, la possibilité, & la raison, se trouvent établir de concert cette opinion, en sorte que l'imagination du Lecteur y trouve une entière satisfaction, en ce qu'il n'y a rien qui l'embarasse; ce qu'on ne peut pas dire de l'opinion des œufs, en tenant le langage de ceux qui se déclarent en sa faveur: pour en être parfaitement instruit, il n'y a qu'à lire ce qui dit Monsieur Dionis de ce tube qui se trouva collé sur la membrane de l'ovaire de cette pendue, par où il prétend prouver que l'état auquel il trouva cette partie, étoit une preuve évidente de l'usage auquel la nature l'a destinée, & qu'il



n'y avoit pas longtemps que cette femme avoit usé du coït, au lieu de se persuader comme il auroit pû faire avec beaucoup plus de vraisemblance que c'étoit un vice de conformation, & non pas un dessein prémédité de la nature, n'étant pas probable que cette femme terriblement frappée de sa prochaine destruction fut en état de penser à la propagation de son espece.

Ah que la nature se trouve relâchée dans un temps pareil, & qu'il est aisé de concevoir que ces tubes, restes infortunés des plaisirs criminels, loin de se roidir pour satisfaire à cette voluptueuse intention, doivent être dans une inaction entière & parfaite. Monsieur Dionis tout grand Anatomiste qu'il est, a-t'il jamais rien trouvé dans aucunes des autres dissections qu'il a faites, qui quadre à ce qui s'est fortuitement rencontré dans le cadavre dont-il parle ? Il est vrai qu'il y a des hommes punis d'un pareil suplice, qui meurent la verge extraordinairement tendue, mais c'est une convulsion causée d'une passion dont jamais



homme ni femme conduit au suplice ne furent tentez. Ainsi je suis bien persuadé que les raisons & les expériences que Monsieur Dionis aporte pour prouver la génération par le moyen des œufs luy sont plutôt opposées que favorables, & les raisonnemens des autres Auteurs ne m'ont point mieux prévenu en faveur de cette opinion.

Et pour faire voir enfin le peu de fond qu'il y a à faire sur ce qu'allèguent les Ovaristes, il n'y a qu'à consulter Diemberbroeck qui s'est épuisé à force de lire tous les Auteurs, pour rapporter leurs sentimens & prouver la génération par le moïen des œufs dans son premier Livre, chapitre vingt-trois, page 371. dans l'endroit où il refute la cinquième raison d'Aristote, qui ne veut point que les femmes aient de semence; cette raison ne prouve rien, dit-il, car ceux qui craignent que le fœtus ne soit offensé par les œufs attirés ou jettés dans la matrice par le coït institué pendant le temps de la grossesse, & qu'il n'en survienne avortement, se trompent en ce qu'ils



croient que dans les femmes grosses qui souffrent l'ap proche de l'homme, il tombe de nouveau, lors du congrés, quelque œuf dans la matrice, ne sçachant pas que du moment que la femme a conçu, ces voies demeurent fermées jusqu'au temps de l'enfantement, & au 27. chapitre du même Livre, page 347. il dit que l'orifice de la matrice se resserre intérieurement dès que la conception est faite, & pendant tout le temps de la grossesse il demeure exactement joint & bouché par une certaine humeur visqueuse, en sorte qu'il ne peut rien entrer dans la matrice ni en sortir, à moins peut être, que lorsque s'en trouvant dans un embrassement passionné, & recevant la semence de l'homme il se fait superfetation, mais cela arrive très rarement; donc elle arrive, selon cet Auteur, malgré le terme de peut-être duquel il se sert, & sitôt qu'il admet la possibilité de cette superfetation, quoiqu'elle soit rare, & qu'il convient que les voyes de l'œuf se trouvent fermées du moment que la femme a conçu, & cela



jusqu'au temps de l'enfantement ;  
 comme c'est une verité dont on ne  
 peut douter, à moins que d'ignorer  
 qu'il y ait un arrierefais qui étant  
 collé, & occupant tout le fond de la  
 matrice en bouche exactement tou-  
 tes les ouvertures ; comment donc se  
 fera cette superfetation, si ce n'est  
 par l'assemblage des deux semences  
 sans que l'œuf y ait aucune part,  
 comme cet Auteur le fait voir.

Voilà les contradictions où se jet-  
 tent ceux qui soutiennent des opi-  
 nions fondées sur de faux principes,  
 quelque précaution qu'ils prennent,  
 ils ne peuvent empêcher qu'ils ne  
 soient détruits : & cet Auteur faisant  
 en cette occasion un raisonnement  
 aussi faux, il entraîne insensiblement  
 dans l'erreur tout ceux dont il a ra-  
 porté les avis ; & l'on peut dire qu'il  
 s'est donné une grande peine, &  
 beaucoup de soin, pour forger une  
 opinion qu'il pût soutenir tant bien  
 que mal C'est ce qui m'a engagé à  
 ne rapporter que le sentiment des  
 chefs & des principaux Protecteurs  
 des œufs, sans membarasser comme  
 a fait Diemberbroeck à rapporter les  
 opinions



opinions d'un grand nombre d'Auteurs qui étant tous de sentimens differents, font assez voir le peu de fond qu'il y a à faire, non-seulement sur cet article; mais aussi sur l'usage qu'ils donnent à presque toutes les parties de la génération, tant ces Auteurs les traitent differemment; c'est aussi ce qui m'a fait réfléchir serieusement sur l'opinion de ceux qui croient que la génération doit se faire par l'assemblage des deux semences; mais comme je n'ai fait que l'esleurer dans mon *Traité des Accouchemens*, il est juste de l'éclaircir davantage, comme je vais tâcher de faire dans le Chapitre suivant.

---

## CHAPITRE II.

*De la Conception du Fœtus, par l'Assemblage des deux Semences.*

**A**vant que de parler de la maniere dont on conçoit la génération du Fœtus par l'Assemblage des deux Semences, il faut sçavoir ce

D



que l'on entend par le mot de *Semence*, & ce que les Auteurs en ont dit en general, quand ils ont parlé de celle de l'homme, & de celle de la femme. Diemerbroeck dit que la Semence de l'homme est une liqueur blanche, visqueuse, & écumeuse, qui est séparée du sang par le moyen des testicules, & portée par les vaisseaux déferans dans les vesicules seminaires; celle de la femme n'entre point dans cette définition, quoiqu'elle soit de même nature & de la même consistance, ou du moins fort aprochante & qu'elle soit séparée de la même maniere par les testicules, neanmoins avec cette difference que celle ci est portée directement dans la matrice, la femme n'ayant point comme l'homme de vesicules seminaires pour lui servir de reservoir: l'une & l'autre de ces liqueurs sont également chargées d'esprits, ainsi que les autres liqueurs qui sont contenues dans toute l'habitude du corps; mais ces esprits sont considerablement augmentés, quand l'ame les détermine à couler dans ces parties.



Lorsqu'une personne est frappée du desir du coït, ou excitée par l'idée de quelque objet, par quelque badinage, ou par d'autres moyens connus de tout le monde, il se fait alors dans sa semence une fermentation qui est suivie d'un gonflement si subit par le mélange de ces nouveaux esprits avec la semence, que se trouvant contrainte par cette dilatation dans les parties qui la contiennent, elle fait un effort, & sort avec impetueuse éjaculation que l'on remarque dans les hommes, & produit ce prompt écoulement, dans les femmes.

Comme je n'ai pas jugé à propos d'entrer dans un plus grand détail sur cette matiere, ni de repeter ce que quantité d'Auteurs ont écrit en parlant des parties qui servent tant à la génération du fœtus, qu'à la separation des semences de l'homme & de la femme, ceux qui n'en seront pas parfaitement instruits peuvent voir ce qu'en a dit Monsieur Dionis dans ses démonstrations Anatomiques. Je me contenterai de retracer icy ce que les Auteurs ont dit lors



qu'ils ont parlé en general de la nature des deux semences , pour faire voir de quelle utilité , ils ont crû qu'elles étoient à la génération du fœtus , sans néanmoins m'atacher à l'opinion generale ; mais seulement à quelques sentimens particuliers.

Certains Auteurs ont prétendu que la semence de l'homme n'estoit d'aucune utilité pour la génération ; d'autres au contraire ont soutenu qu'elle étoit seule capable de la produire : cette diversité d'opinions a donné occasion à plusieurs histoires qui approchent beaucoup plus de la fable que de la verité. Telle est celle de cette jeune fille qui se trouva grosse pour s'estre mise dans un Bain d'où sortoit un jeune homme qui y avoit répandu sa semence ; celle que rapporte Monsieur Dionis de la semence d'un homme renfermée dans une fiole & mise dans un fumier , dont s'en suivit une génération , prouve-t'elle moins ce que j'avance , que celle d'Averroes , à l'occasion de celle qui se fit dans une citrouille ? & celle de cette femme dont parle Diemerbroeck qui conçû un fœtus dans son



estomach, au moyen de la semence que Salmuth son mary, lui avoit éjaculée, & dont cette femme se délivra par le vomissement, le fœtus étant encore petit; ces observations toutes fabuleuses qu'elles paroissent sont néanmoins raportées avec des circonstances, à pouvoir d'autant moins en douter, que l'autorité des Auteurs qui les raportent, n'est pas moins considerable que celle de ceux qui ont dit que la femme n'avoit point de semence, & de ceux qui conviennent au contraire qu'elle en a, mais qu'elle est très sereuse; & de ceux enfin qui prétendent qu'elle en en a, qui est blanche, écumeuse, & mucilagineuse, mais qui est froide, & par consequent de peu d'utilité.

Quoique le premier de ces sentimens soit d'Aristote, il n'en est pas plus juste, ce Philosophe tout éclairé & sçavant qu'il fut, n'a pas été exempt de se tromper en cette occasion, puisque rien n'est plus sensible que ce que ce même Philosophe désavouë, les yeux & le toucher en étant de fidelles témoins.

Et pour convaincre ceux qui pré-



tendent que ce n'est qu'une liqueur se-  
reuse, il n'y a qu'à se servir du même  
moïen pour examiner sa consistance  
après quoy l'on sera persuadé que ces  
deux sentimens ne se peuvent non plus  
soutenir que le troisiéme, qui est ce-  
lui de ceux qui prétendent que c'est  
une liqueur froide.

Est-il naturel de croire qu'une hu-  
meur froide puisse causer un senti-  
ment aussi voluptueux, & un cha-  
toüillement aussi agréable, qu'est ce-  
lui que la semence fait ressentir au  
tems de son éjaculation, soit dans le  
coût, ou dans les pollutions, non-seu-  
lement à des femmes mariées, mais  
souvent à des filles qui malgré la  
connoissance du peril auquel elles  
s'exposent, s'abandonnent aux mou-  
vemens de leur passion, comme for-  
cées de se soumettre à la violence,  
pour ne pas dire à la fureur du plai-  
sir que cause en elles l'écoulement  
de cette liqueur.

Si l'on doute de ce que j'avance,  
il ne faut que jeter les yeux sur le  
grand nombre de familles qui ont  
fait la triste experience de ce que je  
dis en la personne de leurs filles, ou



de leurs plus proches que cette dangereuse & séduisante passion a jettées dans le désordre.

Si ce que je dis ne prouvoit pas suffisamment que la semence des femmes, loin d'être froide, est infiniment plus chaude que celle des hommes, il ne faudroit, pour en convaincre ceux qui en douteroient encore, que leur faire observer la situation des testicules de la femme, qui sont dans la capacité du ventre, & très proche de la matrice, dans laquelle la semence est versée à l'instant qu'elle est séparée du sang, n'y aiant ni testicules seminaires, ni aucun autre lieu sensible pour lui servir de réservoir, au moins n'en a t'on point encore découvert jusqu'à présent.

Ce n'est pas là seule difficulté qui se rencontre que ce deffaut de testicules seminaires ou de réservoir chez les femmes pour conserver cette semence séparée, & pour la fournir dans le besoin, l'impossibilité ou les plus excellents Anatomistes se trouvent pour conduire les vaisseaux déferans jusques à la matrice, pour y verser la semence, en forme encore



une plus grande ; mais quand on voit la semence couler hors de la matrice, on ne peut pas douter qu'elle n'y soit entrée , ce qui ne se peut faire que par les extremités de quelques vaisseaux , qui disparoissent après cet épanchement, comme il arrive à d'autres vaisseaux, & sur tout aux veines lactées, qui disparoissent dès le moment que l'animal est mort, quoique pendant la vie ils soient d'une grosseur considerable ; on en voit une autre preuve dans le canal qui porte le chyle dans la souclaviere , lorsque l'on fait à propos la ligature de ce canal avant que l'animal meurt, quoique l'usage de ces vaisseaux ait commencé à l'instant de leur naissance & qu'il ait subsisté jusqu'à la fin de leur vie , à la difference de ces vaisseaux seminaires , dont l'usage ne commence qu'à un âge assez avancé pour que les parties aiant pris leurs accroissemens ou à peu près, il se fasse pour lors un residu du superflu en ces parties , qui loin de pouvoir être prises dans leur action comme les veines lactées par l'ouverture de l'animal vivant , en sont entierement privées.



privées à l'occasion de la moindre douleur, puisque l'action de ces parties est la suite d'un plaisir complet que la moindre douleur empêche & détruit ; mais ce qui ne peut être justifié par l'expérience, ne l'est que trop par la raison, quand l'on voudra bien faire attention à la maniere dont la semence des femmes coule des testicules dans les parastates ou épидидimes. L'on a beau chercher l'on ne trouvera non plus de route pour la faire passer de l'un à l'autre que des testicules de la femme dans la matrice, quoique véritablement elle y passe ? Ce qui se remarque encore plus particulièrement aux extrémités des arteres par lesquelles le sang coule dans les veines, sans que l'on puisse s'apercevoir par où se fait cette communication. Ce qui montre évidemment que pour prouver que les femmes ont de la semence, il n'est nullement nécessaire que cette semence ait un reservoir sensible dans la femme, ni que les vaisseaux par lesquels elle est portée dans la matrice soient apparens ; puisqu'elle coule visiblement par



son orifice interieur, & qu'elle sorte par le vagin, par les raisons que j'ai raportées ci-devant, quoique opposées aux sentimens d'Aristote. Il n'importe nullement qu'elle soit d'une qualité chaude ou froide, d'une consistance mucilagineuse ou sereuse, parce que quand la génération s'ensuit, c'est une preuve constante qu'elle a les qualités requises & nécessaires pour la produire. Il ne seroit pas difficile de faire voir par de bonnes raisons qu'elle est plus chaude que celle des hommes, en ce que les testicules des hommes sont pendans hors du ventre & qu'après que la semence y a été séparée, elle est obligée de parcourir une longue route par les vaisseaux déferens, qui la portent dans les vesicules séminaires, qui luy servent de reservoir: Ce qui prouve évidemment que la semence des hommes doit être beaucoup moins chaude que celle des femmes.

Ce n'est pas assez d'avoir prouvé que les femmes ont de la semence, que cette semence est blanche, écumeuse, & en quelque façon vis-



queuse, comme celle des hommes; & que par rapport à la situation des testicules, qui la séparent du sang, qui y est porté par les artères spermatiques, elle doit être plus chaude que celle des hommes; & que cette semence est chargée d'esprits comme le sont toutes les autres liqueurs du Corps humain, que ces esprits venans à s'augmenter par une détermination de l'ame au tems du coît, causent dans la semence une fermentation qui fait qu'elle se gonfle de telle maniere qu'elle est forcée de sortir avec impetuosité: Il faut faire enforte de concevoir de quelle maniere ces semences sont reçûës dans la matrice, & comment la formation du fœtus en peut être la suite.

La semence de l'homme étant éjaculée dans le coît au dedans de la matrice, lorsque celle de la femme vient à y tomber, l'orifice interieur de cette matrice le resserre à l'instant ainsi que tout son corps qui sert comme de moule à ces deux semences réunies, dont la superficie devient aussitôt membraneuse, & prend la



figure d'un œuf sans coquille ; ce qui à mon sens , prouve parfaitement cette union , c'est qu'elle est suivie d'un sentiment plus voluptueux que dans les autres temps ou l'on use du coït : La femme souffre alors un léger frisson avec quelque peu de douleur vers le nombril , & il ne coule rien des parties basses ; & l'homme de son côté ressent un su-cement à l'extrémité du gland , qui ressort sec aussi bien que toute la verge , preuves assurées & constantes de l'assemblage des deux semences , d'où s'ensuit cette figure d'œuf sans coquille , mais revêtu d'abord d'une simple pellicule , qui par après devient cette membrane qui sert à contenir ces eaux , le fœtus & le cordon , dont les extrémités des vaisseaux qui le composent , venant à se diviser en quantité de rameaux , percent cette membrane , pour s'aller joindre à ceux qui fournissent le sang qui couloit chez la mere au tems de ses menstruës dans l'interstice desquels il se forme une espece de chair parenchimateuse qui leur sert de soutien , & qui s'accroît à mesure ,



que cette espece d'œuf s'augmente sans garder d'égalité dans sa grandeur , estant aux unes plus grand , aux autres moins , & aux autres très petit ; c'est ce que l'on appelle arriere-faix, il commence à se former avec le reste ; ce qui est si vrai que j'ai accouché une femme qui n'étoit grosse que de cinq semaines , & qui en avoit déjà un si considerable, qu'elle seroit morte d'une perte de sang causée par la rupture de quelques uns de ses vaisseaux , si je ne l'eusse promptement secouruë , en achevant de détacher l'arrierefaix ; ce qui prouve qu'il y en avoit un , qui commençoit à se former en la partie supérieure , d'une espece d'œuf sans coquille des plus petits , dans lequel je trouvai un fœtus de la grosseur d'une mouche à miel.

Quand je dis que la semence de l'homme étant éjaculée dans la matrice de la femme dans le temps même que celle de la femme vient à y tomber , que ces deux semences se joignent & s'unissent ensemble ; que pour preuve de cette union , il s'ensuit un sentiment plus volup-



tueux que dans les autres temps où ils auront usé du coît ; que la femme souffre un leger frisson , avec quelque sentiment douloureux vers le nombril , & qu'il ne coule rien des parties basses ; enfin que l'homme ressent un succement à l'extrémité du gland qui ressort sec , ainsi que la verge entiere , & que ce sont les preuves les plus assurées de l'assemblage des deux semences dont s'enfuit la génération. Je n'entends pas en faire une regle generale , puisqu'il y a beaucoup plus de femmes qui ne s'aperçoivent pas de toutes ces marques , qu'il n'y en a qui les ressentent , les vaisseaux spermatiques sont distribuez de maniere , qu'il y en a une partie dont les rameaux sont partagez de telle sorte qu'ils coulent le long des membranes de la matrice jusques aux parties inferieures & exterieures de son orifice interieur ; par l'extrémité desquelles il s'échape quelque portion de semence , outre que les glandes du vagin fournissent sans cesse une liqueur visqueuse , qui fait qu'elles ont le sentiment moins vif , & que



la verge de l'homme en ressort toujours humide ; ce qui n'empêche pourtant pas que la plus grande partie , & la plus saine portion de la semence de la femme ne tombe dans la matrice , & que celle de l'homme venant à s'y joindre la conception ne s'en suive, sans qu'il soit nécessaire que l'orifice interieur de la matrice se resserre plus qu'à son ordinaire pour contenir ces deux semences assemblées. Car à l'instant même de cet assemblage, il se forme un corps qui par ses parties visqueuses & branchuës s'unit & s'attache en quelque façon à la partie superieure du fond de la matrice , à quoi la contraction de ce même viscere contribue particulièrement.

Ce n'est que par une longue experience que j'ai acquise sur cette matiere, que je parle ainsi de la generation. Mais comme la bienséance ne me permet pas de m'expliquer davantage , & que quelque chose de plus dangereux m'empêche de m'étendre autant que je le pourrois pour prouver que l'orifice interieur ne se resserre point de la maniere



dont les Auteurs , l'ont prétendu , je me servirai de deux ou trois observations pour prouver ce que j'avance , quand je dis que tous les Auteurs depuis Galien jusques à présent se sont trompés , quand ils ont assuré que l'orifice interieur de la matrice , se resserroit après la conception d'une maniere à n'y pouvoir pas introduire une aiguille la plus fine.

### OBSERVATION.

En l'année 1688. le 12. Decembre une Dame entrant dans une des Chambres de son logis , trouva un jeune homme avec sa servante , non en flagrant délit , mais tous deux si déconcertez , que rien n'étoit plus facile que de comprendre la cause de leur embaras. Cette Dame fut si bonne qu'elle ne voulut point chasser cette servante , dont les ordinaires parurent huit ou dix jours après. Il ne lui pouvoit rien arriver de plus favorable pour sa justification , que cet accident : mais par malheur il fut suivi peu après d'un dégoût pour



la soupe & la viande avec les vomissemens qui ôterent à cette pauvre fille tout moïen de se deffendre, Sa maîtresse me l'envoya pour l'examiner & lui en dire mon sentiment. C'étoit une fille grosse, grasse & jeune: Je la touchai pour voir si je trouverois l'orifice interne resserré ou dilaté; mais l'aïant trouvé tout entr'ouvert à pouvoir y introduire mon petit doigt, je ne balançai pas à assurer cette Dame que sa servante n'étoit pas grosse, vû même que ses ordinaires avoient paru depuis assez peu de temps qui étoit justement le tems où elle devoit les avoir, dont j'eus pourtant un beau démenti trois mois après, par l'augmentation visible de son ventre & le mouvement de son enfant qui leverent tout sujet de douter encore de sa grossesse qui étoit de sept semaines, lors qu'elle me fut envoyée pour la visiter. Mon erreur ne vint que d'un trop grand attachement pour le sentiment de tous ceux qui ont écrit des Accouchemens, mais je m'en suis bien corrigé depuis, comme on le verra par les deux Observations suivantes.



## OBSERVATION.

En l'année 1703. deux filles dans une même semaine vinrent me consulter sur leur état, dans la pensée qu'elles étoient grosses d'environ deux mois chacune, dont je ne les pû assurer qu'en les touchant, & encore est-ce une chose d'une décision bien équivoque dans une grossesse si peu avancée. Je les touchai donc, & j'en trouvai une qui avoit l'orifice intérieur plus gros qu'il n'auroit dû être, mais sans être en aucune façon resserré nonobstant quoi je la jugai grosse, & l'autre qui avoit ce même orifice beaucoup plus menu & resserré que j'assurai ne l'être point, ce fut par cette même raison que je détrompay la Dame qui avoit commis cette pauvre petite malheureuse à mes soins qui fait le sujet d'une autre observation à qui je fis voir qu'elle n'étoit point grosse, quoique certifiée par un Accoucheur & plusieurs Sages femmes, ce qui fait voir combien les Anciens se sont abusés, quand ils ont assuré que la



clôture de l'orifice interieur de la matrice est si exacte, qu'on n'y peut pas introduire une aiguille des plus fines, puisqu'il n'y a point de sonde qui ne puisse y être introduite sans peine.

### R E F L E X I O N.

Il est aisé de juger par ces observations, que la plus essentielle & assurée marque que l'on puisse avoir de la grosseur d'une femme dans son commencement, consiste en ce que l'orifice interieur est plus ou moins gros suivant le temps qu'elle est grosse, parce que dès le moment qu'une femme a conçu, la matrice commence à s'étendre & à s'épaissir en même temps, & qu'elle augmente à proportion que le corps qu'elle contient grossit, ce qui se continue jusqu'à son orifice interieur qui n'en étant pas moins susceptible que le reste de son corps, fait par cette augmentation juger que la femme peut être grosse, & plus cet orifice interieur est gros & plus il est aisé à dilater, & cette dilatation se peut faire



à proportion de la grosseur du corps qui est contenu au-dedans de la matrice, au contraire de la femme qui n'est point grosse, à laquelle l'on trouve cet orifice petit & serré : ce fut, comme je l'ai dit, la preuve constante que j'eus que cette petite fille de dix ans n'étoit point grosse.

Ce sont ces fortes raisons qui me font assurer, que l'orifice interieur au lieu de se resserrer comme il le doit incessamment après la conception, plus qu'en tout autre temps, qu'il est au contraire susceptible d'une dilatation telle que je le dis & quoique pour conformer mon premier sentiment, à celui de tous les Auteurs qui m'ont précédé, je sois convenu que rien ne sortoit de la matrice dès le moment que la femme avoit conçu, je suis aujourd'hui grandement détrompé de cette erreur, jusqu'au point même de ne pouvoir comprendre comment M. M. peut convenir de ce prétendu resserrement de l'orifice interieur, lorsqu'il convient que les fleurs blanches auxquelles quantité de femmes sont sujettes, ne sont pas seulement



fournies & entretenues par les vaisseaux qui servent à l'écoulement des menstrües, mais qu'elles viennent aussi de toute la substance interieure de la matrice ; pretend-il que cette liqueur blanche que quelques femmes rendent de la maniere qu'il le dit, se supprime dès le moment que les semences sont receues au dedans de la matrice, & qu'elles se sont assemblées pour faire la génération, j'y souscrirois volontiers moi-même, tant j'ay de deffiance pour son grand sçavoir, s'il n'accusoit pas comme il fait, toute la substance interieure de la matrice, de fournir une partie de cette liqueur, & qu'il s'en tint aux seuls vaisseaux par lesquels les menstrües coulent, dans la pensée que par une merveilleuse intelligence ils peuvent changer de route, comme le dit cet Auteur, ainsi que doit faire le sang à quelques femmes lorsqu'elles sont grosses, mais de croire que la substance interieure fournisse cette liqueur, dont l'écoulement continüe nonobstant la grosseffe ; & vouloir avec Mr. M\*\*\*



que cet orifice interieur se referre ,  
enforte qu'il n'en puisse rien sortir ,  
& que cet écoulement se fasse à  
l'instant une autre route , c'est ce  
que je ne puis comprendre. Au con-  
traire je suis persuadé que dès le  
moment que les deux semences  
sont receues & assemblées , il se  
fait une espece de corps en forme  
de coagulum qui en même temps  
doit s'attacher au fond de la matri-  
ce , & ne reçoit aucun préjudice  
du peu d'ouverture qui reste à l'o-  
rifice interieur , capable seulement  
de laisser couler le peu de liqueur  
apelée fleurs blanches , qui selon Mr.  
M\*\*\* doit être fournie par la sub-  
stance interieure de la matrice , à  
l'exclusion des vaisseaux dont il  
convient que la route se peut chan-  
ger & continuer cet écoulement  
de même que ceux des femmes  
grosses , qui fournissent le sang à  
celles qui ont leurs menstrües plus  
ou moins de temps pendant leur  
grossesse , que je ne crois pas non  
plus , si absolument venir toujours  
par les vaisseaux qui aboutissent à  
l'extrémité extérieure de l'orifice in-



rieur, qu'il ne se puisse aussi trouver quelque petits rameaux, qui n'étant fermez par l'arieréfais que dans un certain temps de la grossesse, peuvent fournir alors ce que l'on voit venir à quelques unes qui sont directement du dedans de la matrice; Ce qui doit être d'autant moins difficile à croire que l'on voit souvent des femmes avoir des legeres pertes de sang, depuis le commencement de leur grossesse, jusques à un certain temps, sans que ces legeres pertes aient aucun mauvais succès, quoiqu'il soit tres constant, que ce sang sort directement du dedans de la matrice, ainsi que les fleurs blanches auxquelles quantité de femmes sont sujettes pendant toute la durée de leur grossesse, quoiqu'elles n'en eussent auparavant ressenti aucune atteinte, mais qui pour lors en ont à un tel excès qu'elles en souffrent de tres grande incommodités, outre celles dont je parle qui en sont continuellement incommodées.

Ce qui prouve évidemment que l'orifice interieur ne se resserre pas



comme les Auteurs l'on dit depuis Galien, & même avant lui jusques à Mr. M\*\*\* & que dès le moment que la femme devient grosse, cet orifice interieur se grossit enforte que sa circonference forme une espece de petit bourlet, qui dans la suite s'étend peu à peu, & forme avec tout le corps de la matrice, une espece de Balon dans la circonference de laquelle il se perd si absolument, qu'il ne se trouve que rarement à l'extrémité du vagin, étant pour l'ordinaire plutôt vers le coccix; au contraire de celui de la femme, qui n'est point grosse, que l'on trouve plus menu, & par consequent plus ferré, & moins susceptible de dilatation que l'autre.

C'est une des plus fortes raisons que les Ovaristes puissent alleguer, & une des plus vrai-semblables, pour justifier que l'œuf est le principe de la génération par rapport à la figure que ces deux semences prennent immédiatement après la conception, comme on le voit par l'ouverture du corps d'une femme nouvellement grosse, ou à l'occa-  
sion



sion d'un accouchement avancé de la nature de celui que je raporte. Mais cette vraie semblance s'explique d'elle-même, en faisant reflexion qu'au moment que la matrice se resserre pour embrasser les deux semences, elle forme une cavité ronde & oblongue, ce qui est le vrai moule d'un œuf, & qui determine par consequent la figure que doivent prendre les membranes pour servir d'envelope au fœtus & aux eaux. Et d'autant plus que cette contraction ou ce resserrement de la matrice, ferme si absolument les bouches ou les ouvertures des tubes du côté de la matrice, qu'il n'en peut rien sortir, pendant qu'en même temps elle oblige par une douce violence les vaisseaux spermatiques à se vuider, à quelques particules de semence près, qui paroissent ne rester que pour unir & attacher par le moyen de leurs parties rameuses & branchues l'assemblage de ces semences au fond de la matrice, sans quoi il s'en feroit une précipitation vers l'orifice intérieur, qui laisseroit un vuide entre



elles & le fond de la matrice, qui seroit un obstacle invincible à l'union de l'un avec l'autre, je veux dire, de cette figure d'œuf, avec la matrice.

Mais autant qu'il est nécessaire que cette contraction soit complète, & qu'elle embrasse absolument tout le corps des deux semences sans y laisser de vuide, autant est-il avantageux qu'elle ne surpasse pas cette juste proportion, pour ne pas donner occasion à un accident opposé au précédent, en poussant par une violence outrée les semences au dehors par la nécessité où l'orifice interieur se trouveroit exposé, s'il étoit forcé de s'ouvrir, & de les laisser échapper. Je ne pretends pas pour cela en dispenser les ouvertures des tubes, qui sont de grandeur à y pouvoir introduire une sonde quoique petite : Et comme de tous ceux qui ont parlé de la génération, pas un seul n'a dit qu'elles se ferment après la reception soit de l'œuf ou des semences, je suis tres persuadé qu'elles seroient autant ou même



plus disposées à les laisser échapper, que cet orifice interieur, eût égard à cette exacte clôtüre, que généralement tous les Auteurs disent ne pouvoir permettre l'entrée d'une aiguille la plus fine; de sorte que la semence qui tombe dans la matrice par des vaisseaux si petits qu'aucun Anatomiste ne dit les avoir demontrez; comment donc cette semence tiendroît-elle contre cette contraction, pour peut qu'elle fût violente, sans s'échapper par les ouvertures des tubes, & s'épancher dans le ventre, si la nature prudente n'en fermoit pas l'entrée par cette même contraction, en sorte qu'il ne puisse rien sortir, ni par les tubes, ni par l'orifice interieur?

La matrice s'étant donc contractée autant qu'il est nécessaire, pour servir comme de moule à ces deux semences assemblées, dont la superficie devient membraneuse, & prend la figure d'un œuf sans coquille, dans lequel se forme le fœtus avec le cordon & les eaux, de maniere que cet assemblage des deux se-



mences contenu dans cet œuf venant à se développer & à s'arranger suivant les principes que renferme chacune de leurs particules, elles forment les parties à la construction desquelles elles sont destinées; ainsi soit que ces semences unies soient conjointement ou séparément, ce qui ne se peut, être chaudes, froides, épaisses, ou liquides, ou de telle autre qualité que l'on puisse imaginer, il est très sûr qu'elles leur sont nécessaires puisque la Génération s'en ensuit.

Ce seroit en vain que l'on voudroit expliquer comment la nature agit pour composer ce tout en général ou ces différentes parties en particulier; C'est un mystère qui n'a pû jusques à présent être bien pénétré; Et quoique Mr. Lamy paroisse l'avoir mieux développé qu'aucun autre, quand on examine, ce qu'il en a dit, on a encore beaucoup de peine à découvrir comment ces différentes particules de la semence se débarassent les unes des autres, se separent, ou s'assemblent, selon la disposition qu'elles ont à



former la tête, la poitrine & le ventre inferieur, avec tous les differens visceres qui sont contenus dans ces trois cavitez principales: De maniere que l'on ne peut trop admirer le merveilleux arrangement que prennent tant de particules differentes pour former tant de ressorts qui obtiennent en peu de temps leur derniere perfection dès le moment que ces deux semences se sont réellement & effectivement assemblées & unies ensemble: effet surprenant que l'on peut comparer à ce qui arrive à un fondeur expert qui par un seul jet de fonte produit en fort peu de temps une statue à laquelle il ne manque rien; Mais ce jet de fonte n'a pû faire éclore cette production dans toute sa perfection, à moins que l'Artiste n'ait scû faire à propos le mélange des matieres qui composent la fonte, afin de la rendre par la fusion capable de couler jusques aux extrémitez du moule, de maniere que toutes les parties se trouvent formées, sans qu'il y en manque aucune.



C'est par le secours d'un mélange tout semblable que la nature accomplit la Génération du fœtus. Et pour en être convaincu, il n'y a qu'à considérer que cette liqueur qu'on appelle semence, ne se separe chez les jeunes hommes & les jeunes filles, que dans un âge assez avancé, pour que les parties du corps en général, aiant à peu près atteint leur dernier degré de perfection, n'aient plus un si grand besoin de leur nourriture ordinaire: ce qui produit chez les uns & les autres quelque chose de superflu; Et cette superfluité est proprement la semence, qui venant à couler dans le sang, est portée par les artères spermatiques aux testicules, où elle est séparée & déchargée par les vaisseaux deferens dans les vesicules seminaires, pendant que le sang est reporté par les veines spermatiques d'un côté dans l'émulgente, de l'autre dans le tronc de la veine cave; Après cela l'on sera convaincu que toutes les parties du corps fournissent également leur contingents pour en former un



corps tout semblable à celui qu'elles composent.

C'a été sur ce principe que l'on a prétendu qu'un homme qui auroit un bras ou une jambe coupée, devroit par conséquent engendrer un enfant de la même manière, aussi bien qu'un boiteux, un borgne, ou un bossu : Mais cette difficulté est des plus faciles à lever. Pour cet effet il n'y a qu'à faire réflexion que les vaisseaux se distribuent également dans leur bifurcation à une jambe ou à un bras coupé, comme à l'autre qui subsiste, & qu'ils portent de même le sang & la nourriture : Mais que se trouvant une écluse que forme la cicatrice du moignon, ce sang sembleroit être comme forcé de retourner plus vite que celui de la jambe qui subsiste, & n'ayant par conséquent pas tant de besoin de nourriture que l'autre, il se trouveroit qu'au lieu de faire une jambe de moins il devroit au contraire fournir de la matière pour en faire une plus forte, & ainsi du bras. En sorte que si il manque un bras, une jambe,



un pied, une main, les deux bras; les deux jambes en tout ou en partie, les doigts, une portion de la tête, comme la partie supérieure du crane, les yeux, le nez, la bouche, ou la tête toute entière, la verge, les testicules, le fondement clos, une vulve non perforée &c. Ce n'est pas comme il est facile à comprendre qu'il manque une pareille partie au pere ni à la mere, mais cela est arrivé par un deffaut de semence qui a pêché dans sa quantité: De la même maniere qu'il arrive au Fondeur dans le jet qu'il fait d'une statue, qui ne sera jamais complete quelque experience & quelque intention qu'il ait de rendre son ouvrage parfait, si la fonte n'est pas dans la quantité requise.

Quand je parle de la sorte, ce n'est qu'en suivant mes experiences, n'y ayant aucunes de ces parties que je n'aye veües manquer à des enfans dont j'ai accouché les meres, ainsi que je le raporte dans mon traité des accouchemens; Sans que j'aye veü une seule fois que le pere  
ou la



la mere ou d'aucun de ces enfans maléficiez, eussent le même défaut Cela suffit pour résoudre une difficulté que je ne propose ici qu'après qu'elle m'a été objectée.

Si l'on n'est pas satisfait de ce raisonnement, l'on peut faire attention à l'effet que produisent souvent les esprits irritez dans les sujets à qui l'on a été obligé de faire l'amputation de quelque partie. Ces esprits coulant par les nerfs, qui sont également distribuez comme les veines, donnent souvent occasion à ces personnes mutilées de se plaindre de douleurs vives & piquantes qu'ils prétendent souffrir aux parties mêmes dont ils sont privez, d'où peut proceder ce sentiment douloureux dont ces personnes se plaignent, si ce n'est des esprits, qui étant comme auparavant déterminez par le cerveau à porter le sentiment & le mouvement dans ces parties, se trouvent interceptez dans leur route, y séjournent, s'y aigrissent, & produisent ce sentiment douloureux? Ce qui fait voir que les esprits ne sont pas moins distribuez par le cerveau pour couler dans la jambe



coupée, que dans celle qui subsiste, aussi bien que dans toutes les parties de cette jambe coupée ; & ainsi du bras en general, & de toutes les parties en particulier ; d'où il reflue une portion lors du coût, de même que la portion qui compose la semence de la maniere que je l'ay cy-devant expliqué.

Si l'on juge que cette opinion soit réfutée avec une parfaite connoissance de cause, celle d'un pere boiteux que l'on croit devoir engendrer un enfant boiteux n'est pas moins frivole. Et par quelle raison la nature qui va toujours droit à son but, pourroit-elle s'oublier jusqu'à un tel point ? Car ce pere boiteux peut n'être pas venu tel au monde, & quand même il seroit né boiteux par un vice de la premiere conformation, qu'il auroit peut-estre été facile de redresser, s'ensuivroit-il de là qu'un fils qu'il auroit engendré dût être tel ? puisque ce vice ne consiste souvent que dans le dérangement des os, qui ne devant pas en estre moins sains, ne doivent pas fournir un suc vicié pour la formation de son enfant. Ce que je



dis de ce boiteux , se peut dire du borgne & du bossu.

Je n'en puis pas dire autant des peres ou des meres sujets à des indispositions qui dépendent de la mauvaise disposition des humeurs ; telles que sont la goûte, les écouelles, & tant d'autres maladies facheuses : en ce que le vice est dans le sang, & dont le mauvais levain se communique du pere au fils. C'est une forte raison pour se persuader que la génération se fait de l'assemblage des deux semences, à la difference de celle qui se doit faire par le moyen de l'œuf, où il n'entre de la semence du pere que la partie la plus subtile & la plus spiritueuse, car il semble que cette partie si subtile & très épurée ne devoit pas porter avec elle ni contenir aucune malignité ; mais bien le corps de la semence ou sa matiere mucilagineuse qui peut beaucoup mieux conserver ce qu'il y a d'impur pour le communiquer dans son temps, à la production qui resulte de cet assemblage.

Quoique l'assemblage de ces deux semences ne doive former qu'un



corps pareil à celui qui les fournit ; néanmoins il s'en forme souvent deux, quelques fois trois , & même un plus grand nombre, lorsque le hazard place tellement dans la matrice différentes portions de cet assemblage que leurs arrirefais puissent recevoir des vaisseaux assez considérables pour porter à chacune de ces portions une égale quantité de sang propre à leur donner une nourriture suffisante. Ils se trouveront tous égaux au tems de leur naissance , mais si par hazard quelqu'un de ces arrirefais se trouve placé de maniere qu'il ne reçoive de la matrice que de foibles vaisseaux , les autres arrirefais étant mieux placez pour en recevoir de plus considérables , le fœtus qui tirera sa nourriture de ces foibles vaisseaux , sera aussi plus foible , & moins gros que celui qui tirera sa substance d'un arrirefais mieux conditionné ; & ne sera regardé ( supposé que la mere accouche de ces deux enfans au même temps ) que comme fait après coup & quelque temps après.

Je ne suis pas surpris que les Anciens aient parlé si peu juste de la



nourriture du fœtus au ventre de la mere ; mais je le suis beaucoup que Dicmerbroeck ait dit qu'il se nourrit les premiers mois du residu de la semence de sa mere. Il n'étoit pas necessaire de rechercher avec tant de soin, les sentimens d'un si grand nombre d'Auteurs , pour faire voir que le sien étoit entierement oposée à la raison & à l'experience, puisqu'il est constant que le fœtus ne prend de nourriture au ventre de sa mere que par le seul cordon de l'ombilic , dès le moment qu'il est formé , quelque petit qu'il puisse être ; parce que s'il n'en a besoin que d'une goûte par jour , il n'en recevra qu'une goûte ; deux observations que je raporte de quelques enfans qui n'avoient point de bouche & qui neantmoins étoient assez gros & bien nourris quand ils sont venus au monde , & celles que M. Mauriceau raporte d'un enfant gros & gras qui vint au monde sans tête prouvent incontestablement que le fœtus ne se nourrit point par la bouche. Mais comment cet Auteur auroit-il pû parler autrement , puisqu'il croyoit que le cordon ne se for-



moit qu'après la formation du fœtus & de l'arrière-fais: Opinion également erroncée, qu'il est] étonnant qu'un Anatomiste aussi moderne ait pû adopter, vû surtout qu'il se vante d'avoir vû plusieurs avortons qui auroient dû l'en détromper.

L'ame étant donc frappée du désir du coît détermine les esprits si vivement, & en si grande quantité à couler dans toutes les parties du corps, qu'il semble que la substance corticale du cerveau se resserre, & se comprime pour satisfaire à son intention, afin que toutes ces parties jouïssent de ce sentiment voluptueux; enforte qu'étant toutes abondamment pourvûes d'esprits il se fait un transport du superflu, à celle de la génération, par la quantité qu'elles en reçoivent, pour satisfaire, tant à l'intention de la nature, qu'à l'action à laquelle elle sont destinées.

Mais si l'on regarde ce plaisir comme le plus vif & le plus piquant que l'homme puisse goûter, c'est un plaisir de très peu de durée, puisqu'il finit presque aussi-tôt qu'il commence & que celui qui en a jouï le paye



avec usure à la foiblesse & l'accablement où il se trouve, & ses forces ne se réparent qu'après qu'il s'est formé d'autres esprits pour réanimer toute l'habitude du corps qui s'en trouve fort dépourvuë après cette action. Cette considération doit faire connoître à tout homme sensé, combien il lui importe d'être réservé sur ce Chapitre, l'intemperance dans l'usage de ce ragoût voluptueux, étant tout à fait opposée à sa conservation.

Si ceux qui prétendent que la sémence est composée d'un nombre infini de vermicelles faisoient attention que c'est une liqueur d'une consistance visqueuse & mucilagineuse, dont les particules rameuses & branchuës, sont très capables d'engager entr'elles quantité d'esprits qui pour la préparer au coït se sont embarasés dans sa substance, & dont ils ne peuvent se détacher qu'à peine, & après plusieurs efforts qui mettent en mouvement ces particules, qui sont de figure longue & ronde assez semblable à celle des vers; ils ne se laisseroient pas si aisément surprendre à ces



apparences trompeuses , que le microscope leur représente , au moïen dequoi ils s'imaginent que ces particules de la semence ainsi muës sont autant de vermisseaux. Cela ne se rencontre pas de même dans le sang , quoiqu'il soit très constamment rempli d'esprits : mais comme ces esprits ne sont pas enchainés dans la substance du sang , comme dans celle de la semence , parce que ces deux liqueurs sont d'une composition bien differente , ils s'en débarassent avec plus de facilité ; ce qui fait que les particules du sang ne sont pas sujettes à de pareils mouvemens.

Si l'on veut s'assurer de ce que je dis par un exemple qui vienne parfaitement au fait , il ne faut qu'examiner ce qui arrive à une bête fraîchement tuée , soit bœuf , veau , ou mouton. L'on verra que le sang de cet animal se coagulera au lieu même où il aura été répandu , soit à terre ou dans quelque vaisseau , sans que l'on y remarque aucun mouvement : parce que ses particules étant d'une figure ronde , elles laissent aisément échaper les esprits qu'elles con-



tiennent ; à la différence des parties nerveuses & membraneuses , que l'on voit se mouvoir encore long-temps après la mort de l'animal , quoiqu'on l'ait coupé par quartiers. Ce qui vient de ce que ces parties membraneuses présentent un obstacle à la sortie de ces esprits , qu'elles tiennent comme enchainés , & qui ne se débarassent qu'après un certain tems.

Peut-on dire en voyant ces mouvemens se passer de la sorte , que ces parties d'animaux soient vivantes ? Ce mouvement n'est que l'agitation des esprits qui cherchent à se débarasser pour se procurer la liberté ; de la même maniere que font ceux qui sont contenus dans les particules rondes , longues & menuës , en forme de petits vers , qui composent le corps de la semence , mais qui ne sont rien moins que des insectes de cette nature , quoiqu'ils en ayent à peu près la figure & le mouvement.

Ceux qui sont persuadez que le vers est le principe de la génération ne conviennent pas de ce que je dis , mais j'ose me flater au moins qu'ils conviendront que mon opinion est



assez probable , & que dans une matiere aussi épineuse qu'est celle de la génération , il est permis à tout le monde de penser & même de raisonner selon ses connoissances & sa propre experience.

Pour bien comprendre de quelle importance est cette matiere , il faut examiner ce qu'en disent , Galien & Harvée ; ces deux Auteurs , quoique d'opinions bien opposées , l'un étant pour l'assemblage des deux semences , & l'autre pour les œufs , s'accordent neantmoins parfaitement sur l'impossibilité qu'il y a de bien développer cette difficulté , que le saint homme Job compare à celle de nombrer les étoiles du ciel , les grains de sable de la mer , & les brins d'herbe qui sont sur la terre.

---

### CHAPITRE III.

#### *De la Superfetation.*

**L**A superfetation , selon les Auteurs , est une seconde génération qui se fait plus ou moins long-



temps après la première, quelque erreur qu'il y ait dans la possibilité de cette prétendue superfétation, je n'ai encore trouvé aucun Auteur qui n'en ait parlé comme d'une chose qui ne laisse aucun doute après elle, s'étant tous tellement suivis à la piste, qu'il n'y en a eût aucun qui ait pensé à se détromper quoiqu'il n'y ait rien de plus facile pour peu que l'on veuille y faire d'attention. Car soit que l'on admette la génération par le moïen de l'œuf, ou par le mélange des deux semences, elle se trouvera également impossible, puisque l'arrière-faix tapisse si exactement toute la face intérieure de la matrice, que les canaux des trompes par où l'œuf devroit sortir, & les vaisseaux permématiques déferans qui y versent la semence, se trouvent également bouchés, aussi bien que l'orifice interne de la matrice par où la semence de l'homme y doit être portée. Quelle route tiendra donc cette semence, pour communiquer la fécondité à l'œuf le faire détacher de sa grappe, passer au travers de la membrane du testicule entrer dans la trompe, & être ensuite



rapporté dans la matrice, puisque le passage en est fermé; ou comment pourra-t'elle se joindre à celle de la femme, afin que cet assemblage produise une génération, vû que l'entrée de la matrice leur est également interdite des deux côtez, je veux dire tant de la part du fond de la matrice, que du côté de son orifice interieur? Comment donc ces Auteurs prétendent-ils que cette superfétation se puisse faire, puisque la raison & l'expérience y sont également oposées; & que lorsque dans un Accouchement de deux ou de trois enfans, il s'en trouve un beaucoup plus petit que l'autre, cela ne vient que de ce que l'arrierefaix de celui-cy ne reçoit sa nourriture que des petits vaisseaux, au lieu que l'autre occupe la meilleure partie du fond de la matrice, auquel aboutissent les plus considerables, ce qui est cause par consequent que l'on emporte beaucoup plus de nourriture que l'autre, & devient necessairement beaucoup plus fort & plus grand, comme on le verra dans les observations suivantes.



## OBSERVATION.

Le 19. Avril 1713, je fus prié d'aller à Caën pour voir une femme accouchée depuis quatre jours, qui étoit tourmentée de douleurs aussi fortes & aussi frequentes que celles qu'elle avoit ressenties pour accoucher. Elle me dit qu'elle avoit senty remuer sans cesse dans son ventre comme elle avoit fait avant son accouchement; ce qui avoit engagée la Sagefemme à la toucher plusieurs fois, sans qu'elle eût rien trouvé, & que si ce n'étoit que son ventre étoit très plat, & par consequent fort different de l'état où il étoit avant son accouchement, elle croiroit avoir encore un enfant. Ces raisons m'engagèrent à luy toucher le dessus du ventre, auquel ne trouvai que cette grosseur semblable à une boule, que la matrice forme pour l'ordinaire après la sortie de l'enfant & de l'arrierefaix. J'en serois demeuré là, si les continuelles douleurs qu'elle ressentoit ne m'eussent porté à vouloir m'en éclaircir par des moyens plus assurez. J'il



roduisîs pour cela mes quatre doigts l'un après l'autre dans le vagin, & ensuite dans la matrice avec lesquels j'ouvris les membranes qui contenoient les eaux d'un enfant, que j'attirai par les pieds en très peu de temps bien vivant, mais pas plus gros qu'un fœtus de quatre à cinq mois. Je délivrai la mere d'un très petit arrierefaix, elle se porta bien en peu de jours, mais l'enfant mourut presque aussi-tôt qu'il fut au monde.

### REFLEXION.

Cette femme ne souffrit point de perte de sang ordinaire, après avoir été accouchée de son premier enfant, quoique l'arriere-fais fus très gros, & qu'il lui fût resté un second enfant avec son arriere-fais & ses eaux, qui devoient tenir la matrice fort tendue, & par consequent les extrémitez des vaisseaux auxquels ceux de l'arriere-fais de ce premier enfant étoient attachez très ouverts: Ce qui pourtant n'arriva pas, puisque ce ne fut qu'à l'occasion des



nouvelles douleurs qu'elle souffroit, que j'y fût appelé, sans quoi cet enfant auroit pû rester encor quelques mois au ventre de sa mere. comme il y étoit resté quelque jours sans qu'elle en eût souffert aucun accident, puisque la perte de sang qui étoit le plus à craindre n'étoit point arrivée contre l'ordinaire, ce qui fait connoître qu'il est d'une nécessité indispensable que le Chirurgien ou la Sagefemme vuide autant qu'il est possible la matrice de tout ce qui peut y être contenu, sans quoi la perte de sang est tellement à craindre, que je rapporterai deux Observations de femmes qui en sont mortes, auxquelles je n'ay trouvé d'autre cause de ces violentes pertes de sang, sinon qu'une portion de leur arriere-fais de la grosseur d'un œuf étoit resté attaché à un côté de la matrice, qui par ce seul obstacle ne put se contracter, ni par consequent fermer l'ouverture des vaisseaux qui venoient de se détacher de ceux de l'arriere-fais. Cependani dans l'occasion dont il s'agit un enfant & tout ce qui l'accompagne reste dans la



matrice, sans qu'il arrive à la malade aucune perte de sang.

Si cette femme eût encore resté quelque tems avant que d'accoucher, on eût crû sans doute que ce nouvel enfant étoit une superfétation, par rapport à sa petitesse, ne venoit que de ce que l'arriere-fais du premier, recevoit les plus considerables vaisseaux du fond de la matrice, & que celui du petit fœtus étoit cantonné à un coin où il ne recevoit que très peu de nourriture, qui n'avoit pû le nourrir & le faire croître autant que l'autre. Cette femme m'assure qu'il y avoit très longtems que son mary n'avoit approché d'elle, par le mauvais état où cette grossesse l'avoit reduite.

### OBSERVATION.

Le 17. Février 1714. la femme d'un Fermier proche de cete Ville, que j'avois accouchée plusieurs fois & toujours d'accouchemens longs & difficiles, étant malade depuis trois jours pour accoucher, fut encore obligée de m'envoyer prier de l'aller  
voir



voir, je la trouvai dans des douleurs assez fortes & assez fréquentes pour en esperer une fin d'autant plus prompte & plus heureuse que l'enfant qui étoit bien situé, joignoit merveilleusement bien ses efforts à ceux de sa mere, pour paroître bien-tôt au jour, ce qui arriva aussi en moins d'une heure, par les secours que je luy donnai, après quoy je n'eûs plus que l'arrierefaix à tirer, la facilité que j'avois toujours trouvée à faire cette extraction dans les accouchemens précédens ne me laissoit pas douter que je n'en dusse tirer celui-cy aussi facilement; j'y fus trompé de maniere que je fus obligé de porter la main à l'entrée, & un peu au dedans de la matrice, d'où il ne pouvoit sortir à cause de son extrême grosseur. Je l'empoignai & l'attirai dehors, après quoy je fis accommoder cette femme comme on doit faire en cas pareil, la faisant coucher dans son lit, ou je la laissai fort tranquille, sans que l'écoulement qui suit pour l'accouchement eût rien d'extraordinaire.

Quatre jours après l'on me vint



ptier d'aller revoir cette femme qui se trouvoit depuis quelques heures tourmentée de douleurs plus fortes encore que celles qu'elle avoit souffert pour mettre son enfant au monde.

L'assurance dans laquelle j'étois d'avoir bien vuïdé la matrice, par la grosseur de l'enfant, & par celle de l'arrierefaix, en portant la main au-dedans pour l'en tirer, ne me fournissoit pas le moindre soupçon de la cause de ces douleurs: ce qui me fit ressouvenir de ce que dit M. M. des caillots de sang qui se forment quelquefois & s'endurcissent de telle sorte qu'ils donnent occasion à de pareilles douleurs. De sorte que ne trouvant point d'autre remede pour la soulager qu'en faisant l'extraction de ces prétendus caillots, quoique ses vuïdanges eussent coulé sans interruption, & que son ventre ne fût ni gros ni tendu, sinon par cette espece de boule qui paroïssoit encore, ses douleurs ne faisant même qu'augmenter, nonobstant un lavement anodin & carminatif que je lui fis donner; je pris enfin le parti d'essayer



en la personne de cette femme ce que je n'avois encor jamais fait depuis plus de trente deux années que j'accouche. J'introduisis mon doigt dans l'orifice interieur de la matrice que je trouvai dilaté , & au lieu d'un caillot je sentis des eaux qui se presentoient , ce qui m'engagea à y joindre trois autres doigts , & enfin la main entiere , j'ouvris les membranes , & je tirai un très petit enfant par les pieds , bien vivant , mais qui mourut peu de temps après ; je délivrai la mere d'un très petit arriere-faix. Elle fut fort malade pendant quelque jours ; mais les grands soins que j'eus , & la bonne nourriture que je lui fis prendre , aiderent beaucoup à lui rendre sa premiere santé même en beaucoup moins de tems que je n'aurois osé l'esperer , ce que j'attribuë à sa jeunesse.

*R E F L E X I O N,*

J'éprouvai dans cet accouchement ce que dit Hypocrate dans le premier de ses aphorismes , sans que ma longue experience m'en pût garantir



tir, que le jugement est difficile ; car c'est à quoi je n'aurois jamais pensé, qu'à trouver un second enfant quatre jours après avoir accouché une femme d'un enfant des plus puissans, avec un arrirefais si gros, que je fus forcé de joindre le secours de ma main, pour suplérer à ce que le cordon quoique très fort n'avoit pû faire, les vnidanges qui ne couloient que dans une dûë quantité, toujours rouges & sans odeur montoient absolument cette pensée sans neanmoins me porter à croire qu'il y eût du sang coagulé, retenu dans la matrice toutes les circonstances que je viens de marquer y étant oposées, mais comme il peut quelque fois arriver des choses contraires à la raison & à l'experience, pour satisfaire au précepte qui dit qu'aux grandes maladies, il faut de grands remedes ; je me déterminai à toucher cette femme dont les douleurs augmentoient de moment à autre, & je trouvai qu'il y avoit dans sa matrice un second enfant très petit, dont je l'accouchai & la délivrai avec facilité, la matrice s'étant conservée



humide; & par conséquent disposée à se dilater. J'y introduisis la main sans peine, puis ayant ouvert les membranes je saisi les piés de l'enfant qu'elles renfermoient, & qui n'étoit resté dans la matrice que par la faute que j'auois faite, après l'extraction de l'arrierefaix du premier, de ne pas couler ma main au dedans de ce viscere, pour voir s'il n'y a restoit rien. Mais comme c'est une précaution dont je n'use que lors que je la crois necessaire, je risquerois plutôt de faire une pareille faute, que de prendre cette précaution, & de la conseiller, car s'il y a des femmes qui puissent souffrir cette introduction sans peine, il s'en trouve beaucoup plus qui en seroient fort incommodées.

Si cette femme n'eût pas ressenti des douleurs autant fortes que celles qu'elle souffrit, ou si même elle n'en eût point eû qu'au bout de deux ou trois mois, comme cela étoit très possible, & qu'après ce terme elle fût venue à accoucher, n'auroit-on pas crû, suivant le principe établi par tous les Chirurgiens



que ç'eût esté l'effet d'une vraye superfetation. On se seroit néanmoins lourdement trompé, puisqu'il est très certain que ces deux enfans avoient été conçûs dans le même temps, mais que l'arrierefaix du premier étoit placé de telle sorte, qu'il recevoit le sang des principaux vaisseaux du fond de la matrice de la mere, ou du moins la meilleure partie; tandis que l'autre enfant qui étant comme relegué dans un coin, ne recevoit de nourriture que les petits vaisseaux qui s'y terminent, & même en tiroit si peu qu'il ne grossit pas plus en neuf mois que l'autre avoit fait en trois ou quatre, je ne vois donc pas que la superfetation ait aucune part à ces sortes d'accouchemens, & je regarde par les raisons que j'ai alleguées, la prétendue superfetation comme une pure illusion qui se détruit pour peu que l'on y veuille faire une serieuse attention.

Et si nous puissions quelquesfois chez les animaux, les éclaircissemens que nous ne pouvons trouver en nous examinant nous mêmes, je puis



bien pour justifier ce que j'avance, rapporter ici ce que j'ai vû arriver à une chienne couchante, lorsque j'étois auprès de Madame la Comtesse de . . . . pour l'accoucher, puisque je ne trouve rien qui prouve mieux mon sentiment. Cette chienne qui étoit continuellement à l'attache & gardée à vûë pendant sa chaleur, parce que l'on ne vouloit pas la laisser couvrir, trouva enfin le moïen de s'écaper sans que l'on s'en apperçût. L'on fit toute la diligence possible pour la rattraper; mais malgré tout cela on la trouva liée avec un Chien, de ce seul accouplement elle eut onze Chiens, dont quelques-uns étoient fort gros, & d'autres si petits qu'ils ne purent vivre. Si cette Chienne eût été en liberté, l'on n'auroit pas manqué de dire que ces Chiens si petits auroient été faits plusieurs jours après les autres; & que comme une chienne ne porte pas longtems, & que huit jours par consequent y causent un grand changement, ceux qui étoient gros & forts auroient dû être censez avoir été faits les premiers, c'eût



pourtant été un raisonnement très faux, puisqu'il est très certain que cette chienne n'avoit été couverte qu'une seule fois.

### OBSERVATION.

Le 11. Novembre 1714. je fus apellé pour voir la femme d'un Boulanger de cette Ville, qui souffroit une perte de sang des plus violentes. J'y trouvai la Sagefemme qui me fit voir une quantité de linges qui étoient teints; le pot de chambre dans lequel elle avoit vuïdé un si gros caillot de sang qu'il en étoit presque rempli, je lui trouvai le poulx foible; mais le courage si bon qu'elle ne voulut point entendre à l'accouchement, même en quelque état qu'elle se pût voir reduite, ce qui me porta à lui dire qu'il n'étoit pas nécessaire de me faire venir: puisqu'elle avoit sa Sagefemme auprès d'elle. Il est vrai que ses Accouchemens avoient été si heureux, que malgré toute la diligence que je pus faire aux deux premiers ou je fus appelé, je trouvai l'enfant hors de  
la



la matrice, & que la même chose arrivoit d'ordinaire à la Sagefemme, la voyant ferme dans ce sentiment je lui conseilai de se tenir au lit & de garder un continuel repos jusqu'au temps de ses couches, qu'elle croyoit fort prochaines: ce qu'elle observa soigneusement pendant dix jours, mais cette grande oisiveté lui étant devenuë ennuyeuse, elle se mit en tête que cet accident étoit cessé sans retour. Dans cette pensée elle se releva, mais au premier mouvement qu'elle fit, quoique foible en apparence, la perte de sang recommença, & devint plus forte qu'auparavant, ce qui la rendit si foible, que la crainte d'une mort prochaine l'obligea de me faire revenir. J'envoyai prier Monsieur Fromont, Docteur en Medecine, & fort entendu dans la Chirurgie, de s'y trouver avec moy dans la pensée que nous la rendrions plus raisonnable que la première fois: mais les forces lui étant un peu revenues par la cessation de cet écoulement, elle persévera dans sa première résolution, dans laquelle elle fut fortifiée par son mari,



fondez l'un & l'autre sur ce qu'une femme de la Compagnie disoit avoir eû une perte de sang plus forte que celle-là, sans qu'elle l'eût empêché d'accoucher d'un enfant bien sain; ce qui nous obligea Mr. le Medecin & moy à nous retirer, sans avoir pû rien gagner sur l'esprit de ces obstinez.

Cette seconde perte de sang s'étant arrestée comme la premiere, cette femme prit le parti que je lui avois conseillé, c'est-à-dire de ne point sortir de son lit qu'elle ne fût accouchée. Mais au bout de sept ou huit jours elle se trouva tourmentée d'une grosse toux dont les violens accès renouvelerent sa perte de sang qui coula même en plus grande abondance qu'auparavant. Ce nouvel accident obligea le mari à me venir prier instamment de me rendre auprès d'elle en toute diligence. Je lui dis d'aller chercher le Vicaire qu'il amena avec lui. Je trouvai cette femme sans pouls, & les extremités froides comme de la glace, mais avec encore assez de connoissance pour me dire qu'elle avoit senti son



enfant, il n'y avoit qu'un moment ; mais que pour elle elle ne se sentoit plus. Le Vicaire luy donna l'absolution pendant le peu de temps que j'employai à me disposer pour l'accoucher, après quoy je mis la malade en situation. J'introduisis ma main dans la matrice, je rangé l'arrière-fais à côté, que je trouvé détaché en sa plus grande partie, qui occupoit l'entrée de la matrice & ouvroit les membranes qui contenoient les eaux ; les ayant ouvertes, je pris les piés de l'enfant, que j'attirai au passage, & finis l'accouchement en si peu de temps, qu'à peine le Vicaire étoit-il descendu dans la salle, que je l'apelai pour baptiser l'enfant qui mourut presque aussi-tôt, & je délivrai, la mere qui mourut deux heures après.

*R E F L E X I O N.*

Cette observation à laquelle je pourrois en joindre plusieurs autres semblables, prouve manifestement qu'une femme grosse peut fort bien, sans accoucher, souffrir des pertes



de sang très grandes par le détachement d'une partie considerable de l'arrierefais , pourvû qu'elle veuille garder un grand repos , demeurer au lit , rien n'étant plus propre à renouveler & augmenter ces sortes d'accidens , qu'un mouvement même très leger. Cet exemple fait voir contre le sentiment de Barholin , qu'un enfant n'est pas suffoqué au ventre de sa mere par la perte du sang qui sort de la matrice avant l'accouchement , puisque celui que cette femme rendoit depuis près de trois semaines en sortoit très seurement ; dont neantmoins l'enfant se trouva encore vivant , quoique très foible & mourant non pas par le sang qui sortoit sans le toucher ; mais par un defaut de nourriture dont-il se trouvoit privé par le détachement presqu'entier de l'arrierefais , enforte qu'il n'en restoit d'attaché à la matrice que ce qu'il en falloit pour lui conserver le peu de vie qui lui restoit quand il fut tiré de la matrice.

Ce n'a été que faute de bien connoître la maniere dont l'enfant est



contenu dans la matrice , que cet Auteur a parlé de la sorte , quoique très éclairé dans tout le reste qui concerne le corps humain : ce qui fait voir que la nature ne veut pas se découvrir toute entiere à un seul , mais quelle reserve quelque chose de particulier à chacun de ceux qui s'appliquent à l'étudier. Car personne n'ignore aujourd'hui que l'enfant est renfermé dans ses membranes , & que le sang peut parfaitement bien couler du fond de la matrice par l'ouverture de quelque petit vaisseau , entre ces membranes & le corps de ce viscere , sans que ce sang touche l'enfant , ni qu'il puisse le suffoquer , & quoi qu'il soit très vrai que les veines qui sont entre les membranes dont la matrice est composée se partagent en plusieurs rameaux dont les uns pénètrent le fond de la matrice , & s'entrouvrent lorsque les menstruës coulent ( & ce sont celles auxquelles les membranes s'unissent pour former l'arriere-fais ) les autres vont se terminer à l'orifice interieur , & fournissent le sang qui coulent à quelques femmes.



quand elles sont grosses, à peu près autems qu'elles devoient avoir leurs ordinaires, qui même peuvent donner occasion à des pertes de sang pendant leur grossesse: ce n'est pas à dire pour cela, qu'il n'en puisse bien couler non pas du fond de la matrice, mais des veines qui fournissent le sang à l'extrémité de l'arrière-fais, sans qu'il soit nécessaire qu'il s'en détache aucune portion ny que l'enfant en reçoive de préjudice, à moins que la perte de sang ne soit très considérable, & qui est pour lors toujours causée par le détachement d'une portion du même arrière-fais, & qui devient plus ou moins violente à proportion que cette portion de l'arrière-fais est plus ou moins considérable. Donc l'enfant ne peut jamais être suffoqué par le sang même qui coule de la matrice, comme le fait que je rapporte le prouve suffisamment. Mais il peut mourir faute de nourriture par le total détachement de l'arrière-fais.

L'adresse dont je m'étois servi pour accoucher quelques femmes



aussi entêtés qu'étoit celle-cy, & la violence que j'avois employée à d'autres, ne furent pas pratiquables en cette occasion, & les raisons du Medecin n'eurent aucun effet, parce que la malade, le mari & la voisine, s'y opposerent & ne se rendirent que quand il ne fut plus tems; je ne me rebutai pas néanmoins du triste état & du danger évident où je la trouvai, puisque je l'accouchai, quoique sans aucune esperance de lui sauver la vie; mais dans le dessein de procurer au moins la grace du saint bâtefme à son enfant, ce qui me réussit.

## OBSERVATION.

Le 16. Decembre 1714. Madame la Marquise de . . . m'envoya prier d'aller chez elle pour voir un prodige. C'étoit une pauvre petite fille qui mandiant son pain s'étoit acostée d'un petit garçon de douze ans ou environ, avec lequel elle couchoit dans une étable aux lieux où ils se trouvoient souvent avec d'autres pauvres comme eux. Ces



autres pauvres qui étoient plus âgés, ufoient en toute liberté de leurs facultez corporelles en vrais cyniques & fans se mettre en peine du qu'en dira-t'on. Il n'est pas étonnant que le petit garçon & la petite fille suivans ce malheureux exemple furent tentez d'imiter ce dangereux badinage, & s'y prirent si bien, que la petite fille, quoique âgée seulement de dix ans & quelque mois parut être devenuë grosse, & fut si incommodée durant sa prétenduë grossesse, qu'un Chirurgien & plusieurs Sages-femmes qui l'avoient vûë, desespéroient de la pouvoir accoucher. Je répondis à cette Dame qu'une seule visite ne pouvoit être d'aucune utilité à cette pauvre malheureuse, & que pour être à portée de la secourir à propos, il falloit nécessairement l'envoyer auprès de moy, afin que je pusse prendre les tems propres à la soulager. Elle me fut incessamment apportée: mais une foule de peuple étant accourue de tous côtez pour la voir, m'empêcha de l'examiner sur le champ, & fut cause que je remis cet examen au soir. Je remarquai seule-



ment alors qu'elle étoit occupée d'une hydropisie confirmée & des plus considérables, mais par malheur je fus surpris d'un accès de fièvre si violent & si long, qui se régla en double tierce, que je fus obligé de garder le lit un grand mois & dès le moment que ma santé me permit de me transporter au lieu où elle étoit, j'examinai cette pauvre malade qui outre son âge si peu avancé, n'avoit que trois pieds quatre pouces de hauteur, & étoit si prodigieusement grosse, qu'elle ne pouvoit souffrir d'autre situation que couchée ou de bout: sur les questions que je lui fis, elle medit qu'un jeune garçon & elle avoient fait ce qu'ils avoient vu faire aux autres; qu'elle avoit souffert, quelque tems après, de grands dégoûts pour la soupe & la viande, qu'elle vomissoit tout ce qu'elle prenoit dans le commencement de sa grossesse, mais que depuis elle avoit eû meilleur appetit; qu'elle sentoit remuer souvent quelque chose dans son ventre, & plusieurs femmes d'esprit & de probité m'assurèrent avoir aussi senti ce mou-



ment sans que j'eusse pû m'en apercevoir, quoique j'eusse laissé ma main fort longtemps sur son ventre. Je la fis coucher sur le dos, les genoux élevez, & les talons aux fesses, après quoi ayant voulu introduire mon doigt du milieu bien trempé dans l'huile, j'y trouvai un obstacle que je n'aurois pû vaincre qu'avec beaucoup de violence. Je me servis de mon petit doigt, qui n'y entra qu'avec beaucoup de peine, tant le cercle ou l'anneau un peu ovalaire de l'orifice interieur de la matrice étoit ferré. Je trouvai cet orifice alongé & pointu, ce qui me persuada non-seulement que cette fille n'étoit pas grosse; mais encore qu'elle étoit très sûrement pucelle, n'y ayant point de verge si petite qu'elle pût être, qui ne fut plus grosse que mon petit doigt, & qui par consequent y fut entrée pour frayer le passage; ce qui me fit juger qu'une hydropisie faisoit toute cette grosseur qui étoit si outrée que je résolus de lui faire la ponction: mais s'étant très affoiblie, elle mourut quelques jours après. Je trouvai par



l'ouverture de son corps un des reins gros comme la tête , & des eaux autant que les parties contenant de l'abdomen en avoient pû recevoir dans l'excessive dilatation qu'elles avoient soufferte.

**R E F L E X I O N.**

Cecy fait une leçon aux personnes qui ont la charité de donner à coucher aux pauvres. Ils doivent faire attention à ne mettre jamais les garçons avec les filles, dans la crainte qu'ils ne fassent ce que ces enfans disent avoir vû faire aux autres. Je ne doutai pas qu'ils ne se fussent mis en situation, mais leur grande jeunesse ne leur ayant pas permis l'intromission, ils n'eurent qu'une volonté sans effet. J'aurois pû m'en tenir à cette premiere presumption pour ne l'a pas croire grosse, si les mouvemens que cette petite fille m'avoit dit avoir senti ne m'eût pas été confirmée par des femmes de bon esprit & dignes de créances dans la pensée que l'éjaculation auroit pû se faire & la se-



mence avoir été lancée dans la matrice sans intromission, comme j'en raporte plusieurs exemples dans mon Traité des Accouchemens, l'ouverture du corps m'ayant découvert ce gros rein du côté gauche qui étoit assez facile à se mouvoir, me persuada que dans le changement de situation, il avoit fort bien pû faire ce mouvement trompeur, dont ces femmes aussi bien que cette petite fille s'étoient aperçûës, je crois même que ce fut ce mouvement, qui porta le Chirurgien & les Sages-femmes, à assurer cette grosseur avec d'autant plus de vrai-semblance, que ce rein grossit peu à peu; ce qui donna occasion aux vomissemens que cette malade souffrit, aussi bien qu'à l'hydropisie; en ce que l'urine n'étant pas suffisamment vidée par l'autre rein, il s'en faisoit un reflux dans la capacité de l'abdomen, dont cette hydropisie fut la suite.

Si les filles avoient à l'entrée de l'orifice extérieur, une membrane nommée *l'hymen*, sans doute je l'aurois trouvée à cette petite fille. J'admire comment les Auteurs peuvent



être partagez comme ils le font sur cette prétendue membrane; & comment un aussi habile homme qu'étoit Diemberbroeck a pû en parler comme il a fait dans son Livre premier chapitre 36. *quantité*, dit-il, *ont pris pour fable tout ce qu'on a dit de cette membrane apelée l'hymen; comme Oribase, Fernel, du Laurens & autres, faisant consister la virginité dans cet espace étroit de la vulve; mais Vesal, Faloppe, Graef, Svammerdam, & quantité d'autres personnages illustres, assurent avoir toujours trouvé cette membrane en toutes les Vierges. Nous l'avons aussi nous même, démontrée en nos écoles de Medecine, en une fille de vingt deux ans, Vierge en 1671. en laquelle elle representoit un cercle membraneux apposé orbiculairement à l'entrée dans le vagin de la matrice, & percé dans son milieu d'un trou large de la pointe du petit doigt, non pas entierement rond; mais un peu long surtout en la partie d'enhaut.*

N'est-ce pas là une décision bien légèrement faite par un homme aussi éclairé qu'étoit cet Auteur, qui paroît au sujet de cette membrane en-



trier dans le sentiment de Vesal, de Fallope, & des autres qu'il dit avoir démontrée, après quoy il conclut avec Oribas Fernel, & du Laurens, par un cercle membraneux percé d'un trou dans son milieu, large de la pointe du petit doigt; tel que je l'ay trouvé en cette petite fille, sans que jamais il s'en soit vû d'autre. Et s'il arrive que l'on trouve quelquesfois en quelque jeune fille une membrane à l'entrée du vagin, elle doit être regardée, comme un corps étranger opposée à l'intention de la nature, comme je l'ai fait voir dans deux de mes observations. C'est le sentiment judicieux de Mr. Lamy dans son *Traité de l'Ame Sensitive*, où il dit que la nature ne peut avoir fermé d'une barriere un champ où la charuë doit entrer pour le labourer; de sorte que si cette membrane se trouve quelquesfois placée en ce lieu, comme ces Messieurs le disent, c'est contre le cours ordinaire de la nature: Pour moi je n'ai jamais trouvée dans les filles véritablement vierges l'entrée du vagin autrement disposée que je viens de la décrire.



## OBSERVATION.

Le 3. Juillet 1714. étant proche de Bayeux, auprès de Madame la Comtesse de . . . pour l'accoucher, l'on me vint prier avec de très grandes instances d'aller voir une pauvre femme du voisinage qui étoit en travail depuis trois jours entiers, & qui avoit eû plusieurs convulsions si violentes que la Sagefemme la croyoit mourante. La Dame chez qui j'étois ayant bien voulu me permettre, & même me prier de faire cette visite, je me rendis aussi-tôt chez cette pauvre femme que je trouvai couchée au milieu d'une salle sur un peu de paille, accompagnée de six femmes très occupées à la tenir. Après que cette convulsion eût cessé, lui ayant demandé si elle vouloit bien que je la délivrasse de cet excès de mal, quoi du mal répondit-elle, je n'en sens pas, je me porte grace à dieu fort bien: ce qui me persuada la nécessité pressante de l'accoucher, sans m'arrêter à consulter sa volonté, je la fis mettre sur le travers de son



lit à l'ordinaire, & la fis tenir ferme par des femmes dont le nombre étoit assez grand. J'introduisis ma main dans le vagin, à l'extrémité duquel je trouvai la tête de l'enfant sans cependant y être engagée; ce qui me facilita le moyen de couler ma main à côté pour aller chercher les pieds. Je les saisis, les attirai au passage, & finis l'accouchement en un instant. Je délivrai la mere avec la même facilité, elle souffrit encore une très violente convulsion qui me fit quelque peine; mais qui cependant n'eût pas de suite, & je la laissai aussi bien que l'enfant en si bon état, qu'elle fut relevée huit jours après se portant bien.

### R E F L E X I O N .

Je grondai bien ces bonnes gens de ce que sçachant, que j'étois dans leur voisinage auprès d'une Dame bonne & charitable, ils avoient tant tardé à me venir chercher, dès le moment qu'ils avoient vû que cet accident accompagnoit le travail. Ils me dirent pour excuse que la crainte d'inquietet



d'inquieter cette Dame, par la connoissance d'un travail de cette nature, les avoit retenuës, je trouvai leur précaution assez juste pour m'en contenter; car véritablement il y a quantité de femmes grosses, que le récit de tels accidens jetteroit dans des inquietudes étranges. Cet Accouchement fut executé avec un si heureux succès, & si prompt que je ne fus pas une heure à mon voyage quoiqu'il y eût un quart de lieuë du logis de la Dame, où l'on avoit pris toutes les précautions convenables pour lui ôter la connoissance de la mort de cette femme, si je n'en avois pas pû prévenir le malheur. Mais elle fut bien contente qu'elle aprit de plusieurs personnes comment la chose s'étoit passée, & le bon état où j'avois laissé cette femme, à qui l'on eût soin d'envoyer tout ce qui lui étoit nécessaire, & de s'informer tous les jours de sa santé; ce fut de cette Dame même que j'appris que cette pauvre femme étoit relevée.

Si l'on veut penetrer la cause de ces convulsions, où la trouvera-t'on?



Cet enfant n'étant pas engagé au passage ne faisoit souffrir la matrice que foiblement, & les douleurs lentes & éloignées que souffroit cette femme ne devoient pas y donner occasion : Point de mauvaise odeur ; l'arrière-fais bien conditionné, & une femme forte & robuste qui s'étoit portée parfaitement bien pendant le cours de sa grossesse ; qui pouvoit donc causer cet ébranlement du genre nerveux, dont les mouvemens convulsifs étoient d'une telle violence, que plusieurs femmes étoient fatiguées à contenir la malade ? Je ne vois là dedans qu'une cause occulte, à laquelle j'avouë que je ne comprends rien.

Si la tête de cet enfant eût été engagée au passage, & qu'elle eût pressé la matrice contre les os sacrum & pubis, l'on auroit pû dire que la communication & la simpatie que les parties membraneuses ont entr'elles fait que quand l'une souffre les autres s'en ressentent ; & qu'il ne doit pas par conséquent paroître extraordinaire, que cette femme ait souffert des convulsions dès le mo-



ment que la matrice , qui est une partie menbraneuse , a souffert cette compression. Mais quand cette raison auroit lieu , ce qui est contraire à l'experience que j'ai acquise par la quantité de femmes que j'ai secourus , dont les enfans étoient depuis longtemps engagé de la forte , quand dis je cette raison auroit lieu , elle ne serviroit de rien dans le cas présent , où il n'y avoit nulle compression.

Il est bien beau de raisonner , mais souvent son raisonnement est peu juste faite de connoître la cause de quantité d'effets extraordinaires qui arrivent tous les jours. Surquoy les gens sensés & veridiques se croient obligés d'avouer leur ignorance , tandis qu'un grand nombre de présomptueux , battent inutilement la compagne pour en donner des explications tout à fait frivoles.

### O B S E R V A T I O N.

Le 7. Novembre 1714. une Dame de cette Ville étant à son terme pour accoucher , & même se sentant malade m'envoya prier de l'aller voir. Mais m'étant trouvé occupé auprès

Kij.



d'une autre, l'on y apela une Sage-femme qui y passa la nuit, sans que le mal augmentât. Le lendemain matin les choses changèrent de face, de maniere que cette femme crût qu'au plus tard l'accouchement seroit fini avant midy. Il arriva tout le contraire: car après que l'on eût ouvert les membranes, & que les eaux se furent écoulées, les douleurs cessèrent la Sagefemme en parut d'autant moins surprise, que l'on voit souvent la chose arriver de la sorte. Cette Dame fut bien trois à quatre heures dans une grande tranquillité: mais après cela les douleurs redoublèrent de telle sorte, que la Sagefemme ne douta pas que pour cette fois l'accouchement ne dût finir. L'enfant avancé au passage, & les douleurs qui quoy qu'éloignées se suivoient, en étoient comme de sûrs garands. Vaine esperance: la Dame retomba dans une ennuyeuse tranquillité; ce qui porta la Sagefemme ( quoyque très entendüe ) à m'envoyer chercher, Comme j'étois alors occupé à réparer par un peu de repos la fatigue que j'avois essuyée auprès d'une autre femme,



où j'avois passé deux jours & deux nuits, ce ne fut pas sans peine que j'interrompis le repos dont j'avois besoin; mais comme mon inclination me porte naturellement à soulager les personnes qui souffrent, je sortis du lit à l'instant, pour me rendre incessamment où j'étois appelé. Je trouvai les choses dans une si heureuse disposition que je me serois volontiers fâché contre la Sagefemme si elle ne m'eût apaisée par des raisons fortes & persuasives, en se déchargeant sur moi du soin d'un travail qui ne me paroîtroit peut être pas disoit-elle moins extraordinaire qu'à elle. Je passai le reste de la nuit auprès de cette Dame qui n'eût pendant ce tems-là aucunes douleurs. Son enfant étoit bien placé: elle repositoit, & prenoit de la nourriture autant qu'il étoit nécessaire. A la pointe du jour ses douleurs recommencerent & même augmentèrent, mais toujours éloignées & delà part, sans qu'aucune marquât aucũ effort extraordinaire de la nature, néanmoins la tête de l'enfant s'avançoit au passage, d'une maniere à faire esperer que deux ou trois douleurs



le poufferoient dehors ; cela duroit deux à trois heures , après quoi les douleurs cessoient , & l'enfant se retiroit , enforte que l'on ne trouvoit plus la tête qu'au fond du vagin.

Cette Dame eût à cinq reprises des douleurs de cette nature , depuis six heures du matin jusqu'à dix du soir , & à chaque reprise la tête de l'enfant s'avançoit toujours plus qu'à la précédente ; enforte qu'à la dernière reprise , il en paroïssoit au dehors une portion si considerable , que je priai les Dames mere & belle mere de la malade de voir l'enfant au moyen de la lumiere qu'y portoit la Sagefemme : ce qui me porta même à leur dire que je ne connoïssois rien à ce travail , n'en ayant jamais vû aucun que je n'eusse pû finir promptement : l'enfant étant en cet état je mis en cette occasion plusieurs choses en pratique dont on ne s'étoit jamais avisé , & le tout fort inutilement , les choses ne changeant point , & les douleurs continuant quoique toujours éloignées , je fit changer encore une fois de situation à cette jeune Dame , qui de son côté n'épargnoit rien pour



mettre au jour son enfant qu'elle sento-  
toit toujourns remuer. Ses douleurs  
cessèrent enfin comme auparavant. Je  
baptisai l'enfant avec beaucoup de  
facilité : il retira sa tête comme il  
avoit fait auparavant, la Dame qui  
continuoit de prendre tout ce qu'on  
vouloit, non-seulement de nourri-  
ture ; mais encore d'eau de tête de  
cerf, d'eau imperiale, d'eau des Car-  
mes, & autres remèdes de cette na-  
ture, & demanda enfin qu'on la cou-  
chât dans son lit, à quoy je consentis  
avec plaisir. Elle dormit quatre à cinq  
heures sans s'éveiller, son mari au  
prés d'elle, & moy sur un petit lit.  
A son reveil j'allai aussitôt voir com-  
me elle se portoit, elle prit un bouil-  
lon, & me dit ensuite qu'elle sentoit  
la tête de son enfant plus avancée  
qu'elle n'avoit été le jour précédent  
je fus très surpris de trouver l'enfant  
mort, & sa tête sortie jusqu'au col,  
le reste n'ayant pû suivre à cause de  
l'extrême grosseur de ses épaules. Je  
mis aussitôt sous la malade un drap  
doublé en huit, & achevai de tirer  
cet enfant mort, & dont le corps étoit  
blanc comme du lait, hors la tête



qui étoit toute noire, & qui me parut être sortie depuis plusieurs heures: l'arrière-fais non plus que le corps de l'enfant, n'avoit rien de mauvais. Mais je trouvai ce fait si extraordinaire que je crus que cette Dame avoit été tellement épuisée que les esprits entierement affoiblis ne relui-soient plus en aucune partie du corps; & que quelque forte qu'elle parût & quelque raisonnement qu'elle eût, sa mort étoit inévitable. Dans cette funeste pensée je lui insinuai doucement que l'heureuse fin de son Accouchement, quoique contraire à ce que j'en avois attendu, devoit la délivrer de toute inquiétude; mais que puisqu'elle avoit pris la résolution de se mettre en bon état, elle ne devoit pas négliger une aussi sage précaution, afin de remercier Dieu de cette faveur toute particulière qu'il lui avoit accordée, elle y consentoit fort volontiers, & sans rien soupçonner des raisons qui m'engageoient & fesoient lui donner ce conseil. Sur le soir elle eût un frisson qui me fit prévoir que le moment de sa mort étoit proche: en effet



cette Dame mourut à minuit, sans que je peusse pénétrer la cause de ce funeste événement.

*R E F L E X I O N.*

Ce fut une chose étonnante de voir mourir en si peu de tems une jeune femme après un travail qui n'avoit point été accompagné de douleurs extrêmement violentes, sans convulsions, ni perte de sang, ayant toujours pris toute sorte de bonne nourriture, sans avoir vomi une seule fois, & après environ cinq heures de repos le plus tranquille, pendant lequel la tête de son enfant étoit sortie sans l'éveiller, & sans qu'elle s'en fut aperçûë qu'à peine après son réveil, & même après s'être assise pour prendre un boüillon & ne m'en aiant même parlé que pour répondre à la question que je lui faisois de ce qu'elle sentoit alors; ce sont là des faits si extraordinaires & si fort au-dessus de ma connoissance que tout ce qui me vient à l'esprit sur cela se réduit à dire qu'il étoit de la destinée de cette jeune Dame de mourir de cette maniere. Car si elle



se fut trouvée à son réveil sans sentiment & sans connoissance , je n'en aurois pas esté surpris : mais elle raisonnoit aussi juste que dans sa parfaite santé ; & après que j'eus achevé son accouchement , & que je l'eus délivrée , elle ne me parut courir d'autre risque que celui qui est commun à toutes les femmes qui sont dans cet état , & elle seroit morte sans que l'on y eût pensé si ces marques de deffaut de sentiment , ne m'eussent persuadé que la fin ne pouvoit en être que funeste. D'expliquer comment cet accouchement a pû s'avancer jusqu'à un tel point , sans que la Dame ait ressenti aucune douleur , puisque ce n'est qu'à l'occasion des plus violentes douleurs que la nature a coutume de produire un effet semblable , & que même cet accouchement se seroit entierement terminé à mon insçû , si la grosseur des épaules n'y eût fait obstacle , c'est ce qui est encore aussi difficile à comprendre , & tout ce que j'en puis dire , est que la compression que la matrice souffroit executata seule dans ce moment ce qu'elle n'avoit pû faire dans



tous les accès douloureux que cette femme avoit soufferte à plusieurs reprises pendant les deux nuits & le jour que la Sage-femme & moy avions passé auprès d'elle ; outre qu'au moment que l'enfant fut mort la tête s'amolit & les os chevauchèrent les uns sur les autres , en sorte qu'elle se diminua , & se rendit par ce moyen plus disposée à sortir en forçant plus aisément le détroit que forment les os sacrum & pubis , qui est la seule difficulté qu'il y a à vaincre dans un accouchement ou la tête de l'enfant demeure enclavée au passage , ou s'y avance pendant la douleur , & s'en retire quand elle est finie comme faisoit celle de celui dont je parle , où je trouvois si peu de risque , par les raisons que j'ai déjà alleguées au commencement de cette réflexion , que je n'eus pas la moindre intention de l'accoucher pendant la durée du travail , n'ayant même baptisé l'enfant que par précaution , ne croyant pas qu'il fut alors à propos de le faire ce qui pourtant se trouva dans la suite avoir esté fait avec bien du bonheur.

Oh ! que si le remede que M. Tur-



quet de Mayerne propose dans le Traité qu'il a inseré dans son Livre de la Cure des femmes grosses section III. avoit l'effet qu'il lui attribué, qu'il auroit été bien employé dans cette occasion ; la femme grosse, dit-il, fera quelque exercice moderé avant le repas, pour empêcher le trop grand amas d'exctemens vers le milieu de la grossesse, & au neuvième mois, elle fera d'autant plus de mouvement qu'elle aprochera du terme, soit en montant ou descendant des escaliers ou des montagnes, pour seconder les efforts du fœtus qui tend à sortir.

La Sagefemme frotera doucement soir & matin durant une demie heures avec le liniment qui suit la partie inférieure des lombes, l'os sacrum, le pubis, & le conduit de la pudeur, pour redresser l'os coccix ou du croupion, élargir les os de l'ischion & dilater le vagin.

Et pour ne manquer à rien, voicy le précieux liniment qu'il dit operer ces merveilleux effets. Prenez douze oignons de lis blancs, quatre onces de racines d'althea, des feuilles de mauves & d'althea trois poignées de



chacune, de l'huile commune & d'amandes douces une livre & demie de chacune, du saindoux une livre, deux dragmes de saffran, hachez & pilez ce qui est à piler, & le mettez en digestion au bain marie pendant deux jours.

Voilà le liniment qui doit, selon cet Auteur, redresser le coccix, élargir les os de l'ischion, & dilater le vagin; c'est néanmoins un grand homme Medecin du feu Roy, & de la Reine d'Angleterre qui dit ces pauvretés là. Un liniment redresser des os qui sont naturellement courbez, en élargir d'autres, & faire enfin ce que la force de deux hommes n'oseroit entreprendre, ni ne pourroit executer; cependant il n'y a rien de penetrant dans ce liniment, en quoy donc peut-il fonder sa vertu, sinon dans une qualité oculte. Tout ce qui précède ne vaut pas mieux, puisque si la plus grande partie des femmes délicates le mettoient en pratique, elle se feroient sans doute avorter. Ce qui me fait dire bien hardiment que ce liniment n'a de vertu, pour produire les effets qu'on luy attribüe,



que dans l'esprit de son Inventeur.

Cette observation m'a persuadé en faveur de l'accouchement que ce Prêtre & les femmes qui s'y trouverent avec luy me rapporterent à l'égard de cette femme morte, puisque celui-ci n'est sorti du ventre de sa mere que par la forte compression de la matrice, comme il peut être arrivé à cette femme morte par la même raison.

Quand j'ay condamné si hardiment dans ces deux dernières années ce que plusieurs grands hommes ont dit, ç'a moins été pour insulter à leur memoire, que pour faire voir le peu de connoissance que l'antiquité a eüe dans la pratique des accouchemens, & de quel avantage il est que l'on s'y soit serieusement apliqué dans le siècle précédent, assurant & affirmant que je recevrai toujourns fort agréablement les avis que l'on me donnera sur les fautes que l'on voudra bien me faire connoitre, & que je serai le premier à les corriger, supposé que les raisons de ceux qui me donneront cet avertissement, soient meilleures que les miennes, & qu'elles s'accordent mieux avec la pratique.



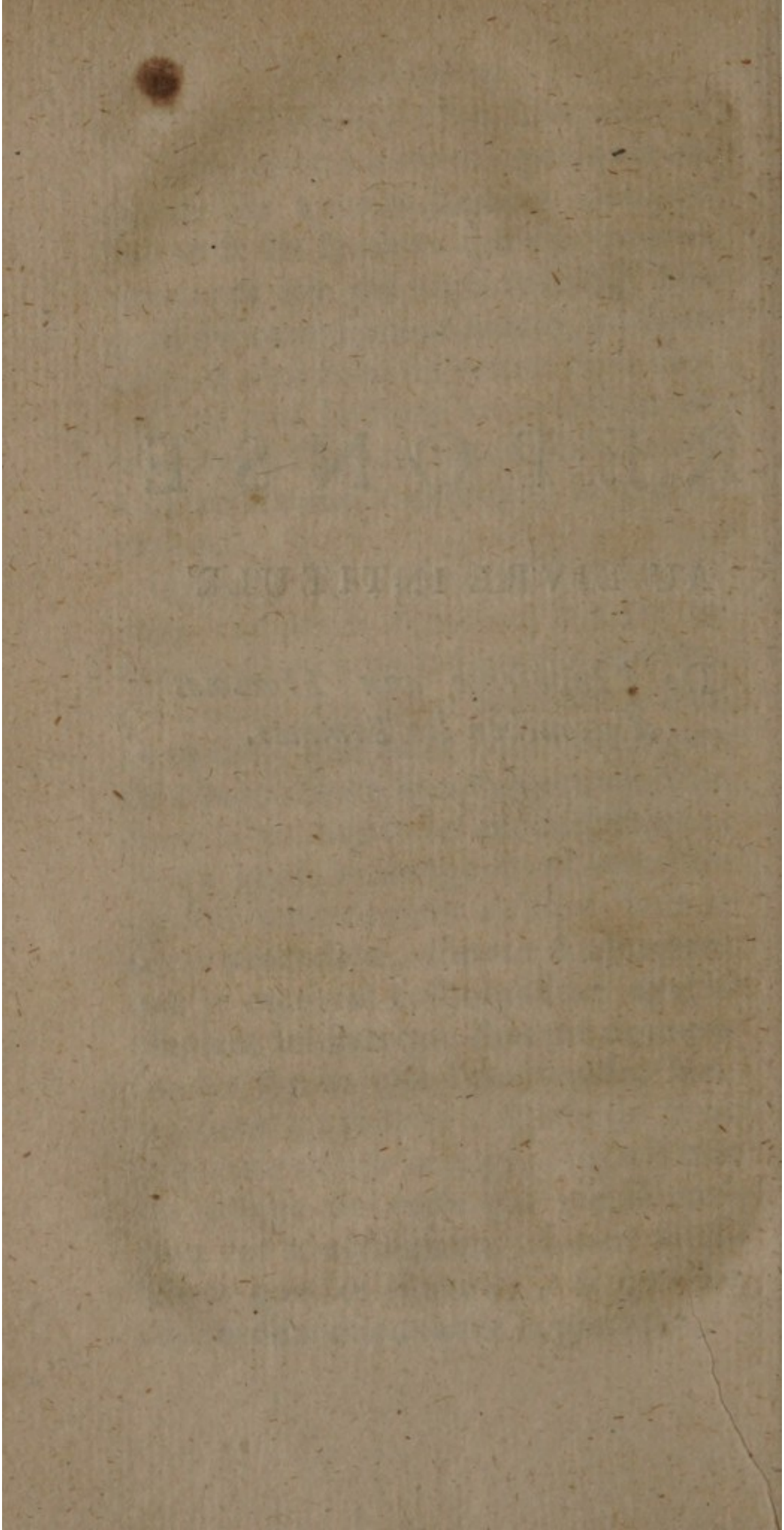
R E P O N S E

AU LIVRE INTITULÉ

*De l'Indécence aux Hommes  
d'accoucher les Femmes.*

(J. HECQUET)









DISSERTATION  
OU  
RÉPONSE  
AU LIVRE INTITULÉ

*De l'indécence aux Hommes  
d'accoucher les Femmes.*

EXTRAIT.



'Objet de ces deux  
Traitez est de com-  
battre bien serieuse-  
ment deux sortes d'u-  
sages, dans lesquels il ne sembloit  
pas que les femmes pussent dé-  
formais être troublées. Le pre-  
mier est de se servir d'hommes



130 *Rep. à l'indécence aux hommes*  
pour les Accouchemens. Le Se-  
cond de ne pas nourrir leurs en-  
fans elles mêmes. L'un blesse ,  
dit l'Auteur , les Loix de la pu-  
deur & de la bienséance. L'autre  
les devoirs de la nature , & l'inte-  
rêt même de l'état.

L'accusation est importante  
par elle-même , & par le nom-  
bre , le rang & le mérite des Ac-  
cusées.

Il faut en exposer ici les preu-  
ves , & commencer par celles du  
premier Traité.

### R E P O N S E.

L'objet de cette réponse , est de  
prouver bien sérieusement l'avanta-  
ge que les femmes reçoivent jour-  
nellement , de deux sortes d'usages  
dans lesquelles elles ne peuvent ni  
ne doivent être troublées à l'avenir ,  
comme elles ne l'ont point été par  
le passé.

Le premier usage , est de se servir  
d'hommes pour s'accoucher. Le se-



cond, qu'elles ne doivent pas nourrir leurs enfans elles-mêmes, à moins que l'inclination qui les y porte, ne soit soutenuë d'un bon temperament, d'une bonne santé, d'une complexion forte & vigoureuse, & d'une intégrité de mœurs irréprochable. L'un prévient les malheurs ordinaires à quantité de femmes & d'enfans, par l'ignorance & l'extrême témérité des Sages-femmes, qui mettent souvent leurs Accouchées dans un si mauvais état, qu'elles sont obligées de s'exposer aux yeux des Chirurgiens, pour réparer leurs fautes, ce qui met leur pudeur à une terrible épreuve; l'autre remplit les devoirs de la nature, en donnant un secours à l'enfant, dont la délicatesse, l'âge, la complexion, & le temperament de la mere la rendent souvent incapable. Ajoûtez que les mauvaises inclinations d'une mere pouvant se communiquer à son enfant avec son lait, comme on le voit d'ordinaire, on n'a pas de meilleur moïen, que le lait d'une Nourrice d'un caractere tout opposé, pour remedier à ce deffaut: Ainsi cette



132 *Rép. d'Indécence aux hommes*  
substitution, d'un lait étranger à ce-  
lui de la mere, devient alors un de-  
voir de Religion.

*E X T R A I T.*

Autrefois on ne connoissoit  
point d'Accoucheurs, le nom en  
est si recent, qu'il ne se trouve  
dans aucune langue mere ou ori-  
ginale, & qu'en France même  
où il a été crée, il conte à peine  
un siècle d'origine; la profession  
d'Accoucheuse ou de Sage fem-  
me, est au contraire bien établie  
dans l'antiquité.

*R E' P O N S E.*

Autrefois, comme à présent le  
nom d'Accoucheur confondu avec  
celui de Chirurgien, dont il ne peut  
être separé, à moins que d'en chan-  
ger l'étimologie, est par consequent  
si ancien, qu'il n'y a aucune langue  
mere ni originale où il ne se trou-  
ve; le mot d'Accoucheur n'étant



qu'une épithete que l'on donne en France aux Chirurgiens qui font une profession particuliere des Accouchemens pour les distinguer des autres.

Mais quand ce terme seroit encore plus nouveau que l'Auteur ne le dit, le bien qu'il produit journellement, depuis que plusieurs Chirurgiens de France se sont absolument appliquez à applanir les plus grandes difficultez qui traversent les Accouchemens, on n'en peut à présent, condamner l'usage, puisqu'ils ont retiré de leurs experiences, tous les avantages qu'ils pouvoient souhaiter. Ce que je dis est si connu, non-seulement en France, mais aussi dans les Pais étrangers, qu'il y a peu de Villes considerables en Europe, où il ne se trouve des Chirurgiens Accoucheurs, & où le sçavoir faire des Accoucheuses, si vanté par l'Auteur de *l'indecence*, n'ait beaucoup perdu de son credit; à la difference des siècles dont il parle, où la Medecine & la Chirurgie, & la plupart des Arts tant liberaux que mécaniques, encore enveloppez dans le



134 - *Rép. à l'indécence aux hommes.*  
cahos de l'ignorance , les femmes  
pour lors étoient obligées de se ren-  
dre ce service les unes aux autres ,  
plus par une espece de routine re-  
cûë entr'elles , que par un fond de  
science & de raison.

*E X T R A I T.*

On en trouve la premiere preu-  
ve dans l'Histoire Sainte. Rachel  
foutint un travail difficile & dan-  
gereux avec le seul secours d'une  
femme. Thamar accoucha de  
même heureusement par le mi-  
nistere d'une femme , de deux  
enfans qui se présentoient mal.  
C'étoient des femmes de confi-  
dération , pour lesquelles on au-  
roit pas manqué de chercher d'au-  
tres secours dans le peril où elles  
étoient , s'il y en eût eû d'autres  
en ce tems-là.

Il n'est parlé aussi que de fem-  
mes à l'occasion des couches de  
la célèbre Rhût , & de celles de



la belle fille d'Ely , preuve évidente qu'alors il n'y avoit que les femmes qui fussent appelées aux Accouchemens.

L'Auteur ajoûte à ces exemples , l'usage où l'on étoit dans ces premiers tems , de confier à des femmes la guérison des maladies de leurs semblables ; jusques-là que les Dames du premier rang , ne dédaignoient pas de s'apliquer à ces sortes de fonctions. Arthemise Reyne de Carie exerça la Medecine en ce genre ; Cleopatre Reyne d'Egypte , se rendit célèbre par ses remedes. La profession de la Medecine se partageoit à Rome entre les hommes & les femmes suivant ce vers de Martial

*Protinus accedunt Medici , Medicaeque recedunt.*

D'anciennes inscriptions qui



136 *Rep. à l'indécence aux hommes*  
sont rapportées dans ce livre prou-  
vent la même chose.

De tout cela , l'Auteur en ti-  
re deux conséquences. La pre-  
mière , que la Médecine qu'exer-  
çoient les femmes , & la fonction  
d'accoucheuse qui en dépendoit,  
étoient fort illustrées autrefois  
par le haut rang des personnes  
qui s'en mêloient , d'autant plus  
même que Socrate faisoit gloire  
d'être issu d'une habile Sage-  
femme.

### R E' P O N S E.

Si l'Auteur pour prouver l'habile-  
té des femmes de ce tems-là , dit  
que Rachel , la célèbre Ruth , la bel-  
le fille d'Ely , & Thamar , se sont  
heureusement tirées de leurs Ac-  
couchemens , quoique fâcheux , &  
d'enfans mal placez , par le secours  
des femmes , ce n'est pas une preuve  
qu'il y ait de l'indécence à se ser-  
vir d'un homme : & sans doute ces  
Dames considérables s'en seroient  
servies,



servies, s'il y en eût eût en ce tems-là comme il y en a en celui-ci.

De plus, il faut sçavoir que le premier des deux enfans jumeaux dont Thamar accoucha, des œuvres de son beaupere Juda, presenta d'abord la main, que la fraicheur de l'eau que la Sage-femme eût l'adresse de jetter dessus, fit retirer à l'instant; après quoy n'y ayant plus d'obstacle, il vint naturellement par les pieds, & que le second vint aparemment dans la posture naturelle, ou dans la même situation que le premier.

Or il est bon d'observer que l'on appelloit autrefois un enfant mal placé, quand il venoit les pieds les premiers qui est la situation la plus ordinaire dans laquelle l'un des enfans se presente, & souvent l'autre, quand il y en a deux: mais que c'est aujourd'huy celle qu'un Accoucheur entendu doit souhaiter sur toutes les autres situations, puisque c'est celle en laquelle il est obligé de mettre l'enfant quand il se presente dans une mauvaise posture; & c'est justement dans ces occasions d'une mauvaise présentation où les Sages-



138 *Rép. à l'indécence aux hommes*  
femmes sont obligées, souvent malgré elles, de demander le secours des Chirurgiens, que l'on peut mieux placer que n'a fait l'Auteur de *l'indécence*, ce vers de Martial.

*Protinus accedunt Medici, Medicaque  
recedunt.*

Puis qu'elles sont alors hors d'état de secourir leurs malades, & qu'elles sont par conséquent obligées de céder la place aux Chirurgiens.

Les anciennes inscriptions qui sont rapportées dans le livre de cet Auteur, font voir seulement qu'il y avoit en ce tems-là des femmes qui se mêloient de faire la medecine, comme nous en avons encore aujourd'hui qui la font, aussi bien que tant d'autres gens de toute autre sorte d'états & de professions, qui se mêlent de donner des remedes à tort & à travers; abus qui ne sera jamais réformé. Parce que les Puissances sont les premières à l'autoriser, sous prétexte de ne pas s'oposer à des œuvres charitables, & au bien que peuvent procurer au public, les beaux



& rares secrets qui se trouvent entre les mains des particuliers, quoique ce bien prétendu, soit bien plus réel & plus effectif pour celui qui debite sa drogue, que pour le public, qui s'en trouve souvent très mal de quelque main qu'elle lui vienne. Mais ces anciennes inscriptions qui font voir que certaines femmes se mêloient dans ces tems-là de la Medecine, comme elles font encore aujourd'huy, ne prouvent rien contre l'utilité de la fonction de Chirurgien Accoucheur, & par consequent l'Auteur pouvoit se dispenser, sans rien faire perdre à son indécence, de rapporter ces inscriptions, & cet ancien usage,

De tout cela je tire à mon tour deux consequences, toutes differentes des siennes. 1<sup>o</sup>. C'est qu'au lieu qu'Arthemise & Cleopatre, qui étoient deux grandes Reynes, accouchoient les femmes au tems dont il parle, il n'y a aujourd'huy que les femmes du plus bas état qui se mêlent d'accoucher, lesquelles étant élevées dans la misere, la crasse & l'ignorance, sont bien plus capables



de deshonorer la profession, que d'acquiescer ces belles qualitez d'adroites & d'intelligentes, que l'Auteur leur donne; s'il en veut des preuves convaincantes, qu'il lise l'Histoire de la Dame Bourfier. Elle dit fort ingénument dans un petit livre de remedes qu'elle a donné au public, qu'elle étoit sortie de Paris pour aller chercher ailleurs une meilleure fortune, comme une pauvre aventuriere, mais que sa misere qui la suivoit par tout, la serrant encore de plus près ailleurs, elle s'étoit vûë obligée de revenir; & que s'étant enhardie, à accoucher une femme quoiqu'elle n'en eût jamais fait autant, la fortune commença de luy être assez favorable, pour lui faire rendre le même service à quelques Dames de consideration, ce qui fit tellement éclater sa réputation, qu'elle fut choisie pour accoucher la Reyne Marie de Medicis, Mere du Roy Louis XIII. de glorieuse memoire.

Surquoy l'on peut dire, que ce choix tel qu'il fût, ne mettoit cette grande Reyne dans aucun danger,



parce que son Accouchement se faisant à Paris , pour peu qu'il y eût eût de difficulté dans son travail , il y avoit dès ce tems-là des Accoucheurs célèbres , même parmi les Chirurgiens attachez à la Maison Royale ( comme le fameux Guillaume entr'autres ) qui auroient pû la secourir : Précaution que le feu Roy Louis le Grand , n'a jamais manqué de prendre dans tous les Accouchemens de la feuë Reyne Marie Thérèse d'Autriche son Auguste épouse ; car ne voulant point forcer la répugnance qu'elle avoit à se servir d'un Chirurgien Accoucheur , il faisoit tenir dans l'antichambre le sieur Boucher célèbre pour les Accouchemens , afin de lui donner son secours , au moindre besoin qu'elle en pouvoit avoir.

Après cela , si ce que je viens d'avancer , sur la condition basse des Sages-femmes , souffroit aucun doute , je le soutiendrois par celle de toutes les apprentiffes que j'ai vû dans l'Hôtel-Dieu de Paris , pendant cinq ans que j'y ai demeuré , qui étoient toutes de très bas lieu : ce



142 *Rép. à l'indécence aux hommes*  
qui fait (à la différence de Socrate)  
que si quelqu'un né d'une Sage-fem-  
me, venoit à s'élever à quelque  
grade, il prendroit autant de soin  
de cacher son origine, que ce Phi-  
losophe en prenoit à la vanter, quoi-  
que ce ne soit pas prouver beaucoup  
en faveur des Sages-femmes de ce  
tems là, vû que la naissance de So-  
crate n'a jamais passé pour illustre.

*E X T R A I T.*

La seconde consequence que  
tire l'Auteur, c'est que si les  
femmes, de quelque maladie  
qu'elles fussent attaquées, n'é-  
toient vûës & traitées que par  
d'autres femmes, elles étoient  
bien éloignées de recourir à des  
hommes, dans les occasions, où  
la pudeur auroit encore eû plus  
à souffrir de leurs approches.

*R E P O N S E.*

Cette seconde consequence est  
encore plus facile à soutenir que la



premiere en faveur des hommes préferablement aux femmes.

L'Auteur peut-il dire qu'une femme ait jamais été capable de faire l'extraction de la pierre d'une femme ou d'une fille, de reduire l'intestin ou l'épiploon, ou l'un & l'autre en même tems descendus dans l'aîne, soit par les remedes ou par l'operation, ou enfin la reduction de la matrice relâchée ou pervertie. Quel égard une malade, dans ce triste état, peut-elle avoir à la pudeur ? Et qui sont celles qui a l'exemple de ces femmes de l'ancien tems, seroient assez foibles pour se laisser mourir, plutôt que d'accepter une guerison prompte & assurée, par le secours d'un Chirurgien.

Nous ne manquons pas encore à présent, comme je l'ai déjà dit, de Dames d'une grande distinction tant à Paris, que dans toutes les grandes Villes, & plus encore à la Campagne, qui secourent les malades par principe de charité, qui pansent les blesses de leurs propres mains, & qui distribuent des remedes indifferemment aux deux sexes ; leur motif



144 *Rep. à l'indécence aux hommes*  
n'est pas blâmable , & leur zèle  
meriteroit d'être loué , s'il étoit  
selon la science ; car il n'est pas pro-  
bable que cet esprit de charité , tout  
pieux qu'il soit , les autorise à met-  
tre la vie des pauvres en compromis,  
faute de sçavoir placer leurs reme-  
des , qui pouroient produire de bons  
effets , entre les mains de personnes  
plus éclairées qu'elles ne sont , dans  
une Theorie & dans une pratique  
dont elles ignorent jusqu'aux pre-  
miers élémens , ce qui ne va pas  
moins qu'à tuer les uns , & à en es-  
tropier d'autres par charité , comme  
on le voit tous les jours.

Ne feroient elles pas mieux d'ai-  
der ces pauvres de leur bourse , &  
de s'abstenir de faire du mal en vou-  
lant faire du bien ? Mais ce qui rend  
le motif de charité qui anime ces  
Dames , un peu suspect de temeri-  
té , c'est qu'autant qu'elles hésitent  
peu à donner à tous venans leurs  
bons remedes , autant sont-elles at-  
tentives à ne s'en point servir quand  
elles sont malades , aimant mieux  
faire avec leurs prétendus secrets ,  
des expériences sur des ames viles  
que



que de s'exposer à être elles-mêmes les victimes de leur ignorance.

Enfin ce qui paroît indécent à ces Dames charitables, c'est que dans des recueils qu'elles ont fait imprimer, de bien des sortes de remèdes, on y trouve entr'autres, ceux qui conviennent aux maux Veneriens; ce qui pourroit faire penser à des gens disposez à juger témérairement, que les Dames, afin d'être plus sûres de l'effet de ces medicamens, n'auroient pas dédaigné de panser de leurs propres mains ces sortes de maux en certains endroits du corps des deux sexes, ou se feroit à elles un grand excès d'indécence de fouiller leurs yeux par de tels spectacles.

E X T R A I T.

Il est vrai qu'on avoit entrepris d'établir des Accoucheurs à Athenes; mais cette histoire qui est sans doute la plus ancienne époque des Accoucheurs leur fait si peu d'honneur, & établit si



146 *Rép. à l'indecence aux hommes*  
parfaitement le droit des femmes  
qu'on doute qu'ils essayent jamais  
de s'en parer.

L'Arcopage deffendit aux femmes la Medecine , & par consequent la fonction d'Accoucheuse , qui en étoit une dépendance. Plusieurs Dames Atheniennes blessées d'une Loy qui ne paroissoit pas s'accorder avec leur pudeur , aimerent mieux mourir que de consentir à être secouruës par des hommes. Une jeune fille nommée Agnodice touchée du malheur de ces Concitoyennes , prit le parti de se déguiser , & alla sous l'habit d'un homme , dans la fameuse Ecole d'Herophile s'instruire de la Medecine , & sur tout de l'Art d'Accoucher : Ensuite elle fit confidence de son sexe aux Dames d'Athenes , & eût parlà toute la pratique. Les Medecins jaloux de son bonheur dont ils ignoroient la vraie cau-



se , l'accuserent de chercher à corrompre les femmes sous prétexte de les secourir. Agnodice citée devant le Senat découvre son innocence par son sexe , mais les Accusateurs profitant de cet aveu contr'elle même , alleguent la Loy qui lui interdisoit la Medecine , & sur ce fondement on la condamne. Les femmes d'Athennes accoururent au Senat , crient à l'injustice , & se plaignent de la dureté des hommes , leur reprochent que ce sont moins des maris qu'elles trouvent en eux que des meurtriers , puisqu'ils condamnoient dans Agnodice la seule personne qui pouvoit leur épargner une mort cruelle , à laquelle elles s'exposeroient plutôt qu'aux mains & aux yeux des hommes.

Le Senat comprit l'injustice de la Loy , & permit aux femmes de rentrer dans leurs droits sur



148 *Rép. à l'inceste aux hommes*  
la Médecine & les Accouchemens. Il est donc certain conclut l'Auteur, que la pudeur des premiers tems, s'est toujours revoltée, contre la profession d'Accoucheur; & que cette profession étoit entre les mains des femmes avant que les hommes songeassent à s'en mêler.

Une preuve que le droit d'assister aux Accouchemens, n'appartient régulièrement qu'aux femmes, c'est qu'il n'y a qu'elles encore aujourd'huy qui soient reçûës à faire apprentissage de ce métier dans les Hôpitaux. Il n'y a point de lieux destinez pour l'apprendre de même aux hommes de sorte qu'une femme n'acquiert le pouvoir de l'exercer publiquement, que par des preuves d'habileté qu'elle a données en particulier devant des personnes préposées pour en juger, au lieu qu'un homme se donne tout d'un



coup pour accoucher sur la foi des regles generales de la Chirurgie , qui n'empêchent pas qu'aux premieres occasions qu'il a de travailler , il ne puisse faire bien des fautes que la seule experience d'une femme auroit fait éviter.

R E P O N S E.

La quantité de désordres causez par les Accoucheuses , à plusieurs des plus considerables Dames d'Athenes obligea le Senat , pour empêcher de tels accidens à l'avenir , de deffendre aux femmes d'exercer d'avantage la fonction d'Accoucheuse , & ordonna que les Chirurgiens seuls , leur rendroient ce service : mais ces Dames trouvant que cette Loi en fixant leur volonté , donnoit atteinte à leur liberté aimèrent mieux , aux dépens de leur santé & de leur vie , se revolter contre cette sage Ordonnance que de s'y soumettre , & se livrerent plutôt tête baissée & sans réflexion , entre les mains d'A-



150 *Rep. à l'indécence aux hommes*  
gnodice, sans avoir aucune preuve  
de son sçavoir faire, que de conti-  
nuer à recevoir ce secours des hom-  
mes, comme elles faisoient aupara-  
vant que le Senat eût prononcé sur  
cette importante nécessité, qui fera  
toujours honneur aux Chirurgiens  
& qui est une preuve que l'époque  
qu'ils sont en droit de compter pour  
s'être mêlez des Accouchemens, doit  
être beaucoup plus ancienne que de  
ce tems-là puisque ce n'étoit que la  
suite de la d'exterité des Chirurgiens  
généralement reconnuë des Athé-  
niens, & de la superiorité de leur sça-  
voir sur celui des Accoucheuses, qui  
fit donner cette Ordonnance par les  
Senateurs, ce qui fait voir que la  
pudeur y avoit moins de part, que  
la resolution que prirent ces Dames  
de ne recevoir la Loi que de leur  
volonté, n'étant pas à douter, que si  
le Senat eût ordonné le contraire;  
ces mêmes Dames n'eussent deman-  
dé avec le même empressement à  
être secouruës par des hommes.

L'Auteur de l'indécence s'abuse  
donc étrangement quand il s'imagi-  
ne que les Chirurgiens n'essaye-



ront jamais de se parer de cette époque, puis qu'au lieu d'établir, comme il le prétend, le droit des femmes, rien au contraire ne prouve mieux l'ancienneté de la fonction des Accoucheurs, bien au-delà de cette même époque, puis qu'Agnodice, de l'aveu même de l'Auteur de l'indécence, fut obligée à fréquenter l'école d'Herophile, pour apprendre l'Art d'accoucher; d'où il s'ensuit que les écoles de Médecine étoient en ce tems-là comme aujourd'hui les dépositaires de l'Art d'accoucher, comme du reste de la Chirurgie, & par conséquent que les Médecins qui enseignoient dans ces écoles qui étoient aussi Chirurgiens, avant que la Médecine fut partagée, n'enseignoient pas la pratique d'un Art dont ils n'avoient fait aucun usage.

Mais au surplus quelle conséquence cet Auteur prétent-il tirer de cette histoire de l'Arcopage? Rien n'étant plus opposé aux maximes des femmes de ce tems-là, que le sont celles des femmes de celui où nous vivons; puisqu'au lieu que nos Ma-



gistrats soient obligez de forcer nos Dames à prendre un secours, dont elles aient un grand désir de se passer à l'exemple des femmes d'Athenes ce sont elles qui demandent à être accouchées par des hommes, avec toutes les instances possibles, par l'expérience qu'elles ont de l'efficace & de la certitude du secours des Chirurgiens & des grands perils auxquelles elles sont exposées, entre les mains des Sages-femmes.

Si l'Auteur entend que par faire apprentissage, ce soit se mettre chez un maistre ou chez un ouvrier, afin qu'en lui voyant faire sans cesse la même chose, l'on puisse parvenir à l'imiter parfaitement, il est facile de prouver qu'il n'y a point d'apprentissage en fait d'accouchemens, puisqu'il est impossible à la Maîtresse Sage-femme, de faire voir à l'apprentisse ce qu'elle fait en accouchant une femme pour deux raisons.

La première, c'est que si l'accouchement est naturel, l'enfant vient sans presque d'autre secours que celui de la nature. Secondement, s'il est contre nature, il faudroit que la



matrice & les membranes qui contiennent l'enfant, aussi bien que les tégumens du bas ventre, fussent transparents, pour voir au travers comment une Sage-femme adroite conduit sa main dans la cavité de ce viscere pour mettre le fœtus en état de sortir aisément, & partant n'y aiant que la force de l'imagination & la raison seule qui puissent faire comprendre la d'exterité de cette manœuvre, un Chirurgien qui connoît parfaitement la structure intérieure de ces sortes de viscere, en doit plus sçavoir sans autre apprentissage que celui de l'Anatomie & de la Chirurgie en general, qu'une Sage-femme après avoir demeuré quelque tems dans un Hôpital, puisque de l'aveu même de l'Auteur, les personnes préposées pour juger de leur capacité sont des Chirurgiens; sans que je prétende pour cela autoriser les fautes que ces derniers peuvent faire lorsqu'ils commencent à pratiquer, aussi bien que les Sages-femmes, mais je prétens que la connoissance qu'ils ont de la Chirurgie & de l'Anatomie, jointe à l'expe-



154 *Rep. à l'indécence aux hommes.*  
rience, les met bien plutôt en état  
de les éviter.

*E X T R A I T.*

Quand ces raisons ne détermineroient pas les femmes, à refuser leur confiance à un homme pour de pareils cas, il ne faudroit ajoûte l'Auteur que la pudeur pour les y engager. C'est par ce motif sur tous, que l'Auteur tâche de les faire entrer dans son sentiment.

*R E' P O N S E.*

Quand les raisons que je viens d'alleguer; en répondant à celles de l'Auteur de l'indécence, ne détermineroient pas les femmes, à refuser leur confiance à une Accoucheuse, il ne faudroit que leur faire voir une chûte, relaxation, ou perversion de matrice, une supression, ou une perte involontaire d'urine, la sortie des excréments par le vagin, les coherences vaginales, qui sont les suites



ordinaires des Accouchemens, ou les Sages-femmes ont exercé des violences outrées, par leur ignorance en des occasions où il ne s'agissoit le plus souvent; que d'avoir patience, & laisser agir la nature, pour en venir heureusement à bout. C'est dans cet état si triste que la pudeur souffre tout ce qu'elle peut souffrir lorsqu'une femme ainsi maltraitée, est obligée de se livrer toute entière non-seulement à la vûe d'un, mais de plusieurs des plus experimentez, Chirurgiens pour reparer les fautes de la Sage-femme, comme je le fais voir dans un grand nombre de mes Observations. Après cela, l'Auteur s'efforcera-t'il encore de faire entrer les femmes dans les sentimens de pudeur & d'indécence, qu'il voudroit leur inspirer?

*E X T R A I T.*

Il leur propose le fameux exemple de l'héritiere de Bourgogne, qui s'étant blessée à la chasse, dans un endroit de son



156 *Rep. à l'indecence aux hommes*  
corps qui devoit être le plus caché  
aima mieux mourir que de dé-  
couvrir sa blessure aux Chirur-  
giens ; & comme cette action  
pouvoit avoir ses censeurs , il ra-  
porte pour leur imposer silence  
l'Aprobation de Monsieur Bayle  
qui dit que si c'est une faute , elle  
fait honneur à la Princesse qui  
en est coupable , qui est une es-  
pece d'Heroine , & une Martyre  
de la pudeur.

R E' P O N S E.

La différence est grande entre l'u-  
sage que l'Auteur prétend refuter  
& l'exemple de l'Héritiere de Bour-  
gogne ; dans un Accouchement il  
ne s'agit que d'un simple attouche-  
ment, sans que les yeux de l'Ac-  
coucheur y aient aucune part ; mais  
dans l'examen de la blessure de cet-  
te Princesse , dans les Operations  
qu'il auroit fallu lui faire , & dans  
les longs pansemens qu'il auroit fal-  
lu continuer , on n'auroit pû se dis-



penfer de voir & de toucher journallement dans la fuite d'un long traitement, toutes les parties que la pudeur engage à tenir cachées, & il auroit fallu même que plusieurs Chirurgiens en euflent été les Témoins: mais fupposé que cet exemple eut un parfait raport à l'accouchement, je n'aurois pour l'aneantir, qu'à propofer le fameux exemple de l'Auguste Dauphine qui de nos jours a porté ce nom. Cette fage Princefle douée d'une auffi éclatante vertu; mais mieux éclairée des lumieres de la raifon, que celle qui l'avoit précédée, fans vouloir être l'Heroine de l'entêtement d'un Medecin, a préféré le fecours affuré d'un Chirurgien experimenté, à l'incertitude du fçavoir faire d'une Accoucheufe.

*E X T R A I T.*

Toutes les raifons qui vont à prouver que la pudeur ne permet pas de fe fervir d'hommes, fe réduifent à dire, que dans ces



138 *Rep. à l'indécence aux hommes*  
rencontres l'usage des attouchemens est indispensable, & que tous attouchemens sont deffendus entre personnes de differens sexes.

On ne manquera pas d'opposer, qu'il ne faut pas confondre les attouchemens volontaires d'un homme, sur une personne qui les souffre par goût en pleine santé, avec ceux que la nature des maladies, & la nécessité des operations oblige de faire; qu'autant que les uns sont criminels par la raison qui les produit & par les suites qu'ils peuvent avoir, autant les autres sont innocens, par l'innocence du motif, & par l'utilité de la fin. Qu'une femme dans le travail de l'accouchement n'est occupée que d'une seule envie, qui est de s'en tirer avec succès, & qu'incapable alors de discernement & de gout pour la main qui la touche,



elle n'aime que celle qui l'a délivre.

Que de l'autre côté un homme qui par son employ se trouve auprès d'elle en cet état n'est occupé qu'à saisir & à observer le moment de la soulager, qu'attentif uniquement à l'objet qui l'occupe, il est bien éloigné des pensées badines qui flatent les sens, & que les gemissemens & les cris d'une personne qui est en danger, n'inspirent guere d'autres mouvemens, que ceux de la pitié & de la crainte. Voilà des raisons pour prouver que la pudeur des deux sexes ne risque rien dans ces commerces nécessaires. En voici d'autres pour faire voir qu'il est de l'intérêt public de les autoriser & de les maintenir. Nous rassemblerons en abrégé toutes ces Objections afin de rapporter de même ensuite tout ce que l'Auteur y répond.



*R E' P O N S E.*

Quand l'Auteur dit que tous attouchemens sont deffendus entre personnes de differents sexes , qu'il ajoûte s'il luy plaît , quand la jeunesse , la beauté , le badinage , la passion , & enfin l'amour en sont le principe , & que le crime en est la fin. Mais dans l'occasion dont l'Auteur parle , si j'osois manquer au respect que je dois au sexe pour un moment , je m'expliquerois bien differemment , en lui faisant voir , qu'au lieu d'un plaisir censuel dont il se fait une agréable representation , la peine que le Chirurgien a à y souffrir doit être d'un grand merite à celui qui s'y engage ; mais je brise cour sur cet article , & je crains même d'en avoir trop dit , pour ne pas tomber dans une indécence tout opposée à celle que l'Auteur se figure.

*E X T R A I T.*

L'état est interessé , dira t'on ,  
à conserver tout à la fois la mere  
qui



qui accouche , & l'enfant qui naît. Or rien n'y peut contribuer davantage , que la présence & l'attention d'un Chirurgien qui joint à la connoissance exacte de l'Anatomie , l'usage familier des Operations.

Si les femmes étoient seures d'accoucher heureusement , elles pourroient , je l'avouë , se passer d'hommes dans ces sortes d'occasions ; mais qui peut répondre d'un tel bonheur , & n'arrive-t'il pas tous les jours , aux personnes les plus fortes en apparence , des accidens imprévûs qui demandent les lumieres & les ressources de la Chirurgie.

Pour peu que la nature s'éloigne de son cours ordinaire une Sage femme se trouble & s'embarrasse , ou ce qui est encore plus à craindre , elle montre par ostentation une assurance qu'elle n'a pas ; la mauvaise honte l'em-



162. *Rep à l'indecence aux hommes*  
pêche d'avouer qu'elle a besoin  
d'aide, pendant ce tems-là la ma-  
lade se tourmente, elle s'épuise, les  
forces diminuent, elle tombe dans  
un abattement, que certains se-  
cours donnez à propos auroient  
prévenu, & elle devient enfin la  
victime de l'ignorance & de la va-  
nité de son Accoucheuse. En un  
mot le bon sens doit faire préférer  
un homme qui agit avec connois-  
sance & par principes, à une fem-  
me qui n'a pour guide, qu'une  
routine aveugle, que le moindre  
accident déconcerte; & puisque  
tout le monde convient qu'il y  
a des travaux difficiles où il faut  
nécessairement recourir aux Ac-  
coucheurs, pourquoy veut-on  
qu'une femme dans l'incertitude  
du sort qu'elle aura, ne prenne  
pas toutes les sûretés qui dépen-  
dent d'elle?



## R E P O N S E.

On ne peut rien ajoûter aux Objections que cet Auteur se fait pour la nécessité ou est une femme, de prendre un Chirurgien pour l'accoucher, préferablement à une Accoucheuse; les raisons en sont détaillées d'une maniere à ne pouvoir pas s'en deffendre; mais le sort en est jetté, il a entrepris de deffendre une mauvaise cause, il ne lui manque pour y réussir, que de trouver des raisons plus fortes que celles qu'il a alleguées; cependant il aura bien de la peine à tirer d'un faux principe des consequences qui soient favorables à son opinion.

On ne peut pas en avoir une autre idée, puisqu'il conclut contre ces Objections sans en refuter aucune: Encore si par un retour de charité cet Auteur si rigide, se laissoit fléchir dans l'extrême nécessité, ou non seulement le sçavoir faire, mais la force d'une Sage-femme vient à manquer, jusqu'à permettre à un Chirurgien qui auroit plus de force



164 *Rep. à l'indecence aux hommes*  
de venir au secours : Mais non , il  
vaut mieux , selon lui , que la mere  
& l'enfant perissent que de les sau-  
ver , dans la crainte de blesser la pu-  
reté des mœurs ; la mere pour le  
tems , & l'enfant pour l'éternité bel-  
le morale ? pour un homme que l'on  
dit être sorti d'un école de pieté.

### E X T R A I T.

Quelques plausibles que pa-  
roissent ces Objections , nôtre  
Auteur ne s'y rend pas, il soutient  
toujours que la profession d'Ac-  
coucheur , est également inde-  
cente & inutile.

Les preuves d'indecence , il les  
tîre du précepte aux femmes , de  
ne souffrir sous aucun prétexte  
les attouchemens des hommes. Il  
dit que cette Loy generale n'ex-  
cepte point les Accouchemens ,  
que quoique l'operation pour la-  
quelle les Chirurgiens sont ap-  
pelez , soit grave & serieuse , elle



peut donner lieu à des défirs & à des mouvemens libres, que le toucher est le plus dangereux de tous les sens, par la raison qu'il est le plus séducteur, & qu'il ne séduit si puissamment, que par ce qu'il agit plus universellement sur le corps, parce qu'il est comme le sens universel, le sens des sens, qui se rencontre dans tous les autres, & qu'il affecte & remuë tous les organes; d'où l'Auteur conclut que les femmes ayant à se deffendre contre le plus imperieux de tous les sens, elle ne sçauroient répondre d'elles-mêmes de leur imagination, ni de celles des Accoucheurs.

R E P O N S E.

J'ai assez fait voir dans mes précédentes réponses, de quelle utilité étoit un homme experimenté dans les Accouchemens, sans qu'il y ait d'indecence à s'en servir, pour ne



166 *Rep. à l'indecence aux hommes*  
plus repeter la même chose: Mais je ne puis me dispenser de faire remarquer, que l'Auteur se servant ici du terme d'operation, ce que font les Accoucheurs & les Sages-femmes pour soulager leurs malades, ne doit point être confondu sous le terme d'attouchemens; Or comme il n'y a ni Saints Peres, ni Loy, ni Docteurs qui deffendent aucune operation de Chirurgie, en quelque partie du corps, ni de quelque nature qu'elle soit; il faut ou que l'Auteur avouë qu'il a tort de deffendre celle ci, quand elle est faite par un Chirurgien, puisqu'elle n'est pas seulement définie comme les autres Operations de Chirurgie, un moïen de rendre & conserver la santé, mais aussi de conserver la vie à une mere, & de procurer la vie corporelle & spirituelle à un enfant, qu'ils perdroient souvent sans ce secours; ou qu'il soutienne avec opiniatreté sa mauvaise raison sur des attouchemens prétendus illicites. Je suis même persuadé que cet Auteur parle de bonne foi; car il s'exprime trop bien sur le sens de l'attouchement, pour ne l'avoir



pas très délicat, & il est à souhaiter pour lui, que ses yeux & ses oreilles soient moins susceptibles des impressions qu'il apprehende pour son toucher.

E X T R A I T.

Et sur ce qu'on lui objecte, qu'il faudroit pour la même raison, deffendre absolument toutes les operations de Chirurgie que les femmes à l'occasion de differens maux, sont obligées de souffrir sur des parties cachées. Il répond que dans les Cloîtres, & même dans le monde, il y a eû des personnes qui ont preferé la mort à la honte de ces operations. Que la santé d'une Chrétienne ne doit pas être rachetée à des conditions si humiliantes à la nature, & si perilleuses à sa vertu.



## R E' P O N S E.

Ces prétendues conditions humiliantes aux femmes, ne sont qu'un leurre de la part de l'Auteur de l'indécence. Toutes les parties malades sont égales aux yeux & au tact du Chirurgien; j'ai été appelé dans des Cloîtres, comme dans les Maisons des particuliers, pour des maladies que la nécessité fait traiter, & que la bienfaisance fait taire. Quand l'Écriture a dit, honore le Medecin à cause de la nécessité; Dieu a créé les médicaments, l'homme prudent ne les aura pas en horreur, & tant d'autres choses de cette nature, c'est sans acception de personnes, ni distinction de parties. Cet Auteur au contraire trouvera-t'il quelque passage dans cette même Écriture, qui permette à une mere de s'ôter la vie, & de priver son enfant de celle qu'elle lui a communiquée, sans se rendre coupable, de ce que Dieu deffend dans son cinquième commandement, nonobstant les raisons de honte & d'indécence, & les conditions humiliantes



liantes que l'Auteur rapporte, pour les y autoriser, plutôt que d'accepter le secours d'un Chirurgien. Pour ce qui est des personnes qui dans le monde ou dans les Cloîtres, ont préféré la mort, à la honte de s'exposer aux yeux des Chirurgiens; je ne crois pas qu'elles aient eû, ni qu'elles eussent encore à présent, les casuistes les mieux sensez, ni même les plus rigides, pour approbateurs de leur conduite.

*E X T R A I T.*

Que d'ailleurs on n'attend pas les douleurs de l'Accouchement pour apeller les Accoucheurs; que souvent on leur confie les premiers soupçons de grossesse, & que ces soupçons ne s'éclaircissent que par des détails indecens, dont les yeux & la main cherchent la preuve.

*R E P O N S E.*

C'est avec autant de nécessité que



170 *Rep. à l'indécence aux hommes*  
de raison qu'une femme en plusieurs occasions doit s'éclaircir avec son Chirurgien des premiers soupçons de sa grosseffe. Elle peut éviter par ce moien, le péril d'un avortement, où quantité de femmes se sont exposées & l'ont même souffert, pour avoir entrepris mal-à-propos de faire des voyages, des danfes, & d'autres actions violentes, dont elles se feroient dispensées, si elles s'étoient assurées de leur état par cette sage précaution, dont le détail n'est ni opposé à la pudeur, ni indécet, quand il seroit vrai de dire que les yeux & la main devroient être les instrumens de cette recherche; mais qui sont tous deux également inutiles en cette occasion.

*E X T R A I T.*

Qu'il y a d'autant plus de danger dans ces aproches, que dès qu'un Accoucheur vieillit. Ce sont donc, pour parler avec l'Auteur, des hommes encore frais, entre les mains desquels on met



de jeunes femmes. Il ajoûte que le haut rang des personnes qui se servent principalement d'Accoucheurs, n'est pas même un préservatif contre ce danger, parce que l'imagination ne respecte personne. Qu'enfin si l'on a en divers tems aboli les usages contraires à la pudeur, comme par exemple de juger de la majorité naturelle par les yeux, & de la validité du mariage par les épreuves d'un congrés, il n'est pas moins de la sagesse des Princes & des Magistrats de s'opposer aux entreprises indécentes que les Accoucheurs font sans nécessité, sur les droits anciens & naturels des Sages-femmes.

R E P O N S E.

Il y a d'autant moins de danger dans ces approches, qu'il est rare de voir des jeunes Chirurgiens accoucher. Mais au contraire, cette



172 *Rep. à l'indécence aux hommes*  
profession n'étant embrassée pour  
l'ordinaire que par des Chirur-  
giens d'un âge avancé, & d'une dis-  
cretion généralement connue qui  
leur donnant dans le monde une  
réputation d'hommes sages & cir-  
conspects, les femmes de quelque  
qualité & condition qu'elles soient  
ne risquent rien à se mettre entre les  
mains de ces Chirurgiens dont l'i-  
magination est depuis long-tems à  
toute épreuve, & qui ont toute la  
retenuë que leur profession deman-  
de, en aussi grande recommandation  
qu'il paroît, que l'Auteur craindrait  
lui-même d'en peu avoir en pareille  
rencontre.

Quel raport y a-t'il entre l'exem-  
ple qu'il donne du congrès, & la  
matière qu'il traite? Autant que les  
Magistrats ont eû de raison d'abolir  
cette ridicule preuve, autant aujour-  
d'hui les Princes & leurs Ministres,  
ont-ils d'obligation d'encourager  
les Chirurgiens à se perfectionner  
dans l'utile emploi des Accouche-  
mens, tant par le progrès qu'ils y  
font, & l'avantage que le public en  
retire journellement, que pour em-



pêcher à l'avenir les désordres & les meutres que causent, sur tout à la campagne les Sages-femmes, tant aux meres qu'aux enfans, manque de sçavoir & d'experience.

C'est aussi ce que le feu Roi Louïs le Grand, avoit très bien compris, lorsque pour encourager les Chirurgiens de son Royaume à se perfectionner dans cette partie de leur Art, il accorda à Monsieur Clement, Accoucheur des Princesses de France, des Lettres de Noblesse, dans lesquelles il declare qu'en lui accordant ce titre d'honneur, il a pour principale vûë, le même motif qu'il a eû de tems en tems, de recompenser par ce titre honorable, qui est ordinairement le prix des services rendus dans la profession des armes, ceux qui dans d'autres professions qui demandent de l'experience, de la sagesse, & de la conduite, en ont donné des marques solides,

*E X T R A I T.*

Après avoir combattu tout ce qui tend à justifier la profession



174 *Rep. à l'indécence aux hommes*  
d'Accoucheur du côté de la bien-  
séance , l'Auteur s'efforce de dé-  
truire ce qui est allegué du côté  
de l'utilité , & pour cela il re-  
marque qu'excepté Paris où cet-  
te profession s'est introduite, elle  
est inconnuë presque par tout ail-  
leurs, ce qui apparemment ne se-  
roit pas si l'interêt public eût de-  
mandé le contraire. Ensuite il  
foutient qu'il n'y a pas une fem-  
me entre cent peut-être , pas une  
même entre mille , qui ait besoin  
d'Accoucheur. Que les femmes  
naturellement adroites , sont très  
propres à ce genre d'operation ,  
auquel elles se sont formées, qu'il  
n'arrive pas plus d'accidens entre  
leurs mains qu'entre celles des  
hommes , ni dans les Provinces  
plus qu'à la Cour ; que s'il y a des  
Sages femmes ignorantes, le blâ-  
me en retombe sur les Chirur-  
giens qui les ont reçûës, & c'est  
une raison pour conclure qu'ils



doivent s'appliquer à les mieux instruire, mais qu'il ne s'ensuit pas qu'ils soient en droit de faire eux-mêmes pour elles, une fonction qui n'appartient qu'à leur sexe.

R E P O N S E.

L'Auteur après avoir inutilement tanté toutes sortes de moïens pour foutenir son indécence, s'efforce aussi vainement de vouloir détruire l'utilité d'un Accoucheur: non-seulement dans les Accouchemens naturels & ordinaires. Mais même dans les plus laborieux & les plus difficiles. La profession d'Accoucheur, est inconnüe, dit-il, par tout ailleurs excepté Paris où elle est introduite La fausseté de cette proposition est toute notoire, puisqu'il n'y a point de Villes ni même de Bourgs un peu considerables où il n'y ait des Chirurgiens qui se mêlent d'accoucher. Dans la Ville où je suis qui n'est pas des plus considerables de nôtre Province, nous sommes deux qui en



176 *Rep. à l'indécence aux hommes.*  
faisons ouvertement profession.

Ce qu'il dit ensuite, qu'entre cent & même mille femmes qui accouchent il n'y en a pas une qui ait besoin d'Accoucheur, n'est pas avancé moins temerairement, puisque de quatre Accouchemens que je fis il y a quelque temps dans un même jour, il y en eût deux naturels que la femme la moins entendüe auroit pû faire, & deux contre nature, dont les enfans n'auroient jamais vû le jour sans le secours que je leur donnai, comme auroit pû faire tout autre Chirurgien Expert, mais qui seroient très certainement morts au ventre de leurs meres, qu'ils auroient aussi fait perir, si ces Accouchemens avoient été abandonnées à des Sages-femmes même des plus routinées, au lieu que ces meres & ces enfans sont presentement bien vivans.

Je ne disconviens pas qu'une femme naturellement adroite, vertueuse, & qui aiant eü de l'éducation, se seroit fait instruire par un habile Accoucheur, comme fit Agnodice dans la fameuse école d'Herophile, ne fut très propre pour être Sage-



femme : mais encore un coup, une pareille femme ne veut pas se commettre à un tel métier, où il y a des veilles & de grandes peines à essuyer & peu de profit à faire. De plus il ne se trouve point à présent de ces Héroïnes que le point d'honneur, & une loüable émulation, porte à tout entreprendre pour le pourvoir de ces rares talens.

Nous voyons au contraire journellement de la part des femmes qui embrassent cette profession, de si cruels, de si tristes, & de si funestes événemens, qu'ils font frémir d'horreur tous ceux qui en ont connoissance: ce qui arrive à Paris comme en Provyince par la fausse gloire de ces ignorantes, qui attendent le plus souvent à l'extrémité à demander le secours des Chirurgiens, & pour peu qu'on doute de ce que j'avance il ne faut pour se convaincre de la vérité, que lire les livres de Messieurs Peu, Mauriceau, & des autres Accoucheurs.

Pour ce qui est de l'instruction des Sages-femmes dont l'Auteur prétend imputer le défaut, aux Chirurgiens



178 *Rep. à l'indécence aux hommes*  
qui les reçoivent, & qui selon lui, devroient les mieux instruire; ce que l'on peut dire à cet égard, c'est 1<sup>o</sup>. Que l'Auteur en disant cela, se contredit dans son système, car s'il est vrai que les Chirurgiens ne doivent point exercer la profession d'Accoucheur, comme il le prétend, ils n'ont point dû s'instruire inutilement de cette profession, & par conséquent il est injuste de les juger capables de bien instruire les autres de ce qu'ils ne doivent pas sçavoir eux-mêmes. Mais cette première revûë mise à part, l'Auteur devroit au moins sçavoir, qu'une Sage-femme peut répondre en perroquet, aux questions de pratique que lui font des Chirurgiens, sans sçavoir comme il faut s'y prendre pour executer ce qu'elle dit, & l'accouchement n'étant pas une operatiën dont les yeux puissent être les Juges, comme d'un bras ou d'une jambe que l'on coupe, les Examineurs sont obligez de s'en tenir aux Réponses de la Recipiendaire, & par conséquent la déclamation de l'Auteur aussi mal fondée, ne merite pas de réplique, si ce



n'est pour l'avertir qu'en taxant les Chirurgiens de négligence dans l'examen de la capacité des Sages-femmes qu'ils reçoivent, il auroit dû faire participer à cette négligence Messieurs les Medecins ses Confreres qui sont appellez à ces examens, où ils ont droit de suffrage qu'ils ne refusent jamais, dès qu'ils ont reçu l'honoraire qui leur est attribué; mais l'usage est parmi ces Messieurs de rejeter toujours la mal-façon sur les Chirurgiens & de se donner pour impeccables, ce qu'il ne leur sera pourtant pas facile de persuader au public.

*E X T R A I T.*

Que d'ailleurs la plûpart des Accouchements laborieux qu'éprouvent les femmes, ne viennent que de ce qu'elles n'ont pas sçû se ménager dans leur grossesse.

*R E P O N S E.*

Le manque de ménagement dans



180 *Rép. à l'indécence aux hommes*  
la grosse n'est pas la plus fréquente cause des Accouchemens laborieux ; & j'ai bien accouché des femmes de très mauvais Accouchemens qui n'avoient rien à se reprocher sur cet article.

*E X T R A I T.*

Or le régime qui leur convient dans ce tems-là , & qui doit être différent suivant la différence des temperamens , ne peut jamais être prescrit que par des Medecins sages & experimentez , qui connoissent les sources des maladies ; & non pas un nouveau genre d'operateurs inconnu à nos peres , par une sorte d'amphibie mal aisée à définir.

*R E P O N S E.*

Le régime d'une femme grosse ne consiste qu'à lui accorder ce qui est de son goût , quand ce sont des choses qui ne sont pas absolument



mauvaises, la reſtraignant ſeulement ſur la quantité en lui faiſant entendre, que ſon état demande un ménage-  
ment particulier, tant pour elle que pour ſon enfant.

Les Medecins les plus ſenſez conviennent de bonne foi qu'un habile Chirurgien verſé dans la pratique des Accouchemens eſt moins capable de faire des fautes en traitant des femmes groſſes & accouchées qu'ils ne ſont eux-mêmes, auſſi bien que dans le traitement des enfans. Monſieur le premier Medecin le declara hautement dans la maladie du dernier Dauphin, à l'égard de Monſieur Clement. Au reſte le nom d'Accoucheur eſt beaucoup moins barbare que celui de Lithotomiſte, ce dernier étant dérivé de la langue greque, & l'autre aiant une étimologie tout au plus latine, enfin cet amphibie ſe définit par operation de la main ſans aucune difficulté qui ait été inconnuë à nos peres.



*E X T R A I T.*

Car un Accoucheur ne se donne plus pour Chirurgien, il est est au-dessus, il lui ordonnera; de sorte que s'il faut saigner, operer ou panser, un autre Chirurgien que l'Accoucheur executera tandis que lui raisonnera, conseillera, ordonnera, lui seul enfin donnera ses avis. Si la fièvre ou d'autre maux surviennent à cette accouchée, il fera ses ordonnances, & mettra en besogne la Chirurgie & la Pharmacie. L'Auteur déclame contre cet abus, & de peur qu'on ne se laisse éblouir par la réputation d'habileté que certains Accoucheurs se sont faite, ou par les ouvrages qu'ils ont donnez au public, il prend soin d'insinuer que ces Accoucheurs ne doivent toute la vogue qu'ils ont eüe qu'à



une étoile favorable, & que les traitez qui ont paru sous leur nom ne sont que des copies imparfaites, de ce que d'anciens Medecins avoient observé avant eux sur cette matiere.

R E' P O N S E.

Je demanderois volontiers à l'Auteur, à quel degré d'élevation un Accoucheur peut aspirer? Tant qu'il accouche, il est Chirurgien & rien davantage. A la verité, les fatigues outrées qu'il a souvent à essuyer, & les mauvaises nuits qu'il passe sans prendre de repos, le faisant vieillir avant le tems, peuvent rendre sa main tremblante, & le mettre dans l'impuissance de saigner, mais tout le reste s'exécute par l'Accoucheur quand sa réputation est soutenuë par une longue suite de faits incontestables & bien approuvez, comme plusieurs Accoucheurs ont fait dans ce dernier siècle. Les termes d'abus, & de se laisser éblouir sont très mal placez à l'égard des Accoucheurs,



184 *Rép. à l'indécence aux hommes*  
par l'Auteur de l'indécence ; mais il  
se prend à toutes branches sans pou-  
voir être stable sur aucune. Un Ac-  
coucheur qui a vieilli dans sa pro-  
fession, n'est-il pas en droit de don-  
ner ses avis, de conseiller, d'ordon-  
ner, & de mettre la Chirurgie & la  
Pharmacie en besogne, quand il s'a-  
git des maladies des femmes qui sont  
sous sa direction, mais a-t'on jamais  
vû qu'un Chirurgien Accoucheur  
ait, dans ces occasions, mandé un  
autre Chirurgien à son secours, à  
moins qu'il ne fasse une profession  
particuliere des Accouchemens, &  
cela pour conferer avec eux dans des  
cas extraordinaires & très difficiles,  
lui qui est preferé aux autres pour  
traiter les maux qui viennent aux  
parties cachées, non-seulement des  
femmes qu'il accouche, mais encore  
à celles qu'il n'a jamais connuës,  
parce qu'un Accoucheur leur fait  
moins de peine qu'un autre dans ces  
occasions : ce qui a fait, par exemple  
que tout foible Chirurgien que je suis  
j'ai été appelé plusieurs fois à vingt  
& trente lieuës de Valognes, quoi-  
que les Dames pour qui j'allois, fus-  
sent



sent à portée , de consulter de très habiles Chirugiens , n'ayant quoy qu'en dise l'Auteur , jamais commis de Chirurgien à ma place pour faire quelque operation que ç'ait été.

Mais que peut entendre l'Auteur , quand il dit que les traitez qui ont paru sous les noms des Accoucheurs , ne sont que des copies imparfaites de ce que d'anciens Medecins avoient observé avant eux sur cette matiere ; & comment ne s'est-il pas aperçû , qu'en avançant cette fausseté , il se contredit luy même grossierement au sujet de cet amphibie qu'il prétend avoir été inconnu à nos peres , puisque selon lui , nos peres ont été eux mêmes ces amphibies , car si d'anciens Medecins avoient observé , comme il dit , ce qu'on lit dans les livres des Accoucheurs modernes ; il faudroit qu'ils eussent eux-mêmes pratiqué les Accouchemens ; ce qui jette l'Auteur de l'indecence dans une terrible contradiction.

Mais cet Auteur ne prouvera jamais ce qu'il avance à cet égard ; & on le défie à coup sur , de faire voir



186 *Rep. à l'indécence aux hommes*  
dans les livres des anciens Medecins:  
les observations dont les Accou-  
cheurs modernes ont enrichi cette  
partie de la Chirurgie, & les décou-  
vertes qu'ils y ont faites.

*E X T R A I T.*

Au reste il assure qu'en se de-  
clarant contre les Accoucheurs,  
il n'attaque pas pour cela les Chi-  
rurgiens en général, & encore  
moins ceux de Paris dont-il con-  
noît la capacité & le merite. Il  
ne blâme que cette espece de gens  
qui inconnus peut-être, ou peu  
employez dans la profession de  
Chirurgie, ont trouvé le secret  
de s'en faire une autre, que le  
bien public ne demandoit point,  
& que la pureté des mœurs dé-  
fend.

*R E P O N S E.*

Voici une conclusion tirée par les  
cheveux autant qu'elle le peut être.



Qui est l'homme de bon sens qui voudra y faire un peu d'attention, qui n'y trouvera pas autant de contradictions que de mots? Quelle raison cet Auteur auroit-il d'attaquer les Chirurgiens en général, & quel droit a-t'il d'excepter ceux de Paris? Où a-t'il jamais vû des gens inconnus se faire une profession particulière des Accouchemens, faute d'être employez dans la Chirurgie, puisque comme je l'ai fait voir, l'emploi des Accouchemens n'est que la suite d'une pratique consommée dans l'Art dont ils sont une des principales parties, & qui demande souvent des operations d'une extrême difficulté. Enfin si la pureté des mœurs deffend aux femmes de la campagne de se faire accoucher par des hommes, quel privilege ont celles de Paris pour en jouir en particulier. Mais cette exception que fait l'Auteur des Accoucheurs de Paris, n'est de sa part qu'une mauvaise récrimination. On sçait que c'est à ceux-là même qu'il en veut d'avantage, parce qu'il les trouve souvent



188 *Rép. à l'indécence aux hommes*  
en des lieux, où leurs conseils pré-  
valent sur les siens.

*Conclusion de la Réponse.*

Le résultat de la réponse que nous avons faite à l'extrait du livre de l'indécence, se réduit à faire entendre au public. 1°. Que la nécessité excuse l'indécence aux femmes de se faire accoucher par des hommes. 2°. Que le danger où sont la mere & l'enfant de perir bien plutôt entre les mains des femmes qu'entre celles des hommes, établit cette nécessité. 3°. Que cette nécessité durera tant que les femmes n'apprendront pas la Chirurgie pour être de bonnes Accoucheuses, ce qui seroit une indécence pour elles, puisqu'il faudroit qu'elles en fussent instruites par les hommes.

L'Arrest de l'Areopage prouve que les Chirurgiens étoient Accoucheurs avant ce tems-là, & que si on accorda aux femmes la permission d'accoucher, on ne l'ôta pas aux Chirurgiens. Il est & sera toujours permis aux personnes imprudentes de se confier aux Sages-femmes, sans



qu'il soit deffendu aux femmes sensées de prendre des précautions dignes de la prudence Chrétienne , pour conserver leur vie & celle de leurs enfans , en ne sacrifiant pas l'une & l'autre , aux vains scrupules d'une indécence imaginaire que Dieu ni les hommes raisonnables n'approuveront jamais.

Il est de la sagesse entre deux inconveniens de choisir le moindre : Or seroit-ce agir en femme Chrétienne d'aimer mieux tuer son enfant souvent sans lui assurer la vie de l'ame par le Baptême , que de permettre un attouchement qui seroit indécent en tout autre tems , mais aussi innocent que nécessaire en celui dont il s'agit. Un scrupule si peu fondé est un reste de Pharisaïsme , qui s'attache à l'écorce de la Religion , & qui en néglige l'esprit qui est la charité & la justice. L'indécence n'est pas un peché , au contraire l'indécence conseillée par la charité , est une action très louable , & que voit-on autre chose que des actions apparemment indécentes , mais au fond très pieuses dans tant



190 *Rep. à l'indécence aux hommes &c.*  
d'Hôpitaux, où de saintes Filles ont  
soin de secourir les pauvres malades  
de tout sexe? On peut faire un mau-  
vais usage des meilleures choses,  
s'ensuit-il pour cela qu'elles cessent  
d'être bonnes? faudra t'il donc abo-  
lir l'usage de la Medecine & de la  
Chirurgie, supposé qu'il y eût des  
Medecins & des Chirurgiens assez  
malheureux pour en abuser?





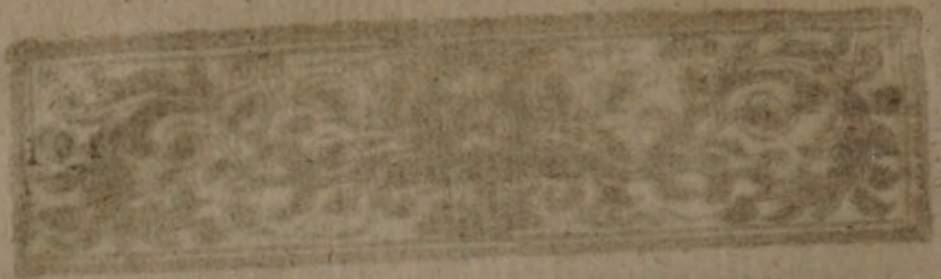
# RÉPONSE

A LA

## DISSERTATION

*Sur l'obligation aux Meres de  
nourrir leurs Enfans de leur  
propre lait.*





R E P O N S E

A LA

D I S S E R T A T I O N

DE L'AUTHEUR DE L'INDIC

A LA

Par l'obligation aux Nations  
de leur donner leur Liberté

Proposée par M. de

l'Académie des Sciences

de Paris, le 17 Mars 1751

par M. de

l'Académie des Sciences

de Paris, le 17 Mars 1751

par M. de

l'Académie des Sciences

de Paris, le 17 Mars 1751





# REPONSE

A LA

## DISSERTATION

DE L'AUTEUR DE L'INDECENCE,

*Sur l'obligation aux Meres de  
nourrir leurs Enfans de leur  
propre lait.*

**J**E ne conteste point à l'Au-  
teur de l'Indécence, que  
l'obligation aux Meres de  
nourrir elles-mêmes leurs  
Enfans, ne soit de droit naturel ; je  
conviens que c'est une vérité constante  
& reconnue de tout tems, pratiquée  
plus généralement & plus réguliè-  
rement dans les premiers tems du monde,  
qu'elle ne l'a été dans la suite des sie-  
cles, & que les femmes un peu aisées

R



font aujourd'hui tres blâmables de s'en dispenser de plus en plus, sur des pretexts tres frivoles, comme sont ceux d'une fausse honte de se singulariser parmi les personnes de leur rang, qui sont dans l'usage de s'en dispenser par paresse, par molesse, par amour propre, pour le maintien de leur beauté; & les personnes d'une grande distinction, sous ombre qu'il est malséant à des Dames de leur qualité de descendre à des emplois si bas, qui ne doivent occuper que des malheureuses. J'adopte toutes les raisons qu'allègue l'Auteur pour détruire ces faux pretexts; & je tombe d'accord avec lui que bien que l'usage des nourrices soit fort ancien, l'ancienneté d'un mal ne prescrit point pour le rendre bon. Je ne suis pas moins persuadé que lui qu'on expose tres souvent les enfans à de grands perils, en leur donnant des nourrices étrangères, & que les meres s'exposent elles-mêmes à des incommoditez considerables en ne les nourrissant pas.

Mais je crois d'ailleurs que les mêmes raisons de Physique, de Medecine, de Morale & de Politique, que l'Auteur employe pour rendre cette



obligation, autant qu'il peut, indispensable, peuvent de même servir à prouver qu'il y a quantité de meres qui exposeroient leur vie & celle de leurs enfans, si elles les nourrissoient elles-mêmes, en des cas que l'Auteur traite de faux pretextes, & que je regarde comme des dispenses treslegitimes d'une obligation si generale.

L'Auteur convient que les meres sont legitiment dispensées de nourrir leurs enfans en deux occasions. 1<sup>o</sup>. Quand elles sont actuellement malades: 2<sup>o</sup>. Quand elles ne peuvent les allaiter, soit à cause de la mauvaise disposition de leurs mammelles, ou par un défaut d'humide dans leur complexion, qui ne leur permet pas de fournir une suffisante quantité de lait à leurs enfans.

Il rapporte ensuite les raisons sur lesquelles les Payens dispensoient les meres de cette obligation, qui étoient 1<sup>o</sup>. Leur état languissant & mal-sain. 2<sup>o</sup>. L'envie ou la necessité de multiplier les enfans pour en peupler les familles. Un homme celebre, dit l'Auteur, y ajoûte les infirmités de l'enfant, qui pourroient alterer la santé de



196 *Rép. à l'obligation aux meres*  
la mere : à quoi il joint une quatrième  
raison alleguée par la plûpart des me-  
res , c'est la contradiction de leurs ma-  
ris , qui , croyant , poursuit l'Auteur ,  
que leurs femmes ne sont faites que  
pour eux , les obligent à se refuser à  
leurs enfans.

L'Auteur prétend que ces dispenses  
qui ont paru legitimes aux Payens ,  
souffrent pourtant de grandes difficul-  
tez. La raison qui se prend , selon Sce-  
vole de Sainte Marthe , des infirmittez  
que l'enfant pouroit communiquer à  
sa mere , ne lui paroît pas bien fondée ,  
parce que dit l'Auteur , si le lait de la  
mere étoit jugé plus propre qu'un au-  
tre lait pour le soulager de ses infirmi-  
tez , elle ne pouroit pas en conscience  
lui refuser ce secours. A quoi je repons  
qu'il faut faire distinction d'infirmi-  
tez : si c'étoit une gale simple , ou quel-  
qu'autre incommodité qui ne mît  
point la vie en danger , à la bonne  
heure ; mais si c'étoit un mal qui se  
communiquant à la mere , pût la met-  
tre en danger de perir , comme pou-  
roient être le scorbut , le mal venerien ,  
ou quelque autre maladie contagieuse  
qui pût la mettre dans un peril émi-



ment, la mere ne seroit point obligée de risquer sa propre vie pour soulager son enfant, parce que selon la Loy de nature & celle de l'équité, c'est plutôt à l'enfant de donner sa vie pour le salut de sa mere, afin de luy faire une espece de restitution de celle qu'il tient d'elle, qu'à la mere de donner la sienne pour sauver son enfant, à qui elle n'est redevable que des fatigues de sa grossesse, & des peines qu'elle a souffertes dans un long & rude travail, qui ne demanderoient de sa part aucun retour, si la tendresse maternelle ne prévaloit sur ces peines, dont la mémoire s'efface aisément pour faire place à l'amour, qui seroit outré s'il alloit jusqu'à s'engager à faire à son enfant un sacrifice de sa vie: prérogative réservée à l'amour sans bornes du Sauveur du monde, qui a bien voulu donner la sienne pour des ingrats qui la tenoient de sa bonté infinie.

La raison tirée de la volonté du mari, qui revendique ses droits sur sa femme par préférence à ceux de l'enfant, ne satisfait pas l'Auteur pour deux raisons. 1<sup>o</sup>. Parceque cette volonté du mari peut être de concert avec



l'incontinence de la femme : 2<sup>o</sup>. Parce qu'une femme en nourrissant son enfant , peut aussi bien vivre avec son mari , que vivent avec les leurs les nourrices à qui l'on donne des nourrissons.

Cependant comme l'Auteur lui-même avoue qu'en pareil cas S. Paul semble disculper une femme , qui , selon cet Apôtre , doit être soumise à son mari , & ne lui doit être soustraite pour quelque cause que ce soit ; je prends contre l'Auteur l'affirmative avec S. Paul , & j'estime qu'en cette occasion elle doit plutôt se soumettre à son mari , cette soumission étant de precepte , que de satisfaire à l'obligation de nourrir son enfant , qui n'est que de simple conseil , parce qu'en matière de Morale , plus encore qu'en toute autre , entre deux obligations auxquelles on ne peut pas satisfaire en même tems , il faut preferer la plus essentiellement obligatoire , qui est celle de precepte , à celle qui l'est moins , n'étant que de conseil.

La raison de Plutarque , qui prétend que le desir ou la necessité de peupler une famille par la multiplication des



enfans, dispense une mere de les nourrir, n'a pas plus d'attrait pour l'Auteur que les précédentes ; pour deux raisons. 1<sup>o</sup>. Parce que nous ne sommes plus, dit l'Auteur, au tems des Patriarches, qui avoient en vûe dans leurs mariages le plaisir de se voir au milieu d'une nombreuse famille, qui faisoit leur richesse par le profit qu'ils tiroient du travail de leurs enfans ; mais aujourd'hui que le travail est devenu honteux aux personnes aisées, & que les enfans ne songent qu'à jouir des richesses de leurs peres, le nombre des enfans est devenu formidable. 2<sup>o</sup>. Parce que de si fréquentes grossesses & de si fréquens accouchemens alterent la constitution des meres, & leur font procréer des enfans foibles & mal-sains, dont la plûpart meurent avant le tems. Ainsi les Familles & même l'Etat s'en trouveroient mieux, si les meres faisoient la moitié moins d'enfans, qui fourniroient à la Republique des hommes forts, vigoureux, & d'une santé propre à soutenir toutes sortes de fatigues dans les plus pénibles emplois & les plus utiles à l'Etat.

Mais c'est ce même interêt d'Etat



200 *Rép. à l'obligation aux meres*  
qui m'empêche d'être du sentiment de l'Auteur, parce que generalement parlant, dans les familles fécondes où les enfans se multiplient fréquemment, on sçait par experience que s'il en meurt quelques-uns, il y en reste toujours un plus grand nombre que dans celles où il ne s'en procrée que tres peu, qui sont souvent réduites à n'en plus avoir. Cependant quoique je ne sois pas à cet égard du sentiment de l'Auteur de l'Indecence, je ne crois pour tant pas que cette raison de multiplier les enfans, dispense legitimement les meres de nourrir autant qu'elles peuvent, ceux qu'elles mettent au monde, à moins que la volonté de leurs maris, auxquelles elles doivent être soumises par precepte, ne se joignent absolument pour les en empêcher.

Deux autres raisons de dispenser les meres de nourrir leurs enfans, que l'Auteur regarde comme de faux pretextes, me paroissent des causes tres legitimes pour les disculper d'un semblable devoir. Ce sont la foiblesse de leur poitrine & la délicatesse de leur temperament. Voici ce qu'allegue



l'Auteur contre la premiere raison. Rien, dit-il, ne détruit tant la poitrine, selon l'opinion commune, que la fonction de nourrice, cependant un des plus fameux Medecins d'Angleterre, \* où les Pthysies sont tres communes, fait observer que les meres menacées en apparence de cette fâcheuse maladie, s'en preservent en nourrissant leurs enfans : *Etiam si tabida videntur natura sua & graciles, tamen inter lactandum pinguescunt.* Mais comme l'Auteur de l'Indecence pretend que le préjugé de cette prétendue foiblesse de poitrine causée par l'alaitement d'un enfant, n'est fondée que sur la perte que fait la mere de ses propres sucs, pour fournir à l'enfant qu'elle nourrit, le lait dont il a besoin, il s'efforce de faire voir par un calcul qui ne peut pourtant être bien juste, que la suppression des menstrues redonne à une nourrice à peu pres la même quantité de sucs qu'elle donne en lait à son enfant. Mais malgré l'illusion d'un tel calcul, & ce que le Medecin Anglois avance dans sa Physiologie, je soutiens à l'Auteur que tout ce

\* Morton, dans sa Physiolog. page 3.



202 *Rép. à l'obligation aux meres*  
qu'il propose est contraire à l'expérience : ce qui paroîtra par une observation que je vais rapporter , entre beaucoup d'autres que je pourois produire sur le même sujet.

La femme d'un Officier de nôtre ville, d'un temperament chaud & sec , que j'avois accouchée plusieurs fois , voulut par un entêtement bizarre , & même dans un âge assez avancé , commencer à être nourrice. J'eus beau lui représenter que son temperament s'y opposoit , qu'elle n'avoit pas assez de lait pour faire une bonne nourriture ; que son lait qui étoit épais , d'une couleur tirant sur un jaune verdâtre & d'un goût salé , ne convenoit point à son enfant : & de plus que ne s'étant point faite à ce manège pour ses premiers enfans , il étoit trop tard de s'en aviser. Ces remontrances faites à une personne entêtée , ne servirent qu'à la confirmer davantage dans sa résolution. Elle alaita son enfant pendant un mois ou environ , après quoi se trouvant accablée à n'en pouvoir plus , & son enfant qui étoit un garçon , venu au monde gros , gras , fort & vigoureux , n'étant plus qu'un squelete vi-



vant, attaqué d'une toux sèche presque continuelle, revenue enfin de sa fantaisie, elle me rappella à son secours : je donnai une tres bonne nourrice à son enfant, qui vécut encore deux mois en langueur, & je trouvai après sa mort par l'ouverture de son cadavre, qu'il avoit un abcés dans la poitrine qui occupoit tout le poumon gauche. Or si le bon lait que je fis donner à cet enfant, ne put rétablir le desordre que le mauvais lait de sa mere avoit causé dans sa poitrine, elle eut elle-même bien de la peine à revenir de l'épuisement où elle s'étoit réduite dans le peu de tems qu'elle avoit été nourrice.

On a lieu d'inferer de cette relation que malgré le louable penchant que peuvent avoir plusieurs femmes à nourrir leurs enfans, il est souvent du devoir du Medecin de les empêcher de suivre leur inclination, à cause du préjudice que cette action louable par elle-même peut porter tant à la mere qu'à l'enfant. L'observation que je vais bientôt rapporter, doit convaincre les plus incredules, que la délicatesse du temperament est une raison tres



204 *Bép. à l'obligation aux meres*  
legitime de dispenser une mere de  
nourrir son enfant , sur peine de la  
vie.

L'Auteur de l'Indecence persuadé  
que la délicatesse de la complexion  
n'est qu'un faux pretexte pour empê-  
cher une femme de nourrir son enfant,  
s'explique ainsi sur cet article dans le  
VIII. chap. de sa 2<sup>e</sup> Dissertation. Cette  
prétendue délicatesse est , dit-il , mal  
entendue , puisqu'il ne faut pas plus de  
force pour nourrir un enfant , que  
pour le mettre au monde ; ce qui a fait  
dire à Erasme dans ses Colloques , *de-  
dit vires ad concipiendum , haud dubiè  
& ad lactandum*. D'ailleurs est - ce  
que les ennuis d'une grossesse , & les  
efforts qu'il coûte pour donner le jour  
à un enfant , font moins souffrir la san-  
té que la peine de l'alaiter ?

Ce raisonnement saisit d'abord l'en-  
tendement du Lecteur en faveur de  
l'Auteur de l'Indecence ; mais pour  
peu que l'on y fasse de réflexion , l'on  
s'aperçoit bientôt que cet édifice porte  
à faux : car si les ennuis d'une grossesse  
qui dure neuf mois entiers , & les ef-  
forts d'un accouchement qui la suit ,  
sont de l'aveu même de l'Auteur , ca-



pables de blesser la santé d'une personne naturellement foible & délicate, & par conséquent de l'affoiblir encore considérablement, dans quel état doit-on présumer qu'elle se rrouvera, quand étant déjà beaucoup affoiblie, elle aura continué pendant plus d'une année à souffrir autant de peine qu'elle en a soufferte pendant sa grossesse, & durant le travail d'un accouchement peut-être long & laborieux : ce surcroît de blessure à sa santé doit-il la mettre dans un fort bon état ? & aura-t'on lieu d'être surpris qu'elle ait un sort pareil à celui de la personne qui fait le sujet de l'Observation suivante.

Une jeune femme d'une complexion foible & délicate, & d'un temperament melancolique, voulut contre mon avis, nourrir son enfant, ce qu'elle fit pendant deux mois, sans avoir égard à une petite toux seiche dont elle se sentit incommodée dès qu'elle commença d'être nourrice, qui lui fut causée par la perte de son repos, & par le froid qu'elle souffrit en donnant à tetter à son enfant qui ne cessoit de crier pendant la nuit. Sa



poirrine, s'affecta enfin de telle manière, qu'une fièvre lente s'étant jointe à cette mauvaise disposition, elle fut obligée de cesser d'être nourrice. Elle me pria de lui en choisir une bonne, ce que je fis, & lui ayant donné son enfant dans un mauvais état, il se rétablit fort bien dans la suite, pendant que les indispositions de la mere augmentèrent à un tel point, qu'elle mourut après avoir cruellement souffert pendant quelques mois tous les plus fâcheux accidens de la pulmonie.

Que si des raisons de Physique & de Medecine engagent les Medecins & les Chirurgiens Accoucheurs à empêcher les meres de nourrir leurs enfans, bien plus souvent que ne le prétend l'Auteur de l'Indécence, il y a aussi des raisons Morales qui doivent les en dispenser.

Personne n'ignore que le lait peut communiquer à l'enfant les bonnes ou les mauvaises inclinations de celle qui le nourrit, & c'est sur cette raison même que l'Auteur de l'Indécence insiste beaucoup, pour engager les meres à nourrir leurs enfans, de peur qu'en



leur donnant des nourrices dont les mauvaises mœurs ne sont pas facilement connues, les enfans ne succent malheureusement avec ce lait impur les mauvais penchans de leurs nourrices. Mais si la mere a elle-même de mauvaises inclinations elle n'a pû manquer de les communiquer à son enfant dans la premiere formation, & avec le sang qu'il a puisé dans son sein pour son accroissement & pour sa nourriture durant sa grossesse; & si elle y joint encore son lait pendant une ou deux années, elle les y fixera de telle sorte, qu'elles deviendront chez cet enfant des vices incorrigibles: & dans ce cas là on ne peut employer de meilleur moyen pour corriger ou pour détruire, s'il est possible, ces mauvaises impressions, que le lait d'une nourrice vertueuse, propre à lui inspirer des penchans tout opposez. Quelques exemples éclairciront mieux la chose que tout ce que je pourois dire pour la développer.

Un Teinturier de la rue du Fouare qui logeoit vis-à-vis de la maison où je demeurois à Paris, dont la femme avoit eu des enfans tous les ans sans en



208 *Rép. à l'obligation aux meres*  
avoir pû nourrir aucun faute de lait,  
mé dit un jour que tous les enfans  
ayant eu chacun leur nourrice, avoient  
tous des inclinations différentes ; que  
les uns étoient gais & alertes, les au-  
tres tristes, sombres & taciturnes ;  
mais que le penchant qu'elle apperce-  
voit dans un qu'elle me montra, lui  
faisoit plus de peine que ceux de tous  
les autres, parce qu'ayant été nourri  
par une femme débauchée, il en avoit  
déjà toutes les inclinations, quoiqu'il  
n'eût alors que sept ans ; ce qui me fut  
confirmé quelques jours après par la  
fille de mon hôtesse, âgée de treize à  
quatorze ans, qui m'avertit de faire at-  
tention aux actions de ce petit garçon,  
qu'elle alloit le laisser faire, & feindre  
de n'y pas songer. Il coula aussi tôt la  
main le long du bras de cette jeune  
fille aussi loin qu'il put ; & voyant  
qu'elle ne lui faisoit aucune résistance,  
il changea de route, & passa de la  
manche à l'ouverture de la poche de sa  
jupe, & l'auroit portée jusqu'à l'en-  
droit que l'on entend assez sans le nom-  
mer, s'il y eût rrouvé la même liberté  
qu'au bras.

Il semble d'abord que cet exemple  
soit



soit directement contre moi , en faveur de l'Auteur de l'Indecence , mais il ne faut qu'y faire un peu d'attention pour concevoir que si un enfant né d'une honnête femme , est capable pour avoir succé un mauvais lait , de donner dès sa plus tendre jeunesse des préjugez si peu avantageux pour la suite de sa vie , que ne doit-on pas attendre d'un autre qui non-seulement auroit été nourri d'un lait aussi pernicieux , mais qui auroit été engendré dans un cloaque d'impudicité pareil à celui que je vais représenter dans l'exemple suivant.

Une jeune Dame riche & bien-faite , que ses parens avoient mariée par raison selon son bien & sa condition , voulut étant devenue veuve bien-tôt après , se marier à sa fantaisie. Elle choisit un Cavalier des mieux tournez , bel homme , d'une condition à peu pres égale à la sienne , mais qui n'avoit d'ailleurs que la cappe & l'épée. Ce charmant mari remplissant dignement son devoir dans les commencemens du mariage , fut fort du goût de la Dame ; mais la possession ayant quelque tems après fait changer les allures de l'é-



210 *Rép. à l'obligation aux meres*  
poux, la Dame changea pareillement  
les siennes : & comme un mauvais  
penchant jette insensiblement celui ou  
celle qui s'y livre dans un déreglement  
entier & absolu, la Dame forma le  
dessein d'aller à Paris chercher les oc-  
casions de ne plus trouver d'obstacles  
à ses plaisirs ; & pour lever les opposi-  
tions dont son mari & sa famille auroit  
pû traverser son projet, elle fit valoir  
des pretextes, lesquels au défaut de  
réalité avoient quelque lueur de vrai-  
semblance. En un mot elle s'y rendit &  
y resta plus d'une année, s'abandon-  
nant aux plus terribles excès où l'on  
puisse pousser la débauche, & aussi  
long-tems que durèrent son argent &  
son credit. Destituée de l'un & de  
l'autre, & se trouvant de plus dé-  
ja avancée dans une grossesse à la-  
quelle son mari n'avoit aucune part,  
elle ne laissa pas forcée par la nécessité,  
de lui mander qu'elle comptoit partir  
incessamment pour aller faire ses couches  
auprès de lui. Son mari parfaitement  
instruit de son libertinage avant même  
qu'il l'eût épousée, plutôt pour son  
bien que pour sa personne, alla au de-  
vant d'elle, l'a reçut avec toute la bon-



té imaginable , & lui rendit durant le reste de sa grossesse & pendant ses couches tous les services & tous les secours nécessaires. Je l'accouchai d'un garçon ; mais après s'estre relevée , par une délibération de sa famille approuvée en Justice , elle fut enfermée dans un Couvent , pour y rester au moins jusqu'à la mort de son mari , & peut-être jusqu'à la fin de sa vie.

Or si le mari & ceux qui ont quelque autorité dans cette famille , ont voulu faire naître de bonnes inclinations à un enfant né d'une telle mere , de quel autre moyen ont-ils pu se servir , que du secours d'une nourrice qui ayant des inclinations toutes contraires à celles de la mere de cet enfant , ait été propre à luy en faire prendre de pareilles avec son lait , ou de corriger autant qu'il étoit possible ce qu'il y avoit d'impur dans les principes de sa formation.

Je pourois encore alleguer d'autres cas où une mere peut être legitimement dispensée de nourrir son enfant , comme , par exemple , lorsqu'elle passe quarante ou quarante-cinq ans , parce qu'alors elle n'est plus en état de four-

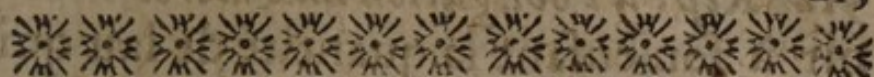


312 *Rép. à l'obligation aux meres*  
nir à son enfant la quantité de lait qui  
lui est nécessaire.

Ou bien lorsqu'un gros commerce  
qui est le soutien de sa famille, roule  
sur elle, & ne luy permet pas de don-  
ner ses soins à cette nourriture, l'inte-  
rêt d'une famille entiere étant préfe-  
rable à celui d'un enfant, qui n'en fait  
qu'une partie. Mais il me suffit en ré-  
futant par des experiences les raisons  
que l'Auteur de l'Indécence a alle-  
guées pour les mettre au nombre des  
faux prétextes, d'avoir fait voir que  
les exceptions de cette obligation,  
toute naturelle qu'elle soit, ont beau-  
coup plus d'étendue qu'il ne se l'est  
imaginé dans sa seconde Dissertation,  
puisque c'est-là tout ce que je m'étois  
proposé d'exécuter dans ma Réponse.







# LETTRE

E'CRITE

A M. DE LA MOTTE,

M<sup>e</sup> CHIRURGIEN A VALOGNES,

Par un Chirurgien de Paris :

*Sur deux difficultez qui combattent  
fortement l'ancienne opinion de la ge-  
neration de l'homme par le mélange  
des deux semences.*

**V**OUS me demandez, Monsieur, avec instance, qu'après avoir fait la lecture de votre Dissertation sur la generation de l'homme, je vous dise les raisons qui m'ont porté à embrasser le sentiment des Ovistes, plutôt qu'à demeurer à votre exemple, ferme & constant à soutenir l'ancienne opinion, qui veut que la generation se fasse par le mélange des deux semences.

Cette instance, Monsieur, faite de votre part avec politesse, me fait passer sur la répugnance que j'ai d'entrer dans des controverses qui sont mieux séantes à de jeunes gens que l'avidité de tout sçavoir porte à vouloir approfondir les choses mêmes sur lesquelles l'Auteur de la nature a jetté les voiles



les moins pénétrables, qu'elles ne conviennent à des personnes à qui l'expérience doit avoir appris que les connoissances humaines ont des bornes que l'on ne peut franchir sans temerité.

Le mystere de la generation de l'homme me paroît assez de ce caractere, & je doute que l'on ait jamais sut ce point, comme sur bien d'autres, toute l'évidence que l'on pourroit desirer.

Mais pour venir sans delai à ce que vous souhaitez de moi, j'aurai, Monsieur, l'honneur de vous dire que l'opinion des œufs ne parut pas plûtôt sur la Scene, qu'on la regarda comme un Paradoxe des plus extravagans; les petits Maîtres en plâsantèrent; le Théâtre s'en divertit; les Précieuses prirent la chose sur le ton serieux, & la regarderent comme un outrage sanglant que l'on faisoit à leur sexe, de le comparer à celui des poules; & la plûpart des gens qui jugent de tout superficiellement, la mirent au rang des creuses visions que font naître dans l'esprit des speculatifs ces meditations profondes, dans lesquelles ils donnent un libre effort à leurs idées, en sorte, disoient-ils, qu'un homme de bon sens a eu raison d'avancer qu'il n'y a point d'opinion si absurde, qui n'ait été soutenue par quelque Philosophe.

Cependant cette opinion qui avoit d'abord paru si étrange, ayant été adoptée par des Medecins & des Anatomistes d'un grand nom, les gens capables de se déprevenir la goûtèrent, & sur des experiences qui lui furent favorables, on reconnut que la nature n'étoit



pas si diverse dans les operations qu'elle sem-  
bloit l'être : & en examinant de plus près la  
maniere dont les animaux sont engendrez ,  
tant terrestres , aquatiques que volatiles , on  
fut comme forcé d'avouer qu'il y avoit beau-  
coup d'apparence que la generation de toutes  
sortes d'animaux se faisoit par le moyen des  
œufs : en sorte qu'insensiblement cette opi-  
nion qui avoit paru un Paradoxe insoutena-  
ble , est devenue l'opinion la plus probable &  
la mieux reçüe.

Les Objections que vous faites , Monsieur,  
contre l'opinion des œufs , dans la vûe de  
faire valoir celle du mélange des deux semen-  
ces , que vous prétendez ressusciter , sont les  
plus fortes & les plus judicieuses que l'on  
puisse faire contre les Ovistes ; je dis que  
vous prétendez ressusciter cette opinion , car  
elle est , pour ainsi dire , ensevelie dans le  
tombeau , & l'on regarde à present un Medec-  
cin , Anatomiste ou Chirurgien qui veut la  
soutenir , du même œil dont on regarderoit  
celui qui s'aviseroit de nier la circulation du  
sang ; mais sans vouloit me servir de cette  
espece de prescription , pour me dispenser de  
vous dire mon sentiment , je trouve qu'il y a  
deux difficultez qui seront toujourns des pier-  
res d'achoppement à l'ancienne opinion du  
mélange des deux semences.

La premiere de ces difficultez est le dé-  
faut d'un vaisseau different , propre à charier  
la semence de la femme du testicule à la ma-  
trice , vous prétendez qu'un grand nombre de  
canaux destinez à cet usage , parcourent l'es-  
pace qu'il y a du testicule à la matrice , mais



que ces canaux ne peuvent être apperçûs que dans le tems qu'ils font leur fonction. Vous sçavez, Monsieur, que l'invisibilité n'établit rien en bonne Anatomie, & qu'il faut des faits évidens pour mériter quelque créance: cette difficulté est pressante, mais elle n'est pas sans réplique, & je suis bien aise de vous laisser le plaisir de la répartie.

J'apprehende que ma seconde difficulté qui est d'un plus grand poids, ne vous permette pas d'y donner une bonne solution, au défaut de laquelle la pénétration de vôtre esprit ne manquera pas de vous suggerer quelque ingénieux faux-fuyant pour vous en tirer avec honneur; car comme l'éclaircissement de ces difficultés ne peut pas nous rendre ni vous ni moi plus habiles dans nôtre Profession, je regarde plû ôt cette controverse comme un jeu d'esprit, que comme quelque chose de sérieux & de fort important.

Quoiqu'il en soit, Monsieur, la difficulté qu'il me reste à vous proposer, regarde certains fœtus qui ont été trouvez après la mort des meres dans la cavité du ventre inferieur, sans qu'il parût par la moindre marque qu'ils fussent jamais entrez dans la matrice; or ce n'est qu'à la faveur de l'opinion des œ. f. que l'on peut rendre raison de ces faits si extraordinaires. Car quand cela arrive, on n'en peut inferer autre chose, sinon que l'œuf détaché de l'ovaire après l'impression qu'il a reçue de l'esprit seminal de l'homme, qui l'a gonflé & obligé de sortir de son calice, au lieu de s'engager dans les serres de l'extrémité frangée de la trompe, pour passer dans son canal, est tombé



tombé dans le vuide de l'abdomen, ou qu'il s'étant engagé dans le canal de la trompe, & y ayant trouvé un obstacle invincible à son passage, il s'y est accru jusqu'au point d'extension que ce conduit a pû souffrir.

Dans le premier cas où l'œuf s'est précipité dans la cavité du ventre sans entrer dans le canal de la trompe, on trouve que son pedicule ou son placenta s'est joint à quelque endroit du mesentere, & a tiré des vaisseaux qui s'y sont rencontrés, les sucs qui ont servi à la nourriture & à l'accroissement du fœtus, jusqu'à ce qu'étant devenu trop à charge aux parties du bas ventre, la mere a fait des efforts inutiles pour un accouchement qui étoit impossible, le fœtus étant hors des voyes qui auroient pû lui donner une issue; de maniere qu'après avoir fait perir la mere, à l'ouverture de son cadavre on trouva le fœtus dans la capacité du bas-ventre, au lieu de le rencontrer dans celle de la matrice.

Lorsqu'il s'est accru dans le canal de la trompe, où il n'a pas pû continuer son chemin jusqu'à la matrice, on le trouve aussi dans la cavité du ventre sans y avoir pris aucune attache, parce que ce fœtus étant mort avant d'y être tombé, le défaut de circulation n'a pû laisser prendre aucune liaison à une partie destituée d'esprits & privée de vie.

Ce sont, Monsieur, ces difficultez qui m'ont jetté dans le parti des Ovistes, & qui m'ont fait abandonner l'ancienne opinion du mélange des deux semences. Une bonne solution de ces deux difficultez pourroit m'y ra-



218 *Réponse de M. de la Motte*

mener : Je l'attens de vos lumières & de votre sagacité à pénétrer les véritables causes des effets de la nature, & suis en attendant cette satisfaction avec une très sincère estime...  
Monsieur, &c.

*R E P O N S E*

*de M. de la Motte à la Lettre précédente.*

**A** Prés vous avoir fait mes très humbles remerciemens, Monsieur, de la peine que vous vous êtes donnée de lire ma Dissertation sur la generation de l'homme, & d'avoir bien voulu me proposer vos difficultés, je vous prie de m'excuser si j'ose me promettre d'avoir peut-être plus de facilité à les lever, que vous ne semblez l'avoir appréhendé.

J'avoue qu'il convient mieux aux jeunes gens de s'engager dans des controverses de Physique & d'Anatomie, qu'à des personnes d'un âge avancé, & qu'il y a de la sagesse à se servir de son expérience pour se persuader que nos connoissances sont bien bornées; mais je ne crois pourtant pas que l'on soit blâmable à quelque âge que ce soit, de chercher la véritable cause des effets de la nature, & même de ceux sur lesquels il semble que son Auteur a jetté les voiles les moins pénétrables, parce que les limites qu'il a pû donner à nos connoissances, ne nous étant pas précisément marquées, nôtre indolence pourroit nous faire ignorer bien des choses, dont la connoissance a été réservée aux curieuses recherches que nous pouvons faire pour les découvrir.

J'ajoute à cela que les occupations essen-



tielles à la profession que nous avons embrassée, nous laissant de tems en tems quelques heures de loisir, il vaut bien mieux les employer à des reflexions indifferentes sur les causes des produictons de la nature, qu'à des amusemens frivoles, souvent nuisibles à la santé & contraires aux bonnes mœurs.

La premiere difficulté, Monsieur, qui vous empêche de croire que la generation de l'homme se puisse faire par le mélange des deux semences, vient, dites-vous, du défaut d'un vaisseau déferent propre à charier la semence de la femme du testicule au fond de la matrice, & de ce que les conduits que je prétens destinez à cet usage, ne sont pas visibles; qu'en bonne Anatomie il faut des faits évidens pour meriter quelque créance, & que l'ouverture toute manifeste du canal de la trompe de Fallope, prouve infiniment plus en faveur de l'opinion des œufs, qu'une multiplicité de conduits invisibles, que je prétens destinez à porter la semence des femmes du testicule à la matrice, ne prouve en faveur du mélange des deux semences, parce qu'on envisage naturellement ces conduits invisibles, comme les productions gratuites de l'imagination de celui qui les suppose existans, sans en alleguer aucune preuve.

Mais permettez-moi, Monsieur, de vous demander s'il est bien vrai que l'on n'admette jamais rien d'existant dans la Physique & dans l'Anatomie, à moins qu'il ne tombe sous nos yeux? Doutons-nous, par exemple, que l'air que nous respirons sans cesse existe dans la nature, parce que nous ne le voyons



pas ? & pour nous renfermer dans l'Anatomie du corps humain, doutons-nous du passage du sang des arteres dans les veines, quoique les derniers tuyaux de communication des uns aux autres échapent à nos yeux ? Ne sommes-nous pas convaincus que le chile est porté aux mammelles des femmes pour la formation du lait avant & après leur accouchement, quoique les conduits qui servent à ce transport, ayent échapé jusqu'à présent aux recherches des Anatomistes ?

On est persuadé qu'il se fait dans le parenchime de la rate la sequestration d'un suc particulier, quoiqu'on n'ait pas encore connu les canaux excreteurs, propres à charier ailleurs le suc sequestré dans ce viscere ; il en est de même des capsules atrabilaires, dont on ne peut certainement assigner l'usage, faute de connoître les conduits qui partent de ces glandes, pour se décharger de la liqueur qu'elles séparent, quoique l'on soit bien persuadé que ces organes n'ont pas été placez en vain parmi les autres visceres du ventre inferieur, & qu'il s'y fait quelque sequestration.

Mais les conduits dont on peut faire un plus juste parallele avec ceux qui doivent servir à charier la semence du testicule de la femme au fond de la matrice, sont les conduits lacteux ou veines lactées, qui rampent dans la doublure du mesentere, aussi bien que le canal thorachique enfermé dans la doublure de la plevre à côté des vertebres, tous conduits destinez à la distribution du chile, que l'on n'apperçoit que quand on ouvre le



corps d'un animal vivant, peu de tems après qu'il a mangé: car si l'on est tres sûr de l'existence de ces conduits, parce qu'ils sont tres visibles dans le tems que le chile passe des intestins au mesentere, & du mesentere dans le canal thorachique, pour se décharger ensuite dans la souclaviere, & se mêler dans toute la masse du sang, quoiqu'on n'ait jamais pû les voir dans un autre tems; si, dis-je, l'existence de ces vaisseaux est tres certaine, ne peut-on pas dire aussi que s'il étoit possible d'ouvrir un corps vivant dans le tems du coit, on pourroit voir distinctement les conduits qui portent la semence de la femme du testicule à la matrice, quoiqu'ils soient invisibles en tout autre tems, ce qui n'exclud pas plus la possibilité de leur existence, que l'invisibilité des veines lactées l'exclud hors du tems de la distribution du chile.

Vous voyez, Monsieur, par tous ces exemples que la bonne Anatomie ne demande pas toujours, pour croire qu'il y a des vaisseaux destinez à de certains usages, de les voir à découvert & en tout tems, & par consequent que je dois vous sçavoir gré d'avoir prévu que je ne demeurerois pas sans réponse à votre premiere objection.

Pour ce qui est, Monsieur, de votre seconde difficulté, qui regarde ces fœtus trouvez dans la capacité du ventre, sans avoir jamais entré dans la matrice; difficulté qui vous paroît d'un plus grand poids & plus difficile à résoudre que la premiere. Permettez-moi, M. de vous dire que si les Ovistes estiment que l'œuf pour avoir mal enfilé la route de la



222 *Réponse de M. de la Motte*

trompe, a pû se précipiter dans la cavité du bas-ventre, & y prendre son accroissement pendant quelques mois, il peut aussi fort bien arriver que l'ouverture de la trompe du côté de la matrice, quoiqu'ordinairement plus étroite du côté du testicule, se trouve par un vice de conformation beaucoup plus large qu'elle ne devrait être, & que les deux semences assemblées dans la matrice, après y avoir formé une espee de coagulum, ce coagulum, au lieu de s'attacher au fond de ce viscere, s'engage dans ce large passage, & tombe ensuite dans la capacité de l'abdomen, où se trouvant embarassé dans les replis du mesentere, qui pourra l'empêcher de s'unir par sa qualité visqueuse & gluante en quelque endroit de cet organe garni de vaisseaux, d'où le foetus tirera ensuite sa nourriture & son accroissement, comme il l'auroit pû faire au fond de la matrice, en s'attachant aux vaisseaux que ce coagulum y rencontre, dès qu'il s'y est formé par le mélange des deux semences, d'où s'ensuit l'accroissement du foetus, & des eaux qui sont nécessaires pour faciliter son mouvement dans les membranes qui l'enveloppent, lesquelles de minces & tres deliées qu'elles étoient d'abord, s'augmentent en tout sens, de la même maniere que fait un kiste qui contient la matiere d'une loupe ou le pus d'un abcés.

Si donc Mrs les Ovistes accordent à la trompe de Fallope l'intelligence dont elle a besoin pour accomplir sa manœuvre, qui est, selon eux, de s'appliquer à l'ovaire, d'en détacher l'œuf, & de le transporter jusqu'au



fond de la matrice ; pourquoi refusera-t-on au coagulum formé dans la matrice même par le mélange des deux semences , la possibilité de s'engager par accident dans l'ouverture de la trompe plus large qu'à l'ordinaire , de s'y arrêter par quelque obstacle qu'il peut trouver dans son passage , ou le passage se trouvant libre , de le déposer jusques dans la cavité de l'abdomen , par une erreur comparable à celle de l'œuf, qui est quelquefois arrêté dans le canal de la trompe , ou qui par cas fortuit au lieu des'engager dans l'extrémité frangée du même canal , se précipite dans la cavité du bas-ventre.

Je ne sçai, Monsieur , tablant sur la possibilité des choses , si vous pouvez disconvenir que ces fœtus trouvez par extraordinaire dans la cavité du bas ventre , s'accordent également bien avec les deux opinions , c'est-à-dire avec celle des Ovistes & avec l'ancienne opinion du mélange des deux semences , & par conséquent que ce phenomene ne détruit point cet ancien systême : c'est ce que j'avois à vous démontrer. Après quoi , pour finir cette Lettre qui pouroit vous ennuyer par sa longueur , j'ai l'honneur de vous assurer que je suis & serai toujours tres reconnoissant de vôtre condescendance , & tres parfaitement ,

MONSIEUR,

V...;

T iiij



LETTRE DE M. PUZOS,

M<sup>c</sup> Chirurgien Juré à Paris,

A M. DE LA MOTTE,

M<sup>c</sup> Chirurgien à Valognes.

*Au sujet de sa Dissertation sur la generation de l'homme par le mélange des deux semences.*

**P**our répondre, Monsieur, à l'honneur que vous m'avez fait, de me demander ce que je pense de votre sçavante Dissertation sur la generation de l'homme par le mélange des deux semences, j'avois compté de la pouvoir lire une seconde fois, pour extraire de votre sentiment & de vos preuves ce qui m'a paru opposé à ce que j'ai toujours pensé sur cette article; mais M. D... votre ami l'ayant mise entre les mains de l'Imprimeur, je n'ai pû avoir cette satisfaction.

Cependant, Monsieur, autant qu'il peut m'en souvenir, je crois y avoir lû plusieurs choses qui, selon vous, s'opposent à l'acheminement de l'œuf de l'ovaire dans la matrice: premierement la distance de la trompe à l'ovaire, secondement la trompe beaucoup plus large du côté de l'ovaire que de celui de la matrice; en troisieme lieu l'inaction de la trompe par son défaut de muscles, qui d'é-



loignée qu'elle est de l'ovaire, puissent l'en approcher assez pour saisir l'œuf qui s'en détache tant par son propre poids, que par la fermentation qu'excite l'esprit seminal de l'homme.

Sur ces difficultez, Monsieur, qui vous font de la peine dans le système des Ovistes, j'use de la permission que vous m'avez donnée pour avoir l'honneur de vous dire.

1°. Que pour prouver que la trompe est capable de s'allonger & de s'appliquer sur l'ovaire, il ne faut que faire un peu d'attention à sa consistance molle & flexible, & au degré d'extersion qu'elle a dû soutenir, lorsqu'elle a conservé dans sa cavité un fœtus jusqu'au terme de deux, trois mois, & quelquefois davantage, pour se persuader que lorsque cette trompe est animée dans le temps du coit par une abondance d'esprits extraordinaire, toutes ses parties sont en état de se dilater en tout sens, & que le sang coulant dans ses artères abondamment & rapidement, il faut alors de nécessité qu'elle se gonfle & qu'elle touche immédiatement l'ovaire, de même qu'il arrive à la verge de l'homme, à la vue d'un objet agréable, de s'allonger & de grossir par l'affluence du sang & des esprits, au point où chaque particulier l'éprouve, ce qui se fait sans le secours de ses muscles, qui ne servent qu'à la lever & à la baisser.

2°. Quoiqu'on ne remarque pas de muscles bien apparens aux trompes de Fallope, on ne peut pas leur refuser des fibres charnues, qui dans le fond sont de véritables muscles, & qui sont capables de donner du mouvement à ces



organes, comme les fibres mouvantes de l'estomac & des intestins en donnent à ces viscères, qui font sans interruption des mouvemens très considérables : ainsi il est aisé de concevoir que l'irritation qui se fait aux trompes dans le tems du coit, & lorsque les esprits de la semence de l'homme passent dans leur canal, fait que leurs fibres s'étendent, s'allongent, & peuvent rester dans cet état autant de tems qu'il en faut pour attendre l'œuf, qui se gonflant par lui-même, va au-devant de ce tuyau, lequel dans cet état de tension est très disposé à le recevoir.

3°. Sur ce que vous alleguez que la trompe étant beaucoup plus large du côté de l'ovaire, & beaucoup plus serrée du côté de la matrice, la disposition naturelle de ce conduit doit empêcher l'œuf, dont le volume augmente d'un instant à l'autre, de parvenir jusqu'à la matrice, & qu'il peut même se briser dans ce passage par la contraction qu'il doit souffrir de son étroitesse.

Je répons à cette objection que la disposition de ce canal, toute irreguliere qu'elle paroisse, étoit nécessaire, parce que si l'ouverture de la trompe du côté de l'ovaire eût été la plus serrée, l'œuf au lieu de s'y engager aisément, auroit souvent glissé & seroit tombé dans la cavité du ventre, ce qui ne laisse pas encore de lui arriver ; ainsi la generation auroit souvent manqué de se faire & la fin du monde seroit venue avant sa perfection.

Mais au contraire cet œuf étant une fois engagé dans l'extrémité de la trompe, à laquelle on reconnoît des fibres charnues, il



l'oblige par son propre poids à se dilater & à s'étendre suffisamment pour lui permettre de se glisser dans la matrice, à quoi contribuent beaucoup les petites fibres charnues qui composent la tiffure de ce tuyau, lesquelles étant capables de ressort, obéissent à l'impulsion de de l'œuf, & favorisent son passage.

Car il faut convenir que si la trompe est plus étroite dans un endroit que dans l'autre, c'est parce que ses fibres sont plus épanouies & plus écartées dans un endroit, & plus ramassées & plus serrées dans l'autre, ce qui n'empêche pas qu'elles ne puissent produire dans toute leur longueur la même capacité, quand elles sont obligées de s'étendre & de se développer par quelque cause que ce soit.

La matrice, par exemple, a un fond large & un orifice très serré, hors le tems de l'accouchement, cependant cet orifice qui n'est autre chose que la réunion de toutes les fibres qui composent le corps de la matrice, s'étend quand il est question de laisser passer l'enfant, & se dilate de maniere qu'il devient aussi large que le fond de ce viscere, ce qui ne se fait pas sans douleur, parce qu'il est de l'essence & de la constitution naturelle de cet orifice, d'être serré, de même que la trompe par son extrémité de la matrice, est disposée à avoir beaucoup d'étroitesse dans l'ordre naturel, en sorte qu'elle ne peut s'élargir sans causer des douleurs que je compare à celles de l'orifice interieur de la matrice quand il est obligé de s'étendre.

Aussi je ne doute nullement, Monsieur, que les degôts, la mauvaise humeur, la paleur



du visage, les douleurs de colique, les vomissemens, en fin l'affoiblissement de tout le corps dans le commencement d'une grossesse, ne proviennent de la difficulté qu'a la trompe à se dilater, aussi bien que la matrice dans son commencement, & à mesure que l'enfant augmente son volume.

Pour ce qui est de vôtre sentiment, Monsieur, touchant la semence dans les ovaires, & son passage des ovaires dans la matrice par des vaisseaux imperceptibles que vous comparez aux vaisseaux lactez & au canal thorachique, qui ne paroissent que lorsqu'ils sont pleins de chile; je crois premierement que l'on devroit trouver la semence dans les ovaires en maniere de reservoir & toute perfectionnée, comme on la trouve dans les vesicules seminaires des hommes, puisque sortant de ce reservoir, elle n'a plus à se perfectionner, & qu'elle doit être évacuée tout d'un coup; car il est certain que dans le coit la semence sort directement des vesicules seminaires des hommes, & qu'elle paroît à l'instant à l'extrémité de la verge: la même chose doit donc arriver dans la femme; de l'ovaire il faut que cette prétendue semence tombe au même moment dans la matrice avec d'autant plus de volupté, que les passages sont plus étroits & apparemment multipliez.

Je vous laisse à juger, Monsieur, s'il est possible qu'une matiere épaisse, grasse & gluante telle qu'est la semence, puisse passer dans un instant dans des vaisseaux que l'on n'a point encore vûs, & que le plus fin microscope n'a encore pû découvrir: de plus il se



trouve un grand nombre de femmes qui conçoivent sans avoir le moindre sentiment de plaisir.

La comparaison de ces prétendus tuyaux déferans de la semence dans le fond de la matrice, qui disparoissent, selon vous, hors le temps du coit, avec les conduits lactez qui ne se montrent qu'au tems de la distribution du chile, ne me paroît pas juste. Vous voulez faire passer en un instant dans les tuyaux de la semence une matiere grasse, épaisse & tout-à-fait perfectionnée, & dans les tuyaux lactez la liqueur qui y passe est tres fine, & elle la devient encore davantage en les parcourant, outre qu'elle y coule bien plus lentement: c'est pourquoi il n'y a point à s'étonner que les conduits lactez qui ne sont point forcez par la liqueur qui y passe, disparoissent aussi-tôt qu'il n'y en reste plus, étant d'ailleurs par eux-même d'une tiffure tres fine & tres délicate, au lieu que les tuyaux déferans de la semence, qui sont tres frequemment forcez & frappez par une matiere épaisse & gluante, sur tout chez certaines femmes fort lubriques, ne peuvent se manifester & nous découvrir les routes par où ils donnent passage à cette semence.

Il y a quelques mois qu'un de mes Confreres ouvrit à Paris le cadavre d'une femme grosse de quatorze mois, pour laquelle j'avois été appelé au dixième mois ou environ de cette grossesse. Je passai auprès d'elle un jour & une nuit, parce qu'elle sentoit autant de mal que si elle eût été prête d'accoucher, sans néanmoins que la matrice s'ouvrît en au-



cune façon. Son orifice interieur étoit dur & allongé, ce qui me fit douter qu'il y eût quelque chose dans sa matrice. Cependant un peu de sang qui en sortoit, une grosseur & dureté de ventre considerable, un mouvement sensible que la malade & plusieurs autres personnes disoient avoir senti vers le cinquième & sixième mois, marquoient qu'il devoit y avoir quelque chose.

Le temps passé de son accouchement, rien n'étant venu, on assembla des gens du métier pour consulter: il fut conclu qu'on baigneroit la malade, qu'elle seroit saignée au pied, & qu'elle useroit de remedes aperitifs tant pour ramolir les parties, que pour tâcher de donner issue à ce qui pouvoit être contenu d'étranger dans le bas ventre. Tout cela ne produisit aucun effet, & la femme vécut encore avec beaucoup de souffrances quatre mois au-delà. Enfin ayant succombé à une longue suite de maux, son corps mort fut ouvert par M. Martin le fils, aussi habile Anatomiste qu'experimenté Chirurgien, lequel après l'ouverture des tegumens tant communs que propres, trouva dans la capacité du ventre un enfant de la longueur d'un pied ou à peu près, que l'on pouvoit croire à six mois de son terme, qui flotoit avec les intestins, ayant son arriere-faix adherant par plusieurs branches de vaisseaux considerables, à la racine des muscles du diaphragme. Après avoir bien examiné la matrice, M. Martin n'y trouva aucune ouverture non plus qu'à la trompe, qui eût pû donner passage à cet enfant, pour tomber dans le bas ventre;



ce qui est une preuve convaincante que l'œuf au lieu de s'engager dans la trompe, étoit tombé dans la capacité, & que s'étant attaché par son placenta à une partie charnue, il en avoit tiré assez de nourriture pour le faire subsister jusqu'environ le sixième mois. La Relation de ce fait a été donnée à l'Académie des Sciences.

Ce sont là, Monsieur, sur le simple souvenir de la lecture de votre Dissertation, les difficultés qui me paroissent demander vos éclaircissimens. En les attendant tels qu'un Sçavant d'un aussi grand mérite les peut donner, j'ai l'honneur d'être très sincèrement,

MONSIEUR,

Votre très humble  
& très obéissant  
serviteur, Puzos.

*A Paris, ce 22 jour  
de Mai 1717.*

R E P O N S E

*de M. de la Motte à M. Puzos.*

**V**ous m'avez fait, Monsieur, un sensible plaisir, après une seule lecture de ma Dissertation, d'avoir bien voulu vous rappeler le souvenir des choses qui vous y avoient paru les plus opposées à votre opinion, & d'y avoir fait vos objections, sur la prière que je vous en avois faite; & comme vous m'avez exhorté à vous donner là-dessus des éclaircissimens, j'use de la liberté que vous m'avez donnée, pour vous dire,



Premierement , que je conviens avec vous que comme la trompe est une partie membraneuse , elle est capable de s'allonger , de s'accourcir , de se dilater & de se contracter ; mais que si elle s'accourcit & se gonfle par l'affluence des esprits & du sang , comme fait la verge , que vous prenez par exemple ; & si les muscles sont les organes qui font faire à la verge ces mouvemens , il faut donc que la trompe ait aussi des muscles pour se pouvoir réfléchir sur l'ovaire pour s'y coller , & pour se relâcher lorsqu'elle s'en éloigne.

Car Messieurs les Ovistes ont beau philosopher , il faut qu'ils conviennent qu'un homme ne peut porter sa main à sa bouche , à moins que les flechisseurs de son avant-bras , en se gonflant ne s'accourcissent , & que les extenseurs de cette même partie en se relâchant ne s'allongent ; & que si la tête de ces muscles n'étoit posée sur un endroit stable , & si leur queue ou leur tendon n'étoit attaché à une partie mobile , il leur seroit impossible d'exécuter ce mouvement : & comme le mouvement que ces Messieurs font faire à la trompe , est encore plus difficile à concevoir pour son exécution , que celui de porter la main à la bouche , on peut inferer que la trompe n'ayant point de muscles , est incapable de faire pareil mouvement.

En second lieu , le mouvement des intestins que vous me donnez encore pour exemple , est tout-à-fait différent de celui de la trompe , puisque ce mouvement leur est si naturel , qu'il commence avec la vie de l'animal , &  
ne



ne finit qu'avec elle, au lieu que la trompe dans quantité de sujets n'en a jamais aucun, je veux dire dans toutes les filles qui gardent exactement le célibat, puisqu'il ne doit se faire que lorsque la semence de l'homme la plus spiritueuse est déterminée dans le tems du coit à s'élaner sur le corps de l'ovaire, pour féconder l'œuf & l'en détacher.

De plus lorsque le mouvement des intestins souffre quelque dérangement, il cause des douleurs plus ou moins violentes, au lieu que le mouvement de la trompe doit être d'autant plus agréable qu'il est violent, parce qu'il est alors l'effet d'une plus grande quantité de parties subtiles de la semence qui frappent l'ovaire, & qui y causent cet excès de volupté que les femmes ressentent dans le tems du coit. Enfin, Monsieur, comme il n'y a pus plus de comparaison à faire entre le mouvement peristaltique des intestins & celui de la trompe, qu'entre celui du cœur & celui de porter la main à la bouche. Vous trouverez bon que je ne vous donne point d'autre solution sur cet article.

En troisième lieu, la figure & la situation de la trompe & toute sa mécanique sont si peu conformes à l'usage que veulent lui donner Messieurs les Ovistes, que pour peu que vous fassiez d'attention aux objections que je vais vous proposer, vous conviendrez avec moi qu'elle n'est aucunement propre à cet usage.

Supposons pour cela, Monsieur, que l'extrémité frangée de la trompe soit exacte-



ment & tres étroitement appliquée sur l'ovaire, vous m'avouerez que quand l'œuf engagé dans le canal de la trompe auroit assez d'intelligence & de force, pour franchir le détroit & l'obliquité que forme la trompe dans cette flexion, il n'en auroit jamais assez pour monter & descendre, comme il faudroit qu'il fit dans l'irregularité des contours de ce canal, pour arriver à son extrémité & tomber dans la matrice. Car comptez-vous pour rien, Monsieur, l'effort que l'œuf auroit à faire pour dilater un conduit dont l'entrée suffisamment large se termine à une issue fort étroite.

Vous me direz sans doute qu'ayant donné à la trompe gratuitement en vertu de l'élasticité de ses fibres la faculté de se réfléchir & de se coler sur l'ovaire pour recevoir l'œuf qui s'en détache, il ne coûte rien de lui accorder encore celle de le charier dans son canal, & de le faire tomber dans la matrice, au moyen d'un mouvement peristaltique, tel que celui des intestins; tout de même que l'on fait tomber sûrement dans une bouteille un liquide quel qu'il soit, par le moyen d'un entonnoir. Car dès que je pourrai me persuader avec les Partisans des œufs, que l'extrémité frangée de la trompe, qui tend en haut dans l'ordre naturel, est capable de se réfléchir au-dessous d'elle, pour s'appliquer sur l'ovaire, saisir l'œuf & l'engager entre ses ferres, je n'aurai pas de peine à lui accorder tout ce qu'il lui faut de plus pour conduire cet œuf dans la matrice, malgré l'étroitesse & les contours du ca-



nal de la trompe , de la même manière que le conduit intestinal au moyen du mouvement vermiculaire de ses fibres mouvantes , chascun depuis le pilore jusqu'à l'anus , au-travers de ses circonvolutions sans nombre , de haut en bas & de bas en haut , les sedimens du chile. J'y ajouteroi même en cas de besoin un piston , pour vaincre l'obstacle que l'étroitesse du canal y doit necessairement apporter du côté de la matrice , où l'on ne peut faire entrer qu'un stilet fort délié.

Il est vrai que l'extension dont est capable une partie membraneuse telle que le canal de la trompe , vient fort à propos pour sauver cette difficulté ; mais cependant il me semble qu'il faut être bien pourvû de credulité , pour concevoir qu'une petite vesicule d'un tissu très fragile , détachée de l'ovaire , puisse sans se rompre , forcer l'étroitesse du conduit de la trompe , ce qui me porte à vous dire , Monsieur , que très sûrement si la conception se faisoit par le moyen d'un œuf , & qu'il fût obligé de parcourir le canal de la trompe pour tomber dans la matrice , au lieu de quelques fœtus que l'on prétend avoir été formez dans ce conduit , & être tombez dans la cavité du ventre , après avoir fait quelques mois de séjour dans ce canal ; si , dis-je , la conception se faisoit de cette manière , je ne scaurois croire qu'il pût jamais parvenir aucun œuf jusques dans la matrice , de sorte qu'étant tous interceptez dans le conduit de la trompe , tous les fœtus après quelques mois de séjour dans ce canal , tomberoient dans le bas



ventre, ce qui auroit fait finir l'espèce humaine dès son origine.

Quatrièmement c'est un sentiment tout nouveau pour moi, Monsieur, que la cause des accidens qui arrivent à plusieurs femmes dans le commencement de leur grossesse, vient, comme vous le croyez, de la dilatation extraordinaire que souffre la trompe du côté de la matrice, à l'occasion du passage de l'œuf, puisque c'est au tems de ce passage que la femme goûte cet excès de volupté que lui cause le coit: après quoi elle tombe aussi-bien que l'homme, dans une espèce d'abbatement, de lassitude & de tristesse; mais étant aussi versé que vous êtes, dans l'examen des accidens qui arrivent à la plûpart des femmes dans les premiers tems de leur grossesse, il ne vous sera pas difficile d'abandonner cette opinion, puisqu'il est constant que la plûpart de ces accidens se font sentir au corps même de la matrice, & que la quantité des humeurs qui sont alors retenues dans le bas ventre, sur tout à plusieurs femmes fort sanguines, sont la véritable cause de ces accidens: & pour que la difficulté du passage de l'œuf y donnât occasion, il faudroit que cet œuf prétendu qui doit passer en un moment du testicule dans la matrice, séjourner dans la trompe autant de tems que dureroient ces accidens, & qu'il ne tombât dans la matrice qu'après y avoir resté pendant un tems considerable, après lequel ces accidens disparoît-  
troient.

Il faudroit encore que ces accidens arri-



vassent régulièrement à toutes les femmes, cependant plusieurs n'en souffrent aucun, outre que les fœtus seroient dans un danger fréquent de rester dans le canal de la trompe, faute à l'œuf d'avoir assez d'impulsion pour en forcer les contours, ou aux fibres motrices de cette trompe d'avoir assez de force pour l'expulser jusque dans la matrice, au lieu qu'il est très rare de trouver de ces fœtus interceptez, puisque depuis plus de trente-cinq ans que je travaille aux accouchemens, je n'en ai trouvé aucun ni engagé dans la trompe, ni tombé dans le bas ventre, sans aucune apparence d'avoir séjourné dans la matrice, quoique j'aye ouvert des cadavres de femmes mortes dans tous les temps de la grossesse.

Cinquièmement, si-tôt que vous convenez, Monsieur, que la femme répand de la semence au dedans de la matrice, quelque gluante, grasse & visqueuse qu'elle paroisse, la grande quantité d'esprits dont elle est remplie, la rend si subtile & si pénétrante, qu'il n'y a point de vaisseaux si déliés qui ne puissent luy donner un libre passage; & cette possibilité est si évidente, qu'elle se remarque à la vûe & à l'attouchement, quoique le sentiment de volupté differe de plus au moins chez les femmes, suivant leurs differens temperamens.

Enfin il suffit d'être persuadé que la femme fournit de la semence, pour concevoir qu'elle la répand quelquefois si brusquement, que la seule pensée ou la vûe d'un objet aimé



peut produire cet épanchement, sans que l'attouchement ni le coit y ayent aucune part; & dès que l'on accorde cette vérité, on est forcé de dire ou que l'on ignore la route que tient cette semence pour venir à la matrice, ou qu'elle y est portée par des vaisseaux qui sont cachez entre des membranes qui s'étendent du testicule au fond de la matrice, mais que ces conduits ne paroissent que dans l'acte venerien, comme les conduits que l'on nomme lactez, qui sont enfermez dans la duplicature du mesentere, pour porter le chyle au reservoir de Pecquet, n'y sont aperçus, que lorsqu'on ouvre un animal vivant quand la digestion se fait, & qui s'effacent si absolument dès que l'animal est mort, que la dissection la plus adroite ne peut les démontrer, en sorte qu'ils n'eussent jamais été connus, si ce dernier siecle plus fecond en découverte que les précédens, n'eût inspiré aux Anatomistes de les rechercher dans les dissections des animaux vivans. Cependant ces vaisseaux pour n'être pas connus, en étoient-ils moins existans, & le chyle n'y passoit-il pas, quoiqu'on ne l'y eût jamais aperçû?

Il n'en est pas de même de la semence de la femme, sa décharge dans la matrice est toute évidente, & elle n'est pas moins certaine que le passage du chyle dans les veines lactées, quoiqu'on ne puisse voir les vaisseaux qui la transportent du testicule au fond de ce viscere, parce qu'on ne peut ouvrir un animal vivant dans le peu de temps qui s'écoule pendant l'exercice actuel de l'acte venerien, qui



est le tems où ce transport se fait du testicule à la matrice. En attendant des éclaircissemens plus certains sur cet article comme sur beaucoup d'autres, j'ai l'honneur d'être,

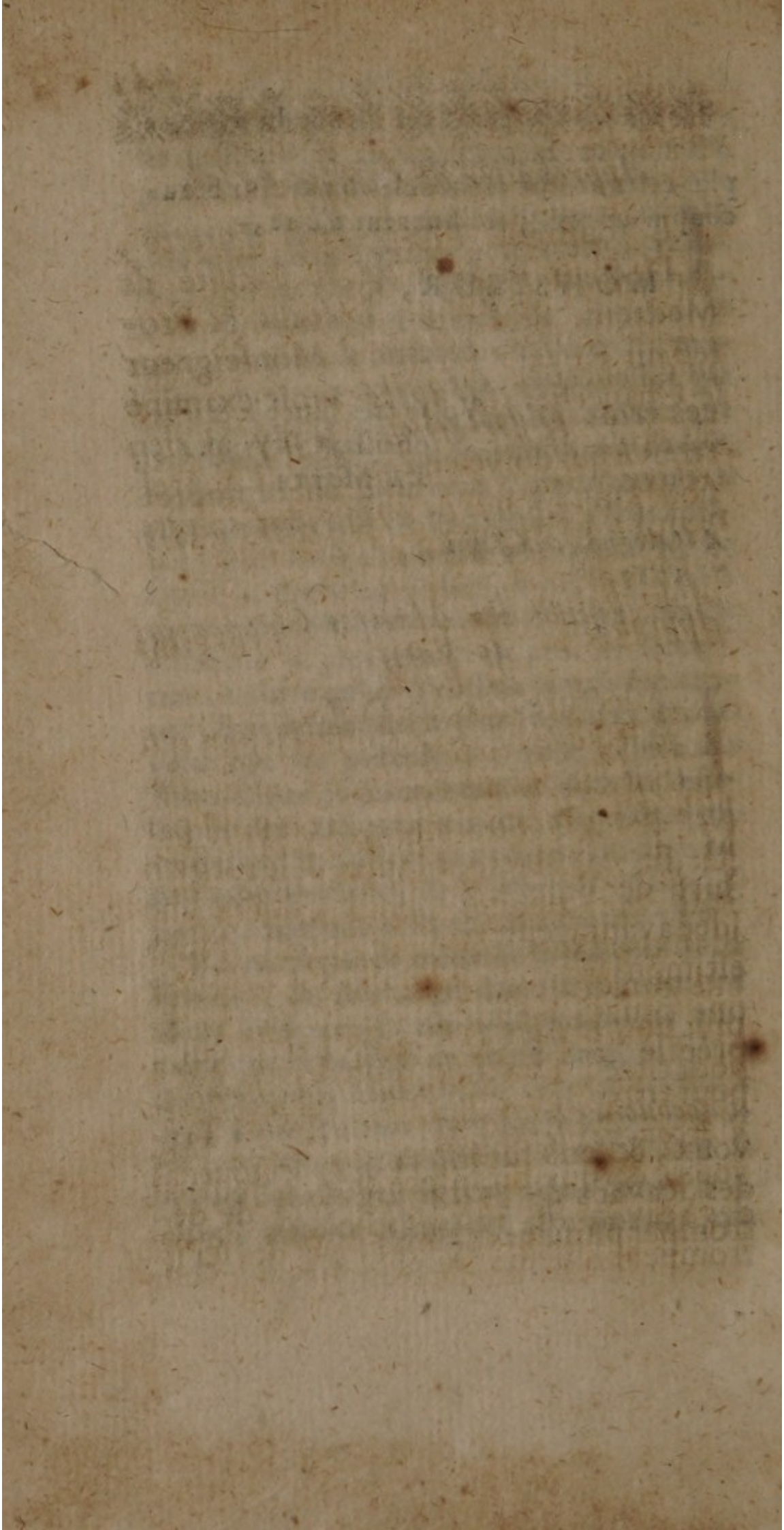
**MONSIEUR,**

**Votre tres humble & tres  
obeissant serviteur,  
LA MOTTE.**

*A Valogne, ce 6 Juin*

**1717.**









*Approbation du Censeur Royal.*

**J**E souffigné Pierre-Jean Burette ,  
Docteur-Regent de la Faculté de  
Medecine de Paris , Lecteur & Pro-  
fesseur Royal , certifie à Monseigneur  
le Chancelier , qu'après avoir examiné  
ces trois *Dissertations* , je n'y ai rien  
trouvé qui doive en empêcher l'impres-  
sion. Fait à Paris ce 27 Novembre 1715.  
*Signé* , BURETTE.

*Approbation des Maîtres Chirurgiens  
de Paris.*

**L**A lecture de trois *Dissertations* qui  
ont été détachées d'un *Traité com-  
plet des Accouchemens* , composé par  
M. de la Motte Maître Chirurgien  
Juré de Valognes , nous a donné une  
idée avantageuse de leur Auteur. Nous  
estimons sur tout que celle qui contient  
une courte Réponse , mais exacte &  
précise , à l'Extrait d'un Livre qui a  
pour titre , *De l'Indecence aux hommes  
d'accoucher les femmes* , imprimé à Tre-  
voux , & qui fut inseré dans le Journal  
des Sçavans de 1708. achevera de dé-  
tromper plusieurs Dames , que des scr u-



pules mal-fondez empêchent encore de  
 préférer dans leurs Accouchemens le  
 secours des habiles Chirurgiens à celui  
 des Sages-femmes , & que ce petit vo-  
 lume qui sert de Préliminaire au grand  
 Ouvrage du même Auteur , sera bien  
 reçu du Public. A Paris ce 8. Février  
 1718. DE VAUX , ancien Prevôt.

PUZOS , Chirurgien Juré.



PRIVILEGE DU ROY.

**L**OUIS, par la grace de Dieu, Roy de France & de Navarre, A nos amés & féaux Conseillers, les Gens tenans nos Cours de Parlement, Maîtres des Requêtes ordinaires de nôtre Hôtel, Grand Conseil, Prevôt de Paris, Baillifs, Sénéchaux, leurs Lieutenans Civils, & autres nos Justiciers qu'il appartiendra, S A L U T. Nôtre bien amé LAURENT D'HOURY, Imprimeur Libraire à Paris, Nous ayant fait remontrer qu'il souhaitteroit faire imprimer & donner au Public un *Traité complet des Accouchemens naturels, non naturels, & contre nature, avec une Réponse au Livre intitulé, De l'Indecence aux hommes d'accoucher les femmes*, s'il Nous plaifoit lui accorder nos Lettres de Privilege sur ce necessaires: Nous avons permis & permettons par ces Presentes audit D'HOURY d'imprimer ou faire imprimer ledit *Traité* du sieur de la Motte, cy-dessus spécifié, en tels volumes, forme, marge, caractère, conjointement ou séparément, & autant de fois que bon lui



semblera, & de le vendre, faire vendre & debiter par tout nôtre Royau-  
me, pendant le temps de dix années  
confécutives, à compter du jour de la  
datte desdites Presentes. Faisons dé-  
fenses à toutes sortes de personnes de  
quelque qualité & condition qu'elles  
soient, d'en introduire d'impression  
étrangere dans aucun lieu de nôtre  
obéissance; & à tous Imprimeurs, Li-  
braires & autres, d'imprimer, faire  
imprimer, vendre, faire vendre, de-  
biter, ni contrefaire ledit Traité du  
sieur de la Motte, cy-dessus énoncé,  
en tout ni en partie, ni d'en faire au-  
cuns extraits sous quelque pretexte que  
ce soit, d'augmentation, correction,  
changement de titre, ou autrement,  
sans le consentement par écrit dudit  
sieur Exposant, ou de ceux qui au-  
ront droit de lui, à peine de confis-  
cation des Exemplaires contrefaits, de  
trois mille livres d'amende contre cha-  
cun des contrevenans, dont un tiers à  
Nous, un tiers à l'Hôtel-Dieu de Pa-  
ris, l'autre tiers audit Exposant, & de  
tous dépens, dommages, & interêts.  
A la charge que ces Presentes seront  
enregistrées tout au long sur le Re-



gistre de la Communauté des Imprimeurs & Libraires de Paris, & ce dans trois mois de la datte d'icelles : Que l'impression dudit Traité sera faite dans nôtre Royaume, & non ailleurs, en bon papier, & en beaux caracteres, conformément aux Reglemens de la Librairie ; & qu'avant que de l'exposer en vente, il en sera mis deux Exemplaires de chacun dans nôtre Bibliothèque publique, un dans celle de nôtre Château du Louvre, & un dans celle de nôtre très-cher & féal Chevalier, Chancelier de France le Sieur Voysin, Commnndeur de nos Ordres, le tout à peine de nullité des Presentes. Du contenu desquelles Vous mandons & enjoignons de faire jouir l'Exposant ou les ayans cause, pleinement & paisiblement, sans souffrir qu'il leur soit fait aucun trouble ou empêchemens. Voulons que la copie desdites Presentes qui sera imprimée au commencement ou à la fin dudit Livre, soit tenue pour duement signifiée ; & qu'aux copies collationnées par l'un de nos amés & feaux Conseillers & Secretaires, foi soit ajoutée comme à l'Original. Commandons au premier nô-



tre Huiffier ou Sergent, de faire pour l'exécution d'icelles, tous Actes requis & necessaires, sans demander autre permission, nonobstant clameur de Haro, Chartre Normande, & Lettres à ce contraires. CAR tel est notre plaisir. DONNE' à Paris le trente-unième jour du mois de Decembre, l'an de grace mil sept cent quinze, & de notre Regne le premier.

Par le ROY en son Conseil,

FOUQUET.

Registré sur le Registre N<sup>o</sup>. 3. de la Communauté des Libraires & Imprimeurs de Paris, page 1019. N<sup>o</sup> 1348. conformément aux Reglemens, & notamment à l'Arrêt du Conseil du 13. Août 1703. A Paris le 13 Janvier 1716.

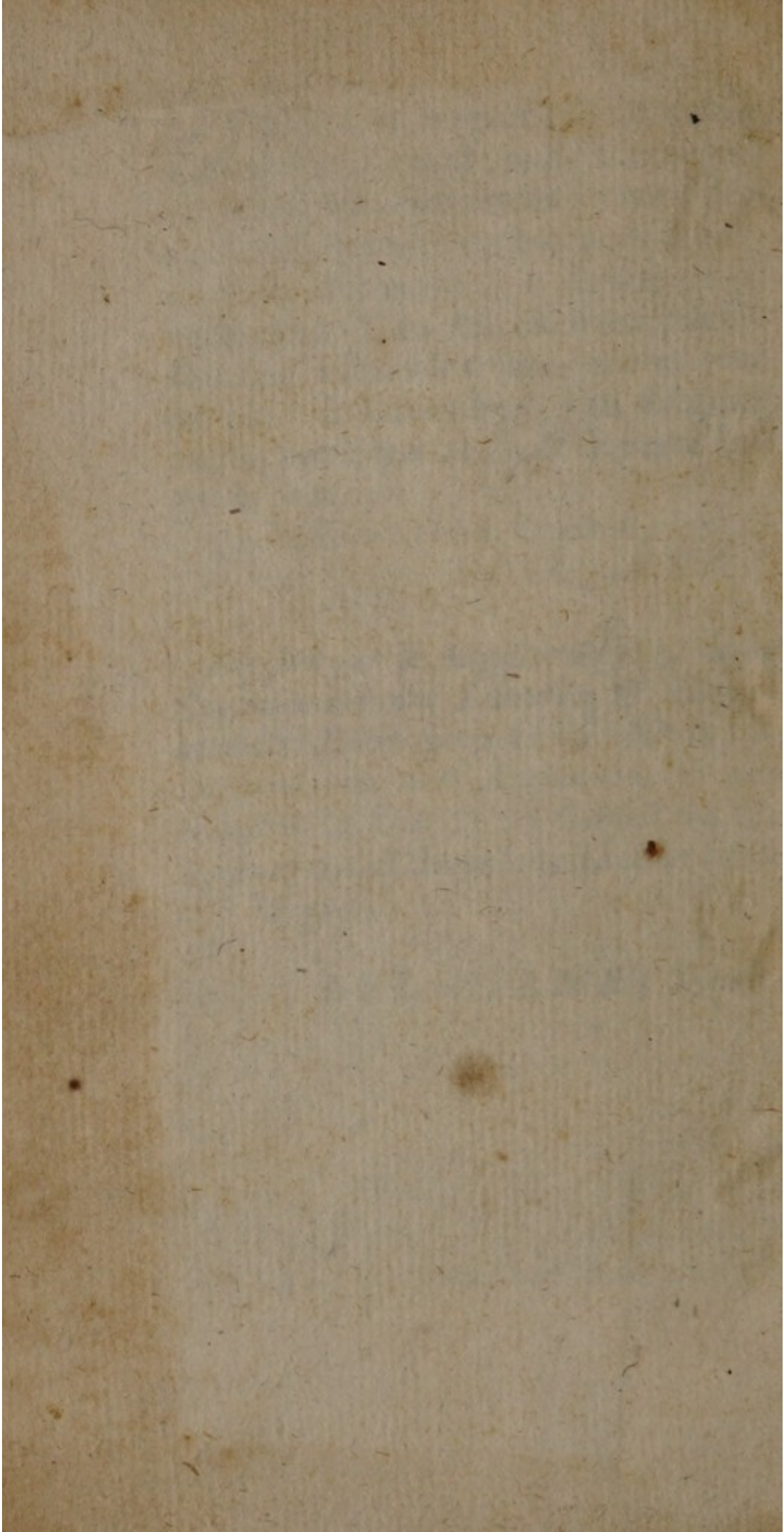
Signé,

DE LAULNE, Syndic.











1726



